

**RR. PP. Bohdan Kurylas et Bosscaert C.S.S.R.**

Ut sint unum !

« C'est par vous, mes chers Ukrainiens, que  
j'espère convertir l'Orient ! »

Sa Sainteté le Pape Urbain VIII (1596),

---

---

# Lettres sur l'Ukraine

---

---

— TOME I —

Souvenirs curieux et édifiants des Missionnaires  
Belges et Ukrainiens de la Congrégation du  
Très Saint Rédempteur sur l'Ukraine (1900-47).

Jubilé du Cinquantenaire de la Branche  
Orientale de l'Institut du Très Saint Ré-  
dempteur, fondé par les Pères Rédempto-  
ristes belges. (1899-1949)

*Service de Presse Catholique Ukrainienne en Europe Occidentale — Paris-Bruxelles 1949.*

Livre en vente chez l'Editeur :

**R. P. B. KURLAS C. S. S. R. et R. P. BOSSCAERT C.S.S.R.**

17, Rue Grande Triperie - MONS (Belgique)

---

Le 23 Novembre 1948, Son Exc. Mgr. BUCZKO, Visiteur Apostolique pour les Ukrainiens en Europe Occidentale, à un synode qui réunissaient les prêtres qui travaillaient parmi les Ukrainiens résidant en Belgique, prononça les paroles suivantes :

« Ce que les P. P. Rédemptoristes ont fait pour le peuple  
« ukrainien, est une des plus belles pages de l'Histoire de  
« l'Eglise ».

---

En l'honneur des Martyrs modernes de l'Eglise Catholique en Europe Orientale :

*Son Exc. Mgr. Joseph SLIPYJ*, Métropolitaine de Lwiw, Primat de l'Eglise Catholique Ukrainienne, Déporté à Workouta (Oural).

*Mgr. STEPINACZ*, Primat de Yougoslavie.

*Le Cardinal MINDSZENTY*, Primat de Hongrie.

*Mgr. Valerio FRENTIU*, Archevêque de Oradea Mare, Primat de l'Eglise Roumaine unie.

*Le Cardinal BERAN*, Primat de Tchécoslovaquie.

---

*Je consacre cette œuvre à votre cœur Immaculé, ô Marie, comme aussi nos trois Vice-Provinces ukrainiennes de la Congrégation : Galicie, Ukraine Subcarpathique et Canada.*

L'Editeur.

---

Imprimi potest  
Bruxelles, die 9 Julii 1949  
G. DE CEUNINCK C.S.S.R.  
Sup. Prov.

Nihil obstat  
F. MAINIL,  
can., libr. cens.

Imprimatur :  
Tornaci, die 21 Martii 1949  
J. LECOUVET, vic. gen.

---

*Imprimé avec la permission du Pouvoir Ecclésiastique. Lettre du Visiteur Apostolique pour les Ukrainiens en Europe Occidentale, écrite en 31 mars 1949, n° 4418.*

## Introduction

« Jamais je n'ai si souvent pensé à vous en dehors du temps de la prière et jamais je ne vous ai estimé si heureux à cause de votre vocation, que depuis que j'ai pris comme lecture du soir les « Lettres édifiantes et curieuses » (1). Vous liriez avec le plus grand plaisir ce recueil si le temps et les circonstances vous le permettaient. Combien de fois à cette lecture j'ai eu de nouveau la conviction que la vie d'un missionnaire est la vocation la plus estimable et la plus sainte d'un prêtre de Jésus-Christ ! Lui-même, l'Homme-Dieu, a choisi cette vie, les Apôtres l'ont imité. Qui mérite avec plus de raison être appelé prêtre de Jésus-Christ, si ce n'est le missionnaire ? Ce sont eux, dont la sainte Ecriture dit : « Qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui publient la paix, qui annoncent le bonheur ! » (2) (3).

Les pages suivantes sont aussi, comme le livre indiqué par Overberg, des « Lettres édifiantes et curieuses » sur le travail de la sainte Eglise par ses missionnaires, mais en un temps et en un pays moins éloignés.

Ce fut à l'occasion du Congrès Eucharistique de Montréal en 1910 que l'évêque de Lwów, Mgr. Szeptycky, apprit à connaître l'œuvre des Pères Rédemptoristes au Manitoba et au Saskatchewan (Canada). Il insista pour qu'ils acceptassent une fondation dans son diocèse en Galicie. En 1912 un couvent fut fondé à Uniw.

Des lettres écrites par les missionnaires à leurs confrères et à « La Voix du Rédempteur » ; des articles parus dans l'Almanach de Notre-Dame du Perpétuel Secours, nous racontent leur travail parmi ces populations de rite gréco-slave et parmi les orthodoxes de ces contrées.

Puissent ces pages faire voir la main de la Providence dans la conduite de la Sainte Eglise, des individus et des peuples. Et leur persécution ? Imitant Jésus-Christ comme apôtres, les missionnaires ont aussi connu la persécution, la dispersion, la mort. Ne nous en étonnons pas. « Quel mal, écrit Overberg à la Sœur Anna-Catherina Emmerich, avez-vous souffert personnellement qui vous donne le droit de vous plaindre ? J'adresse cette question à une âme qui ne désire rien tant que de ressembler chaque jour davantage à son céleste époux. Le monde ne vous a-t-il pas mieux traitée qu'il ne l'a traitée lui-même ? Ne devez-vous pas vous réjouir selon l'esprit, de ce que l'on vous a donné le moyen de res-

(1) Lettres édifiantes et curieuses, Paris, 1702-1776 ; 34 recueils se rapportant aux missions des Pères Jésuites (avec préfaces importantes, omises dans les éditions subséquentes, qui d'ailleurs contiennent plus de lettres).

(2) S. Paul, Epître aux Romains, x, 15 ; Isaïe, LII, 7.

(3) Lettre du 22 novembre 1803 de B. Overberg à D. Gallitzin, missionnaire à Loretto (Pennsylvanie). Etats-Unis. Th. Katerkamp, Vie de la princesse Amélie de Galitzin, Namur-Weismadl, 1842.

sembler davantage à celui que vous aimez et par conséquent de lui être plus agréable ? Jusqu'ici vous aviez beaucoup souffert pour le Christ ; mais l'ignominie, vous la connaissiez à peine. Vous aviez été couronnée d'épines, mais vous n'aviez pas été revêtue du manteau de pourpre. On n'avait pas crié : « A bas, à bas ! Il faut la crucifier ! » Je ne doute pas que ces dispositions ne soient les vôtres. Loué soit Notre-Seigneur Jésus-Christ ! » (1).

Mais n'oublions pas non plus les paroles du Cardinal Mercier : « Il (Tolstoï) prône sous prétexte d'humanité, la passivité devant le mal. Sa littérature empoisonne la société russe, la livre quasi sans résistance à la violence bolchéviste, à une bande de brigands, la plupart étrangers à la grande nation qu'ils exploitent » (2). Et les paroles de sa Sainteté Pie XII au congrès de Budapest : « En face du violent bouleversement que les pionniers du communisme athée s'efforcent d'étendre à travers le monde, c'est le droit, c'est le devoir, des nations menacées de s'y opposer pour leur propre compte et aussi de ne pas laisser les destructeurs de la société chrétienne porter dans d'autres nations leurs torches incendiaires de révolution et de lutte des classes. D'autre part, aucune illusion ne serait plus fâcheuse, ni tôt ou tard, plus funeste que de prétendre, en cette réaction, se passer des forces spirituelles que fournit à l'individu et à la société, la foi en Dieu et au Christ. Rien de plus déplorable, juste au moment où cette pieuvre cherche à étendre de ses tentacules l'Europe et tout le reste du monde, que de venir débilliter les forces de résistance du front chrétien en dessaisissant l'Eglise de sa mission d'élever les jeunes générations dans l'esprit d'héroïque fidélité au Christ, qui seul peut donner la victoire sur l'adversaire menaçant. Depuis des années, le chef de l'Eglise n'a cessé d'élever son auguste voix pour dénoncer le danger imminent dans les termes les plus émouvants, dictés par la sagesse, par l'amour paternel, par sa sollicitude de pasteur universel. Et des millions et des millions d'hommes ont écouté ses paroles, les ont conservées dans leur cœur comme un précieux oracle pour la fidélité du monde. Mais combien d'autres aussi - et souvent parmi ceux-là mêmes à qui ces paroles s'adressaient plus instantes - les ont laissées tomber ou même les ont indignement interprétées dans un sens tout opposé aux sentiments si nobles et si paternels du Vicaire de Jésus-Christ ! Et pourtant ! que le monde pourrait être heureux aujourd'hui si tous avaient docilement prêté l'oreille aux enseignements des Souverains Pontifes, pour la paix au sein de la société et entre les nations ! » (1).

(1) Krabbe, Anne-Catherine Emmerich, Tournai, Casterman, 1861, p. 30-31.

(2) Card. Mercier, Œuvres pastorales, Louvain, 1929, t. 7., p. 522.

(1) P. Lesourd, Sa Sainteté Pie XII, p. 35-37.

## PLAN DE L'OUVRAGE.

*Pour le moment on imprime deux parties. (TOME I).*

- 1) Le développement de la mission depuis le commencement.
- 2) Différentes lettres sur l'activité missionnaire.
- 3) Le peuple - coutume - rite - etc.
- 4) Varia - La Galicie pendant la guerre 1914-18, la Russie, etc.  
(TOME II. - *A imprimer*).

Ordre suivi pour la première partie. - L'Origine placé dans l'histoire 1, 2, 3, et puis l'ordre chronologique des différentes fondations suivant les années.

A la fin un petit aperçu général (18), un autre aspect (partie) de l'apostolat (19). Un apostolat qui s'annonçait.

Ordre suivi pour la deuxième partie. - L'activité missionnaire en général (1). L'activité par la prière et la souffrance (2). L'activité en réalité (3). Puis les différentes missions en ordre chronologique.

Titre : « *Lettres sur l'Ukraine* ». On donnait le titre « *Lettres édifiantes et curieuses* », aux récits de missions, changé plus tard (vers 1890) en « *Annales de la Propagation de la Foi* ».

NOTE. - *Au commencement de chaque article, nous avons donné la date et l'auteur, à l'exception de quelques anonymes.*

## PREMIERE PARTIE

### Les Rédemptoristes en Ukraine Occidentale (Galicie)

#### 1. Origine de la Mission.

*Lettre écrite par Mgr Szeptycky, 1925.*

Il y a près de soixante-dix ans, sur l'initiative du cardinal Howard et du Père Martinov, jésuite russe, la Congrégation de la Propagande à Rome discuta cette question : ne serait-il pas opportun d'inviter toutes les Congrégations et tous les Ordres religieux à former des branches orientales pour travailler à l'Union des Eglises ? La Propagande, favorable à cette idée, avait invité les supérieurs des grands Ordres religieux à exposer leurs vues sur la question. Tous ceux qui furent consultés répondirent sans exception qu'ils ne croyaient pas pouvoir admettre cette dualité de rites et de discipline dans leur ordre ; et là l'idée échoua. Malgré cela on a fait, depuis, quelques essais de cette nature, et les idées ont, Dieu merci, changé complètement.

Les Rédemptoristes ont fondé, il y a près de quarante ans, une mission en Ukraine, le long de la frontière russe, fondation où leur apostolat connaissait une fécondité exceptionnelle, et suscitait l'immense espoir de faire pénétrer en Union Soviétique la lumière de Jésus-Christ. Le principal organisateur du ministère dans ces contrées fut le R. P. Schrijvers, très connu par ses livres de spiritualité.

## 2. La moisson est grande !

*Lettre écrite, en 1922, par le R.P. H. Kinzinger, Supérieur à Zboïška.*

Les Pères Rédemptoristes de la Province Belge, du rite gréco-slave, ont commencé parmi les ukrainiens un apostolat des plus consolants. Ils prêchent en Galicie des missions qui éclairent ce peuple abandonné convertissent les égarés, transforment les paroisses, ébranlent des contrées entières.

Par les ukrainiens catholiques, nos missionnaires veulent atteindre les ukrainiens non-catholiques (Ukraine Orientale), et par ceux-ci, les moscovites. Ils se sont fixé comme but la réalisation de cette parole célèbre du Pape Urbain VIII : « J'espère que par vous, mes chers Ukrainiens, l'Orient se convertira. »

Maintenant que le tsarisme est tombé et avec lui toute l'organisation de l'église russe ; maintenant que la liberté religieuse a été proclamée par la nouvelle république, c'est le moment ou jamais de mettre la main à l'œuvre pour ramener dans le giron de Notre Mère la Sainte Eglise, 130 millions de frères séparés.

Aujourd'hui c'est l'Europe Orientale que nous montre le Sauveur quand il s'écrie : « Levez les yeux, et regardez ces contrées : déjà les moissons sont blanches ! » (Joan 4.35). Il ajoute : « Grande est la moisson ; mais peu nombreux sont les ouvrières ! » (Matth. 9.37).

Quand Jésus parle ainsi, son Cœur se resserre. Il gémit. Il pleure. Il s'apitoie sur le sort de ces milliers d'âmes qui périssent abandonnées à elles-mêmes ou emportées par les moissonneurs de Satan : les impies, les hérétiques, les schismatiques, toujours en éveil pour séduire les âmes, et disposant d'immenses ressources pour étendre leur action anti-chrétienne et anti-catholique.

« La moisson est grande, mais il y a peu d'ouvriers ! » Ce cri d'alarme, Jésus l'adresse aux prêtres, aux missionnaires, aux religieux destinés par vocation à l'apostolat. Il leur demande de se rendre en Europe orientale.

« La moisson est grande, mais il y a peu d'ouvriers ! » Ce cri il l'adresse aux jeunes gens et aux jeunes filles au cœur généreux, rêvant à se dévouer pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Il désire les voir se joindre bientôt aux ouvriers de la première heure.

« La moisson est grande, mais il y a peu d'ouvriers ! » Ce cri s'adresse à tout chrétien digne de ce nom, soucieux de pratiquer la grande loi de la charité. C'est à tous que Jésus dit, « Priez le Maître de la moisson d'envoyer des ouvriers dans sa moisson. » (Matth. 9.38). Par leurs prières, leur travail sanctifié, par leurs souffrances, les chrétiens doivent susciter à Dieu des apôtres et les aider dans leur dur labeur.

« La moisson est grande, mais il y a peu d'ouvriers ! » Les missions sont pauvres. Elles doivent vivre d'aumônes. Elles ont particulièrement

besoin de secours pécuniaires pour l'éducation, la formation de leurs sujets. Dans les pays slaves, qui sont civilisés et où l'instruction est en honneur, l'apostolat doit s'exercer en majeure partie par les Slaves eux-mêmes. Les Occidentaux peuvent commencer et diriger l'apostolat en Orient ; mais ils ont déjà trop de pays à évangéliser pour pouvoir répondre encore aux immenses besoins spirituels de l'Ukraine et des pays limitrophes. Ensuite l'étude de la langue, le changement de rite, l'adaptation aux us et coutumes de ces peuples, l'acclimatation, etc, constitueront toujours de grandes difficultés pour les étrangers.

Ces considérations ont amené les Pères Rédemptoristes qui vivent parmi les Ukrainiens de la Galicie, à bâtir un junévat ou collège pour jeunes gens indigènes qui désirent se faire Rédemptoristes et secourir leurs frères de sang, tant catholiques qu'orthodoxes, tant en Galicie qu'en Bukovine, en Volhynie, au Canada, etc.

Le collège, commencé en juin 1921, était déjà sous toit en décembre. En octobre prochain nous espérons ouvrir les cours.

Les élèves s'annoncent nombreux. Leur nombre ne fait pas que nous réjouissons, il nous effraie aussi. Cela, parce que les jeunes gens étant pauvres, ils devront faire leur éducation à nos frais.

### 3. *A nous l'Ukraine !*

*Lettre écrite, en 1922, par le R.P. De Boer.*

Des missionnaires étrangers, je crois, ne convertiront pas tous les Pays Slaves ! Ils pourront, il est vrai, avec la grâce de Dieu obtenir beaucoup de conversions, mais la plus grande partie de leur travail devra se limiter à l'instruction des missionnaires futurs de l'Ukraine et de la Russie, des missionnaires de ces deux Nations.

A peu près une année avant la grande guerre, cinq Rédemptoristes descendaient d'un chariot et occupaient, à Uniw, la maison de campagne de l'évêque, en Galicie autrichienne. Quel était leur but ? La conversion de l'Ukraine. A cette époque, la Russie était encore pleine de force et la haine de Rome y était plus forte que jamais. Les frontières étaient gardées sévèrement et aucun prêtre catholique romain n'aurait pu les transgresser impunément.

Aujourd'hui c'est le 1er septembre 1922. Le chemin de Lwiw à Zboiska, ordinairement si boueux que deux chevaux y peuvent difficilement faire avancer un chariot vide, est maintenant rendu praticable, grâce au soleil et au vent, et beaucoup de parents y passent pour amener leur enfant à l'école que les Pères Rédemptoristes ouvrent aujourd'hui. Depuis leur arrivée neuf années se sont écoulées. Quels changements pendant ce temps !

Ils ont connu des tempêtes. Au commencement de la guerre, suspects aux Autrichiens en tant que Belges ; comme prêtres catholiques,

indésirables aux Russes pendant l'occupation de la Galicie ; haïs et méprisés par les Polonais comme missionnaires ukrainiens, les Pères ont vécu des temps pénibles. Séparés de la Belgique, sans argent, sans revenus, la pauvreté leur fut bientôt coutumière. Les Autrichiens les excluaient de tout travail paroissial, les Russes essayèrent, en usant d'abord de paroles doucereuses et ensuite de menaces, de les éloigner de la Galicie ; les Polonais leur rendaient la vie insupportable. Partout de l'opposition, partout des contrariétés, partout de la haine et de l'inimitié.

Savez-vous comment on fait du beurre ? — En frappant et en pressant la crème. — Savez-vous ce que l'on doit faire pour cuire du bon pain ? — On doit pétrir la pâte. — Savez-vous quand on obtient le meilleur vin ? — Lorsque l'été a été très chaud et brûlant. — Savez-vous quand une pensée prend racine le plus profondément et s'épanouit en de grandes actions ? — Quand elle rencontre beaucoup de contradiction et de l'opposition. — Avez-vous un beau dessein, avez-vous un idéal magnifique devant les yeux, et la ferme volonté de l'exécuter, préparez-vous alors à la souffrance, à la haine et au mépris, car c'est ainsi qu'il sera prouvé si votre idéal est vraiment bon et s'il possède la force de vivre. Si votre dessein vient de Dieu, votre volonté deviendra plus forte, malgré la souffrance et la douleur, la haine, le mépris et la persécution. Alors tout peut se lever contre vous, tout peut s'effondrer autour de vous, vous resterez debout sur la brèche, vous ne reculerez pas d'un pied et je vous le dis, vous vaincrez. Si Dieu est avec nous, dit Saint Paul, qui sera contre nous ?

Je vous invite tous à Zbojska. Prenons l'avenue qui conduit au couvent des Rédemptoristes. L'avenue, c'est trop dire. C'est un petit chemin de deux mètres de largeur, bordé des deux côtés d'arbres courbés et noueux d'aubépine, qui jadis probablement devaient former une haie, mais qui ont poussé en hauteur. Après avoir dépassé un détour du chemin, nous voyons l'école devant nous. Une école nouvelle de deux étages pour l'architecte, de trois étages pour le mortel ordinaire. Car ce qu'on considère comme étage au rez-de-chaussée, c'est en réalité une cave, seulement on a enlevé la terre et ainsi la cave s'est élevée et fut en partie rendue habitable. De plus on n'a pas permis au toit d'être toit. On a pensé qu'avec un tel grenier on perdait beaucoup de place qu'on pouvait employer utilement. Là où le toit doit commencer, on mit deux rangées de tuiles et ensuite on continua à maçonner jusqu'à la place où les poutres devaient être. Là on commence le toit. Nous habitons donc à la cave et au grenier mais personne ne pourrait le dire. La cave est rez-de-chaussée, et le grenier est le troisième étage.

Sur la façade se trouvent les armes de la Congrégation avec l'inscription paléoslave : « Mnohoje ou neho izbawlenije », « En Lui est une

abondante rédemption ». Entrons. Nous pénétrons dans le vestibule spacieux et haut. De chaque côté il y a deux parloirs. Comme vous savez nous sommes à la cave. Allons plus loin. A droite nous savons le réfectoire des étudiants, à gauche la boulangerie et les autres locaux, où nous pouvons mettre nos provisions de charbon et de pommes de terre, si nous en obtenons cette année-ci. En haut ! L'escalier est dans le vestibule. Il est fait de pierre artificielle, invention de notre architecte. Je vous donne la recette : quatre portions de gravier et une portion de ciment, arroser, verser dans des formes et laisser durcir.

Montons l'escalier et nous arrivons au couvent proprement dit. A la droite il y a une salle à manger. A gauche se trouve la chapelle pour les Pères. Il n'y a pour le moment que quatre murs, pas de bancs ni d'images ou tableaux. Mais tout cela viendra plus tard. Autrement il n'y a rien d'autre dans ce corridor que quelques chambres et l'escalier. Est-ce que nous irions plus loin ? Partout c'est la même chose. Des classes et des chambres, une chapelle, des dortoirs, des salles d'études, etc, etc. Partout la même pauvreté.

Je préfère retourner car alors j'aurai l'occasion de vous offrir avant votre départ une tasse de lait battu. Ne pensez pas que d'offrir du lait battu soit une injure pour les hôtes. Ici c'est la meilleure chose qu'on puisse donner. Le lait battu est ici ce qu'est le vin en France, la bière en Belgique. Le lait battu est la boisson nationale.

Ce que vous avez vu chez nous est le commencement, un germe, un grain de senevé. Pour le peu de temps que la mission de Galicie existe et vu les circonstances difficiles, la guerre, la persécution et l'opposition, le succès est grand. Visiblement le bon Dieu a été avec nous jusqu'ici et ainsi nous avons une promesse pour l'avenir.

Les élèves qui entrent aujourd'hui dans notre collège, passeront un jour la frontière bolchevique pour travailler à la conversion de ce pauvre pays. Ne pensez pas que la conversion de la Russie soit une chimère. Maintenant même qu'il semble extérieurement que la Russie est perdue pour la foi, sa conversion est plus proche que jamais. Le gouvernement n'est pas le peuple. La population est naturellement religieuse et a besoin d'une vie religieuse.

Tout dépend de l'éducation. Voulez-vous savoir le moyen le plus sûr pour convertir l'Ukraine ? Je vous le dis, l'unique moyen sûr, l'unique travail qui peut donner des résultats durables, c'est l'éducation de la jeunesse. Qu'est-ce que cinq, six ou même dix Pères peuvent faire en Europe Orientale dans des pays de plus de cent millions d'habitants ? En prêchant des missions ils arriveront difficilement à convertir chacun dix millions d'âmes. On doit donc faire l'un et ne pas omettre l'autre. On doit prêcher des missions mais on doit en même temps préparer beaucoup de missionnaires nouveaux. Chaque missionnaire doit avoir

au moins une postérité spirituelle de cent missionnaires, alors la conversion de l'Ukraine sera assurée. Nous prêchons des missions, et en beaucoup de lieux les orthodoxes sont des plus zélés à assister aux exercices. Si nous pouvons entrer un jour en l'Ukraine Orientale, les missions auront aussi là-bas un grand succès et il aura des conversions en masse. Entretiens nous n'oublions pas la formation de nouveaux missionnaires.

La jeunesse n'est pas seulement d'espoir de la patrie mais aussi l'espoir de l'Eglise. Qui a la jeunesse, a l'avenir. Lorsque nous aurons éduqué des jeunes gens dans un esprit de zèle apostolique et d'abnégation, l'Ukraine sera à nous et nous ne devons pas attendre mille ans constituer le seul bercail avec le seul Pasteur.

#### *4. Les Sœurs de S. Vincent de Paul de Deinze à Stanislaw.*

*Lettre écrite, en 1928, par l'Abbé Janssens, 1928.*

Les Pères Rédemptoristes connaissent le zèle des Sœurs de Deinze. Le T. R. P. Van de Steene, provincial, et le T. R. P. Schrijvers, vice-provincial de la mission, insistèrent plusieurs fois chez les Supérieurs de la Congrégation M. l'Abbé Janssens et la R. Mère Elgie, pour obtenir une fondation en Galicie.

La misère des pauvres Ukrainiens attendrit le cœur des supérieurs de la Congrégation et en Septembre 1923 le Directeur accompagné du regretté Père Bouckaert, entreprenait le voyage afin d'étudier la possibilité d'une fondation.

Son Excellence Mgr. Seghers approuva le rapport fait par le Directeur. On commençait par faire venir à Deinze quinze jeunes filles ukrainiennes, qui avaient un grand désir de venir en Belgique pour devenir religieuses pour retourner plus tard dans leur pays. Peu après une deuxième caravane venait rejoindre la première.

Il fut difficile d'accoutumer ces novices à la vie de couvent et de leur donner une solide formation, car pour nos Sœurs belges c'était une tâche difficile d'apprendre la langue compliquée des Ukrainiens. Nous remercions ici surtout le R. P. Regaert, jadis missionnaire chez les Ukrainiens. Il nous a beaucoup aidé et il vient maintenant encore chaque semaine à la maison-mère.

Enfin on put procéder à une fondation sur le sol ukrainien. La Congrégation acheta le couvent de Stanislaw, qu'habitaient les Pères Rédemptoristes. Ceux-ci devaient occuper une maison plus grande et plus spacieuse dans la même ville.

En 1926, le 3 juillet, fête du Sacré-Cœur de Jésus, on célébrait solennellement le départ des cinq premières missionnaires : trois belges : Sœur Elisabeth, supérieure ; Sœur Augustine et Sœur Olga, et deux

Sœurs ukrainiennes : Sœur Philothée et Sœur Théodose. Le soir on prit, sous la conduite de M. le Directeur et de la R. Mère Supérieure générale, le train international de Gand pour arriver le mercredi soir à Stanislawiw. Notre arrivée avait eu lieu en silence. A l'intérieur seulement le couvent avait été orné de fleurs et de guirlandes par deux mères de novices ukrainiennes. Que nous fûmes contents quand nous pûmes prendre notre repos bien mérité sur sept lits durs ornés de paillasses !

Les jours suivants nous dûmes prendre toutes sortes d'arrangements avec l'archevêque de Lwiw, Mgr. Szeptyckyj et avec Mgr. l'évêque de Stanislawiw.

Les Pères Rédemptoristes n'ont comme but, presque exclusivement, que de former là des missionnaires pour les missions de l'intérieur, afin d'affermir ainsi la foi catholique en Galicie et de la préserver contre la propagande et l'influence des bolchéviques russes et contre le travail des protestants américains et anglais. Plus tard, quand la liberté religieuse sera proclamée en Ukraine avec sa population de 40 millions d'habitants et dans la république soviétique russe qui compte 70 millions de sujets, ils espèrent ramener aussi ces frères séparés à la seule Eglise du Christ.

Les Sœurs de Saint Vincent tendent vers le même but. Elles veulent préparer une armée de Sœurs missionnaires qui aidera les missionnaires dans leur tâche difficile. Le grand historien Godefroid Kurth a écrit que cette mission sera la plus fructueuse du monde entier, que là, la pêche miraculeuse de l'évangile sera renouvelée et que les filets des pêcheurs d'hommes menaceront de se rompre sous le poids de la riche capture ! Fiat ! Qu'il en soit ainsi ! Entre temps les Sœurs de S. Vincent - qu'on nomme là-bas les « Sœurs de Charité » - vont rechercher et soignent les malades et les vieillards pauvres, car ces gens dignes de pitié sont délaissés et négligés dans ce pays.

Nous lisons dans une des dernières lettres d'une Sœur-missionnaire qu'elle avait trouvé dans une sorte d'étable une vieille personne mortellement malade. La pauvre femme fut bientôt entourée de soins. Par l'intermédiaire de la police, elle fut reçue dans une clinique, où le chirurgien, après l'opération, constata qu'elle souffrait d'un cancer et donc était incurable. La malade fut ramenée dans cet état à son misérable réduit sans qu'on eût même mis un bandage sur la plaie. Ce fut là que les Sœurs de Saint-Vincent l'ont trouvée, étendue sur une paille en décomposition, protégée contre le froid par des sacs de charbon vides. Près du lit se trouvait une petite écuelle avec de l'eau à côté d'une croûte de pain moisie ; on y voyait encore une petite branche avec laquelle elle pouvait chasser les nuées de mouches !

C'est ainsi que beaucoup de malades meurent dans ce pauvre pays. Comme des anges de Charité, nos vaillantes Sœurs paraissent là pour soigner les corps épuisés de ces martyrs, et pour verser la consolation, l'espoir et l'adoucissement dans ces cœurs tourmentés.

Nous apprenons dans la dernière lettre reçue de Stanislawiw que nos Sœurs ont aussi ouvert une école où l'on apprend la couture aux jeunes filles pauvres. L'admission à cette école est aussi gratuite. La Sœur supérieure avait demandé à ses élèves d'apporter quelques aiguilles, un peu de fil et l'un ou l'autre vêtement. Les pauvres filles répondirent sans la moindre feinte qu'elles n'avaient pas d'argent pour acheter ces choses et qu'elles portaient tous leurs vêtements !

Un de ces jours une mère vint sonner au couvent de nos Sœurs. La femme était atteinte de phthisie au plus haut degré. Toussant et soupirant elle venait demander si les Sœurs ne pourraient loger ses deux petits garçons. Ils manquaient de nourriture et de vêtements. C'était en plein hiver. Les enfants ne portaient que quelques haillons maintenus autour de leur faible corps avec une corde. « O ma Sœur, suppliait la mère malade, je sens que l'heure de ma mort est proche. Prenez mes pauvres enfants, alors je mourrai tranquille ».

## 5. *Une vocation schismatique.*

### 1. LE PREMIER PAS.

*Lettre écrite, en 1928, par le R.P. De Boer.*

Un beau soir du printemps de l'année 1925, un garçon d'environ seize ans traversait les rues de Kowel, assez grande ville d'Ukraine. Son allure était découragée. Un petit paquet, qui probablement contient le linge le plus nécessaire se balance sur ses épaules un peu courbées. On peut voir que ses affaires ne prospèrent pas. Ses habits sont usés et éclaboussés. Il doit avoir fait un long voyage à pied car il marche difficilement. Rien autour de lui n'attire son attention bien qu'ordinairement un villageois en ville soit tout œil. Lui au contraire n'élève pas les regards et semble entièrement absorbé dans des pensées tristes.

Le pauvre garçon ! Rien d'étonnant qu'il soit triste ; il a déjà vécu toute une histoire. Né de parents schismatiques qui dans leur enfance étaient encore gréco-catholiques, mais qui sur l'ordre du tsar avaient été violemment incorporés avec beaucoup d'autres milliers dans l'Eglise russe, il eut toutefois une éducation pieuse, ce qu'on rencontre rarement chez ceux qui sont nés schismatiques. Le caractère pieux du jeune homme, que nous appellerons Ivan, était cause qu'il ne se sentait pas à sa place parmi ses camarades. Il avait toujours été un garçon calme, qui n'aimait pas le jeu bruyant, qui dégénérait souvent en rixes. Il priait

beaucoup, et chaque fois qu'il trouvait une petite place tranquille dans le pré du village, où les enfants gardaient ensemble le bétail, ses lèvres marmottaient un « Bohorodyce Divo » (Je vous salue). Les autres garçons se moquaient de sa dévotion et le traitaient d'hypocrite.

Un jour, dans ses années d'enfance, ses parents le prirent avec eux et allèrent en pèlerinage à Poczajiw, grand couvent schismatique, où on vénère une image de la Mère de Dieu et où des milliers de pèlerins viennent chaque année. Ce sanctuaire avait toujours, depuis ce temps là, fait l'objet des pensées d'Ivan. Vivre là-bas sous la protection de la Mère de Dieu, avec les moines, qu'il se représentait comme des saints, chanter la gloire de Dieu et sanctifier son âme, lui semblait un sort digne d'envie. Ses parents et les autres membres de sa famille n'approuvaient pas ses idées. En général l'état ecclésiastique et religieux ne sont guère estimés en Russie et les autres pays schismatiques. Le clergé de la campagne, les prêchantres et les sacristains forment une caste qui souvent ne se continue que dans quelques familles de pères en fils. Leur culture est très médiocre, leurs défauts sont souvent très grands, ils sont considérés comme des hommes qui ne savaient plus de quel bois faire flèches, et c'était souvent le cas ; souvent le seul motif de leur vocation c'est la faim.

Notre Ivan ne connaissait pas cette situation de l'état religieux schismatique. Ce qu'il se rappelait de son pèlerinage c'était l'image de la Mère de Dieu, qui lui avait souri si doucement. Continuellement, il voyait cette image dans ses pensées, comme il l'avait considérée en l'église du couvent, rayonnante dans la lumière des centaines de cierges, entourée de la scintillation des ex-votos en or et en argent. Ce qui restait aussi dans son souvenir, c'était l'image des moines au chœur. Comme ils semblaient dévots lorsque le capuchon était tiré sur leur tête, comme ils faisaient bien le signe de la croix et inclinaient leur tête à chaque « Slawa Otcu » (Gloire au Père). Ces personnes, qui vivaient si près de l'image de la Mère de Dieu, qui extérieurement priaient si dévotement, pourraient-elles être autre chose que saints ? C'est ainsi qu'il se fit qu'Ivan, nonobstant l'opposition de ses parents et de sa famille, partit un bon matin pour le couvent de Poczajiw.

Le chemin était long et fatigant, mais les campagnards en Ukraine ne sont pas gâtés et sont accoutumés aux longs voyages à pied. De plus le chemin fut raccourci pour Ivan par la belle représentation qu'il se faisait de la vie nouvelle qu'il allait bientôt commencer entre ces murs bénis, une vie de prière et de pénitence. Surtout vie de prière. Prier c'est-à-dire réciter des prières, faire des signes de croix, faire des inclinations devant les images saintes suspendues au mur, élever les mains jointes en suppliant vers ces images, c'est pour l'Ukrainien dévot le point culminant de la vie religieuse. Vie de pénitence, c'est-à-dire à

certains temps de l'année une abstinence sévère de divers aliments : viande, œufs, poisson, laitage, huile, etc., de sorte qu'il ne reste guère à prendre que de l'eau et du pain ou des pommes de terre sèches ; de plus se coucher sur une planche dure, vivre dans une grotte, plusieurs fois par jour faire la grande « metania » c'est-à-dire sans s'agenouiller mais s'appuyant sur les mains et sur les pieds, incliner le front jusqu'au sol.

## 2. DE POCZAJIW A KOWEL.

Avant la guerre de 1914-18, il y avait en empire tzariste 452 couvents d'hommes avec 17.600 moines. Les plus grands monastères étaient : le couvent des Grottes à Kiew, en Ukraine, le couvent de la Sainte Trinité à Moscou, le couvent d'Alexandre Newski à Petersbourg et le couvent de Poczajiw en Volhynie (Ukraine). Ces quatre grands couvent portent le titre de « lawra » parce qu'ils sont les fondateurs de beaucoup d'autres couvents, qu'on appelle des « poustyni » (désert ou solitude). Dans l'Union Soviétique d'aujourd'hui presque tous les couvents sont supprimés. Dès le commencement du gouvernement bolchévique les couvents furent déjà condamnés comme tels. Les moines avaient évité la loi en se faisant inscrire comme sociétés coopératives, de sorte qu'ils avaient le droit d'exister. Dernièrement un décret de l'autorité ecclésiastique, c'est-à-dire de l'église vivante ou rouge, qui se trouve sous l'influence du bolchévisme parut qui notifiât aux moines que le monachisme ne s'accorde plus avec les idées modernes et qu'ils pouvaient donc tous retourner chez eux pour essayer de gagner leur vie d'une manière convenable. En U.S.S.R. les couvents n'ont donc plus de moyens d'existence, mais en cette partie qui forme maintenant l'Ukraine Occidentale, les couvents schismatiques existent encore et c'est ainsi que le grand couvent de Poczajiw est resté.

Ivan frappa à la porte de ce couvent. Il indiqua au portier le but de son voyage et celui-ci l'amena immédiatement aux appartements de l'« Ihumen » ou supérieur.

Le peuple ukrainien est très hospitalier ; quand un hôte arrive on met sur la table tout ce qu'on a à la maison. L'Ihumen reçut aussi Ivan à la manière ukrainienne : on servit des petits gâteaux, des pommes, des noix, pour mettre le jeune garçon et postulant à son aise. A midi, l'Ihumen conduisit Ivan au réfectoire et lui indiqua une place parmi les novices. Après une courte prière on se mettait à table. Dans l'après-midi les moines tachèrent de le recréer d'une façon agréable. Mais quand il alla voir l'image de la Mère de Dieu. Elle ne lui sourit plus comme auparavant, au contraire il lui semblait qu'elle le regardait d'un regard compatissant comme si elle avait du regret de le voir ici.

Le lendemain, quand il eut récité ses prières, ses premiers pas se dirigèrent vers la chambre de l'Inhumen. Il lui dit qu'il voulait partir. Celui-ci, homme de cœur, voulut le consoler et l'encourager. « Allons, lui dit-il, ce n'est qu'une tentation des premiers jours. Chacun a les mêmes difficultés. Tout est étrange. Tout est neuf. On pense à ses parents, à ses frères et sœurs. On croit qu'ils pleurent encore comme au départ et alors on voudrait voler à la maison pour essayer leurs larmes. Allons, mon petit, ne pensez pas à cela. Vos parents ont leurs occupations et seraient certainement fort mécontents si vous reveniez encore à la maison. Laissez passer la tempête. Attendez quelque temps. Vous vous accoutumerez et plus tard vous vous moquerez vous-même de votre entourage des premiers jours ». Ivan comprit la justesse de ces paroles. En effet, il savait qu'on se moquerait de lui s'il revenait au village après un jour passé au couvent. Il essaya encore pendant quelque temps mais il ne put s'accoutumer. Quelques semaines plus tard il retournait à la maison.

Le sort de notre Ivan après son retour fut loin d'être enviable. « Ah ! Voilà ce moine apostat » lui crièrent les garçons. « Saint Ivan, priez pour nous » disait un autre. « Mettez votre bure » beuglait un troisième. Dès qu'il se montrait à la rue, il devenait l'objet des moqueries des garçons et des filles, de sorte qu'il dut rester nécessairement à la maison. Son déshonneur retombait aussi sur ses parents, ses frères, ses sœurs, de sorte que même à la maison on lui faisait des remarques déshonorantes.

Cela dura un mois. Mais Ivan ne pouvait quand même pas rester éternellement à la maison. Ses parents ne pouvaient le nourrir sans qu'il travaillât et travailler au village ce n'était pas possible. C'est ainsi qu'il prit un jour un petit paquet de vêtements et avec la bénédiction de ses parents, parti pour trouver du travail dans les villages environnants. Nous l'avons déjà vu dans les rues de Kowel, découragé et fatigué, avec l'air de quelqu'un qui est courbé sous un lourd fardeau. Il avait cherché du travail pendant toute la journée, chez les paysans de porte à porte, mais partout on l'avait renvoyé. Que faire ? Retourner à la maison avant la nuit était impossible. A la maison on ne comptait certainement pas qu'il reviendrait sans résultat, et de plus il s'était égaré trop loin de sa maison pour y arriver avant la nuit. « Matinjko Bozja, pomahaj menji. Mère de Dieu, aidez-moi ! » disait-il continuellement.

En traversant ainsi tout découragé la grand-place de Kowel, il entendit tout à coup quelqu'un lui crier : « Hola ! mon garçon, où allez-vous ? » La divine Providence avait arrangé les choses de telle manière que ce jour-là les Sœurs Ursulines avaient demandé à leur directeur s'il ne pourrait pas trouver un garçon pour le travail à la ferme. Et jus-

tement en se dirigeant vers le couvent pour chanter le salut il rencontra Ivan qui traversait la grande place avec un petit paquet sur le dos, et qui - on pouvait le supposer - cherchait du travail.

Ivan lui raconta l'histoire de cette journée, comment il avait cherché partout du travail et qu'il ne savait plus où aller. Le regard ouvert du jeune homme et ses paroles simples et droites plurent au directeur et il lui semblait qu'il avait trouvé en Ivan ce qu'il cherchait pour les Sœurs. « Je connais une bonne place pour vous, dit-il, chez les Sœurs, ici en ville. Si vous voulez, je vous y conduirai ». On comprend qu'Ivan accepta la proposition des deux mains. Il suivit le prêtre au couvent.

Les Sœurs furent bonnes pour lui. Elles estimaient le garçon tranquille qui travaillait avec application. Quand il avait un peu de temps libre, il priait à la chapelle ou lisait dans un livre de spiritualité. Le dimanche, pourtant, il allait à l'église schismatique pour entendre la messe, ce qui contrariait un peu les Sœurs. Elles trouvaient que c'était dommage que ce brave garçon qui avait l'air si innocent et ouvert, appartenait au schisme et n'avait pas le désir de changer de foi et de devenir catholique. Peu à peu elles commencèrent à l'influencer un peu.

Pour convertir un schismatique de la campagne, il n'est pas nécessaire de la convaincre des différentes vérités de l'Eglise catholique. Une dispute dogmatique est au-dessus de la capacité d'un paysan ukrainien. Entre le catholicisme et l'orthodoxie, ce qu'il voit le plus et ce qui met le plus de poids dans la balance, c'est la différence de rite. On ne pourrait pas dire avec certitude quels arguments les Sœurs de Kowel ont employés pour convaincre Ivan de la vérité de la religion catholique.

Les Sœurs obtinrent cependant qu'il assisterait le dimanche à la messe à la chapelle du couvent et qu'il n'irait plus à l'église schismatique. Elles s'occupaient de lui, lui apprenaient le catéchisme et eurent le bonheur de le convertir. Ce fut le prêtre même qui l'avait pris en service, qui le reçut dans l'Eglise catholique.

### 3. DE KOWEL A ZBOISKA.

La divine Providence conduit souvent l'homme par des chemins étranges pour l'amener au but qu'Elle a destiné. Les plus humbles choses sont parfois l'occasion des grands événements qui bouleversent le monde. Les âmes les plus humbles et apparemment les plus insignifiantes sont souvent destinées aux plus grandes entreprises sur le terrain de la propagation de la foi ou des œuvres de charité. Ivan devait être l'occasion de la fondation d'une mission chez les schismatiques, œuvre à laquelle des évêques et des ministres s'intéresseront. Mais ne devançons pas l'histoire.

Ivan en passant au catholicisme adopta, les différents usages religieux qu'on pratique chez les catholiques, mais qui sont inconnus chez les schismatiques, comme la communion fréquente, le chapelet, le chemin de la Croix, etc. Par cette correspondance zélée à la grâce de Dieu, son âme fut de plus en plus attirée vers une vie plus parfaite et son désir d'entrer au couvent se fit de jour en jour plus fort. Un jour il demanda au directeur comment il pourrait exécuter son dessein. Celui-ci qui depuis longtemps avait remarqué le goût du garçon pour la vie religieuse, n'hésita pas un instant et l'assista dans son saint désir.

Durant les années de révolution avant la guerre de 1914-1918, il avait eu l'occasion de connaître les Rédemptoristes polonais, qui alors avaient obtenu la permission du gouvernement russe de prêcher des missions en Pologne russe, mais qui plus tard, quand les esprits furent calmés, furent éloignés de nouveau. Il écrivit pour Ivan aux supérieurs de ces Pères et peu après le jeune homme entra comme postulant dans la Congrégation du Très Saint Rédempteur en Pologne. On pensait donc qu'il était devenu pour toujours catholique dans le rite latin. Mais, si on pense qu'il suffit d'amener un Ukrainien dans un milieu latin pour satisfaire entièrement à ses sentiments religieux, on commet une erreur. Ce qui manquait à Ivan dans le couvent polonais, c'était sa propre liturgie. Il n'y trouvait pas ce qui avait nourri depuis son enfance sa vie religieuse, les fêtes spéciales; les beaux cantiques religieux. L'Ukrainien vit de sa liturgie, la liturgie se mêle à sa vie de famille, il la comprend en grande partie et lui-même y joue un rôle. Au couvent polonais il y avait une liturgie mais Ivan ne la comprenait pas ; il y entendait de beaux cantiques; mais ces chants ne lui rappelaient pas des souvenirs, ou s'ils le faisaient, c'était pour remplir son âme de nostalgie et du désir de ce qu'il avait perdu. Il en avait cependant fait le sacrifice et il ne pensait pas d'en reprendre quelque chose. Mais le bon Dieu, qui l'appelait ailleurs, se contenta de sa bonne volonté et n'accepta pas le sacrifice.

Un jour qu'Ivan expliquait à son supérieur combien il lui en coûtait de ne pas avoir sa propre liturgie, celui-ci lui dit : « Mais il y a en Galicie des Rédemptoristes de votre rite. Qu'est-ce qui vous empêche d'entrer chez eux ? ». Ivan ignorait la chose et le directeur des Sœurs qui l'avait conduit aux Rédemptoristes polonais, ne connaissait également pas les Rédemptoristes ukrainiens. La chose fut vite réglée. Le Supérieur écrivit aux Pères ukrainiens et bientôt Ivan arriva à Zboiska, où il trouva au noviciat sa propre langue et sa propre liturgie.

Ivan n'était pas le premier novice originaire du pays des schismatiques. Déjà trois ans plus tôt un moine schismatique et trois novices étaient entrés au noviciat de Zboiska. Personne pourtant n'était si vi-

siblement conduit par la divine Providence qu'Ivan. Cette Providence devait se manifester aussi dans la suite de son histoire.

Le but que les Rédemptoristes se proposaient, quand en 1913 ils se fixèrent en Galicie et adoptèrent le rite ukrainien, n'était pas seulement de travailler en Galicie parmi les ukrainiens presque tous unis à Rome. Non, leur dessein était de se préparer par une croisade spirituelle à la conversoin de tout l'Est de l'Europe. La puissante Russie était tombée et divisée. Une grande partie de la Russie qui appartenait jadis il est vrai au royaume polonais, mais qui était habitée par des Ukrainiens, a été rattachée par le traité de Riga à la Pologne. La Galicie Orientale, habitée aussi par des Ukrainiens, fut aussi détachée de l'ancienne Autriche-Hongrie et rattachée à la Pologne. En Pologne il y a donc maintenant beaucoup de millions d'Ukrainiens, dont la plus grande partie est schismatique et habite en Volhinie et Pidlachie, tandis que ceux de Galicie sont des gréco-catholiques ou des uniates, c'est-à-dire unis à Rome. C'est une magnifique occasion qui se présente pour convertir par ceux qui sont déjà unis à Rome, les schismatiques de Volhinie et de Pidlachie. La Pologne est mal disposée envers le clergé gréco-catholique de Galicie, dont beaucoup travaillent sur le terrain national ukrainien. Dans son impérialisme elles craint que ce clergé n'éveille la pensée nationale parmi ces schismatiques à convertir, et c'est pourquoi aucun prêtre gréco-catholique de Galicie n'est admis en Volhinie ou en Pidlachie. Etre temps différentes sectes protestantes comme les baptistes, ou stundistes, les évangélistes et les presbytériens y ont le jeu libre. On prétend que déjà un demi million de schismatiques sont passés chez les baptistes, Faut-il s'étonner que les évêques latins polonais voyaient avec tristesse cette situation et qu'ils cherchaient un moyen pour pourvoir à cette nécessité spirituelle. Dans les régions du nord, les Jésuites polonais travaillent. Deux d'entre eux ont adopté le rite grec. On a fondé un séminaire à Lublin pour former des prêtres missionnaires pour convertir les schismatiques, mais tout cela n'est qu'une œuvre préparatoire. Une aide active immédiate est absolument nécessaire.

Est-ce qu'on ne doit pas voir la conduite de la divine Providence dans le fait que c'est par notre humble novice Ivan, sans qu'il s'en doutât, que l'attention des évêques fut attirée sur les Rédemptoristes ukrainiens, qui n'étaient venus en Galicie que pour travailler à la conversion des schismatiques ? Pendant le noviciat d'Ivan sa mère devint gravement malade, de sorte que les Supérieurs lui permirent de voir sa famille. Heureusement la maladie n'eut pas une issue mortelle et ainsi Ivan put encore pendant son voyage visiter les Sœurs auxquelles il devait sa conversion. Il leur raconta entre autres combien il était heureux d'avoir trouvé un couvent de son rite. C'était quelque chose de neuf pour les bonnes Sœurs. Qu'il eût des Rédemptoristes en Galicie qui ap-

partenaient au rite grec. Elles n'avaient pas encore entendu parler d'une telle chose. Mais pourquoi ne viennent-ils pas travailler ici, demandaient les Sœurs, on a besoin de beaucoup de missionnaires. C'est ainsi que les Rédemptoristes furent connus en Volhynie. Les Sœurs en parlèrent à leur directeur ; celui-ci, qui est chanoine, en parla à l'évêque, qui l'envoya à Zboiska pour demander une fondation en Volhynie.

Exactement une année après qu'il eut accepté le jeune homme, il arrivait à Zboiska pour négotier la fondation d'une mission parmi les Orthodoxes de Volhynie.

La mission de Volhynie est en pleine efflorescence. Il y a déjà eu beaucoup de conversions. Un diacre schismatique a rassemblé dans les villages environnants deux milles signatures de schismatiques qui demandent que les Pères se fixent parmi eux. L'évêque de Pidlachie demande aussi une fondation. Entre temps Ivan prie au noviciat pour la conversion de ses frères schismatiques et ne se rend pas compte du grand événement auquel il a donné naissance.

## 0. EN VOLHYNIE.

*Lettre écrite le 14-11-1926, par le R.P. J. Schrijvers, Kostopil.*

La divine Providence nous a introduits en plein pays orthodoxe dans le diocèse de Volhynie.

Nous y avons une toute petite résidence composée de deux Pères et de deux Frères.

Elle est fixée provisoirement à Kostopil, petite ville située à vingt kilomètres de Rivne. Je suis venu rendre visite à mes confrères et c'est de chez eux que j'écris.

Notre maison est bien modeste. Elle est en bois, sans étage. Elle comprend quelques chambres et une cuisine, et, ce qui vaut mieux, une chapelle assez grande où Jésus réside et où Il désire attirer les prémices orthodoxes à convertir.

Cette maison ne nous appartient pas. Nous la louons seulement de manière à pouvoir suivre le conseil du Maître si les gens ne nous reçoivent pas : nous secourions la poussière de nos pieds et nous irions ailleurs.

Cette précaution n'est peut-être pas inutile ; car nous sommes arrivés ici sans crier gare !

La population se compose d'Ukrainiens, de Juifs et de Polonais.

Les Juifs, sans doute, ne vont pas nous prendre sous leur protection. Tout au plus désireraient-ils nous prendre nos sous.

Les Polonais, probablement, se défilent de nous, car nous sommes prêtres du rite grec oriental ayant la réputation d'être hostiles aux latins.

Les Ukrainiens, enfin, sont orthodoxes et parfois fanatiques ; en tout cas, défilants. Ils regardent les uniates comme des traîtres à l'unique vraie religion orthodoxe. Ils sont de plus mis en garde par leurs popes qui nous considèrent comme des hérétiques : quelque chose comme des samaritains (ni catholiques, ni orthodoxes).

Déjà un conciliabule a eu lieu pour étudier les moyens de nous nuire. Ce ne serait pas difficile si Jésus le permettait mais Il ne le permettra pas parce que nous sommes sans aucune défense.

Un émissaire des autorités spirituelles orthodoxes est arrivé en ville pour se rendre compte de l'imminence du danger que nous faisons courir à la « vraie foi russe ». (1)

Enfin, nous apprenons à l'instant que deux personnalités qui se sont présentées à nous comme des amis sont payés pour nous espionner.

Rarement on est mieux entre les bras du Seigneur que lorsque tout autre appui fait défaut. Il faut qu'Il nous aide. C'est un dilemme, celui-là même que St-Pierre proposait quand la barque menaçait de sombrer : *salva nos, Domine, perimus, Seigneur, sauvez-nous, nous allons périr !*

En attendant, pour ne pas laisser toute la besogne au divin Maître, nous ramons contre le courant. Nous avons ouvert au public notre chapelle où nous célébrons les offices tout à fait à la manière orientale. Les pères portent une barbe puissante qui les fait ressembler aux vieux pères des déserts d'Orient.

D'abord les enfants viennent voir par curiosité et racontent à leurs parents ce qu'ils ont vu. La femme d'habitude ne résiste pas longtemps et vient voir elle aussi ; enfin le dimanche l'homme s'amène pareillement, « Ils célèbrent comme nos prêtres, disent-ils, ils prient comme nous ».

Mais d'autres sont plus défilants. Déjà quelques parents ont interdit à leurs enfants de venir prier chez nous. Quelques-uns prétendent que nous sommes venus pour les poloniser.

Toutefois, il est à prévoir que, Jésus aidant, ces oppositions seront inutiles. Ils ont entendu dire qu'il y a des prêtres gréco-catholiques ; leur conscience les inquiète depuis longtemps ; ils désirent venir arranger leurs affaires.

Au moment où j'écris, un orthodoxe se présente pour faire chanter un « parastase » pour les âmes du purgatoire. Remarquez que les orthodoxes enseignent qu'il n'y a pas de purgatoire. Mais qu'à cela ne tienne !

Dimanche dernier il y avait à la messe 200 personnes, presque toutes orthodoxes. Les pères prêchent, et la prédication attire plus que tout le reste. « Voilà trente ans, disait un brave homme au sortir du ser-

(1) Le clergé orthodoxe était élevé pour l'école tzariste et russophile.

mon, que notre pope dessert notre église et il n'a pas prêché une seule fois ».

Dans les moments de loisir, les missionnaires se proposent de faire des reconnaissances au loin. Déjà l'un d'eux a parcouru le diocèse en tous sens. Il a constaté qu'en beaucoup d'endroits les orthodoxes se mêlent aux Polonais dans les églises latines sans toutefois quitter leur rite ou leur foi. Alors il en a conclu qu'il fallait célébrer et prêcher dans l'église latine en attendant que s'élèvent des églises catholiques de rite oriental. Ainsi, il est arrivé qu'il a pu prêcher devant un auditoire de 1.500 orthodoxes. Dans plusieurs endroits, ceux-ci sont venus spontanément présenter leur chorale pour chanter pendant la messe.

Ces orthodoxes ont une curieuse mentalité. A Poczajiw, ils ont un grand monastère, lieu de pèlerinage fameux, quelque chose comme Lourdes pour l'Occident. Or, quand ils ont fait leurs dévotions à Notre-Dame dans leur propre sanctuaire, ils se rendent en foule à l'église latine de Beresteczko où l'on vénère St-Valentin. Ce saint est très puissant contre la « maladie rouge », c'est-à-dire, l'épilepsie ; c'est la raison de sa popularité.

Quand on leur demande pourquoi ils négligent leurs propres saints et s'adressent à des saints catholiques comme St-Valentin et surtout St-Antoine de Padoue, ils répondent : « ils est inutile d'invoquer nos saints, ils ne nous aident pas ».

D'ailleurs, dans toute cette contrée de Volhynie il reste beaucoup de vestiges du catholicisme, c'est-à-dire de l'ancienne Union avec Rome. La Volhynie et les provinces voisines sont une terre de martyrs. Les habitants sont les descendants de ces vaillants chrétiens qui ont donné leur sang pour la Foi catholique.

Plusieurs se souviennent encore des persécutions déchainées par les tsars pour arracher la foi aux pauvres paysans et des tortures qu'on a fait subir à leurs parents et à leurs grands-parents.

Mais la force et la ruse ont enfin prévalu et ils ont été conduits au schisme par les popes intrus moscovites et leurs évêques, comme un troupeau de moutons, et ils y restent. Ils vont toutefois prier encore au cimetière catholique sur la tombe de leurs ancêtres ; plusieurs ont appris le catéchisme dans des livres catholiques, quelques-uns récitent encore le « Credo » comme les Uniates ; les plus âgés disent que du temps de l'Union tout était mieux ; on priait plus, on se confessait davantage, on communiait plus souvent, on prenait part aux processions des latins, et ils ajoutent : « si nos prêtres se convertissent à l'Union nous les suivrons tous ».

Oui ! un troupeau de pauvres moutons trahis !

## 7. A KOSTOPIL.

*Lettre écrite en février 1927, par le R.P. R. Costenoble.*

Voilà presque dix ans que je me trouve parmi les Orientaux. Après avoir parcouru le nouveau monde, me voici au terme tant désiré par un grand nombre de nos missionnaires. Si le cher Père Fernand Van de Gehuchte était encore parmi nous pour partager notre joie, comme il se réjouirait, comme toute son âme si noble s'élancerait vers l'Ukraine.

D'après la lettre du Très Révérend Père Schrijvers, vous avez déjà une idée de ce qu'est Kostopil, notre première résidence parmi les orthodoxes. Kostopil se trouve en Volhynie sur la grande ligne du chemin de fer qui mène de Lwlv à Wilno, non loin de Riwne. Ici nous avons loué une petite résidence sans jardin. Quand nous sortons du couvent nous nous trouvons sur la rue. Comme chambre, chacun a une petite cellule qui ressemble à une alcôve de dortoir, mais dont la cloison est faite de papier. Cela ferait l'affaire de collégiens, car il leur serait facile de piquer une tête chez leur voisin.

Après les courses apostoliques de Komarno au Canada, après les nuits passées dans les chaumières au milieu de toute la famille et des pleurs des enfants, Kostopil me semble encore du luxe. Le malheur, c'est que nous avons parmi nous un frère qui parle durant presque toute la nuit. Heureux ceux qui s'endorment vite ! Cette nuit, tout en dormant il était en route, occupé à faire des provisions. Quelle affaire ! C'était à pouffer de rire ! Après le repos de la nuit, vient le recueillement du jour car le corridor qui sépare les cellules sert de menuiserie. Avec beaucoup d'actes d'abandon et de résignation on en vient à faire la sainte volonté de Dieu en tout et à préférer cet état à tout autre qui serait peut-être plus agréable à la nature mais qui viendrait moins de la main de notre Père céleste.

Oui, mon cher, tout cela n'est rien, on s'en réjouit même quand pour le service du soir on arrive à la salle qui sert de chapelle et qu'on a devant soi pour le sermon environ soixante-dix personnes, et parmi elles un général russe (1) qui depuis notre arrivée est toujours à son poste. Sa femme est du rite latin et lui orthodoxe. Il se prépare à entrer dans l'église catholique.

Tous les jours nous avons trois messes chantées, car ici une messe basse scandaliserait les gens. Des messes d'au moins une heure un quart !

Le dimanche, à dix heures et demie, nous avons la messe avec grand sermon. Alors la salle est en général trop petite. Jusqu'à 250 personnes.

(1) Un émigré tzariste.

Le soir à six heures, même assistance. Quelques assistants, surtout le matin, viennent de bien loin.

Dimanche dernier, à 7 heures du matin, nous arrivaient deux garçons, des enfants de 12 et 14 ans, deux uniates de la Galicie. Ils avaient entendu dire qu'à Kostopil, il y avait des prêtres uniates. La veille, ils avaient fait ensemble 23 km. à pied, la nuit ils l'avaient passée à la gare du chemin de fer pour pouvoir le lendemain assister à la sainte messe et communier. Après la communion, le P. Ministre leur a servi une bonne tasse de thé et vraiment ils en étaient aux anges. Avant leur retour à la maison on leur donna encore une belle image ; et naturellement dès le lendemain déjà, la mère était là avec sa fille : « Voilà sept ans, disait-elle, que je ne me suis plus confessée ».

Parmi nos auditeurs nous avons encore un bon vieil orthodoxe, qui regrette seulement que nous ne soyons pas arrivés à Kostopol 70 ans plus tôt.

Au parloir, pour le moment se trouve un théologien orthodoxe, sous-diacre. Il voudrait bien se faire rédemptoriste, mais le pauvre homme connaît bien peu de chose. Dans leurs séminaires on n'apprend ni le latin, ni le grec. Il a été dans plusieurs monastères orthodoxes et nous dit qu'un grand nombre de moines voudraient passer au catholicisme, si seulement ils savaient où aller. Pauvre peuple ! Pauvres prêtres ! Pauvres moines !

Ce qui arrête surtout les orthodoxes de Kostopil à passer en grand nombre dans le sein de l'Eglise Catholique, c'est d'abord la peur de devenir latins et polonais et ensuite la crainte de nous voir partir dans quelque temps. « Alors, disent-ils et non sans raison, nous nous trouverons seuls, abandonnés de tous ». Ce sont les seules difficultés. Voilà pourquoi, dès le printemps, nous devons songer à bâtir une petite chapelle en bois. Il sera impossible de continuer à célébrer les saints mystères dans la salle qui sera beaucoup trop petite. Si la Divine Providence veut cette œuvre, elle nous donnera les moyens de l'exécuter. Il y a trois ans, lorsque mes vénérés supérieurs m'envoyèrent fonder un nouveau couvent avec trois Pères, quatre Frères et treize novices, nous étions dépourvus de tout. Avec la seule confiance en Dieu et en Saint Alphonse, en trois ans, à Holosko, nous avons pu restaurer l'ancienne maison que nous y trouvâmes et bâtir un beau noviciat avec une magnifique chapelle.

Le regretté Père Fernand Van de Géhuchte du haut du ciel nous a aidés visiblement. C'est par son intercession que j'ai trouvé de généreux donateurs qui en souvenir de Fernand ont élevé la belle chapelle du noviciat. J'aime à croire que c'est également à son intercession que nous sommes aujourd'hui parmi les Orthodoxes de l'ancienne Russie. Vous n'avez pas idée du désir qui le brûlait de voir naître cette fonda-

tion dont les commencements datent de quelques jours après son départ pour le ciel.

Avant de finir je vous envoie notre photographie. Nous ne ressemblons pas mal aux anciens Pères du désert. Tout le monde ici porte la barbe et avec le temps nous porterons aussi de longs cheveux et cela pour gagner les gens. Notre peuple ne se figure pas un saint sans barbe et longs cheveux. Jusqu'ici nous avons la barbe mais les cheveux assez courts. Dans la contrée, malheureusement, les Juifs peu civilisés portent la barbe. Ainsi nous ne ressemblons pas trop mal à ces fils d'Israël, d'autant plus que notre manteau ressemble à un cafetan. Il s'est fait que récemment dans un voyage, à plusieurs reprises, les Juifs m'ont adressé la parole en hébreu !

Dans ce voyage aussi, j'avais à attendre quelques heures dans la ville de Riwne. Je me mis à mon aise dans un coin retiré de la salle à manger pour faire mes dévotions. Je récitais mon bréviaire quand je vis non loin de moi un Batjuszka (prêtre orthodoxe) d'une quarantaine d'années qui m'observait. Quelques minutes plus tard, je m'aperçois qu'il se trouve à côté de moi. Je lève la tête et lui, comme mû par un ressort, au même instant est à genoux devant moi et me baise la main. J'étais un peu surpris, vous comprenez, et lui, avec force révérences orientales me saluait comme si j'eusse été son métropolitain Dionysius. Cela me consola un peu après les aventures que j'avais eues avec les Juifs. Je tâchai de le calmer et je fis sa connaissance. Il avait l'air d'un bon et digne homme. Presqu'aussitôt la conversation roula sur l'union des églises et je vis bien que lui aussi ne ferait pas grande difficulté pour se convertir à l'Eglise catholique. « Je prie toujours, disait-il, pour l'union des églises mais ce qui manque chez vous, c'est le cœur. Vous ne nous montrez pas assez de confiance et d'amour ». Je crois que c'est là la disposition assez générale du clergé orthodoxe. Depuis la chute des tsars ils sont entièrement désorientés. Cependant que faire ? Il faudrait en grande partie recommencer leur éducation. Il faudrait avoir pour les convertir des paroisses et des couvents. Je pense que c'est cela qu'ils appellent avoir du cœur.

### 8. LE FRÈRE ISIDORE.

*Lettre écrite en 1929, par le R.P. J. Schrijvers, Zboiska.*

En juin 1927 un humble frère mourait en notre couvent de Zboiska. C'est la première fleur ukrainienne que Dieu est venu cueillir dans le jardin spirituel des Rédemptoristes de rite orinetal en Galicie.

Le Frère Isidore, de son propre nom Antoine Tokarczuk, était né à Hlubiczók, petit village situé à la frontière bolchéviste. Ses parents étaient pauvres mais très pieux. Pendant la mission donnée par nos

Pères le désir de la vie religieuse s'éveilla en lui. Son père s'opposa vigoureusement à cette résolution. Il devait s'y opposer jusqu'à sa mort.

Quelques mois plus tard le père mourait et « Antine » suivait sa vocation. Il avait à peine seize ans. Il était de haute taille et avait une constitution solide. Il avait un jugement sain, était bon et simple de caractère.

En cette âme docile Dieu allait très vite accomplir son œuvre.

Les deux premières années de sa vie religieuse le Frère Isidore fut l'ailleur. Il remplissait sa tâche avec tant de ponctualité que ses confrères, qui travaillaient continuellement chez lui, ne trouvèrent jamais en lui rien de répréhensible. Jamais un moment de perte de temps, ni une parole aigre à l'égard de clients importuns, pas la moindre négligence touchant la loi du silence.

Ce qui nous frappe encore davantage c'est qu'après la mort de ce Frère, aucun de ses supérieurs ne put se rappeler qu'il eût jamais transgressé le plus petit point de la discipline religieuse. Cette déclaration est d'une très grande importance lorsqu'on réfléchit d'un aux innombrables petites prescriptions, qui réclament continuellement l'attention et la générosité des religieux, et de l'autre côté à la vigilance du maître des novices et du supérieur qui surveillent les jeunes religieux dans toutes les circonstances de la vie.

Chez lui, cette discipline ne ressemblait aucunement au rouage automatique d'une horloge. Elle était entièrement consciente. S'il voyait ses confrères en défaut il le leur faisait remarquer en toute simplicité et sans prétention mais en même temps sans respect humain.

Egalier Saint Gérard Majella en observant la Règle avec exactitude était l'objet de ses désirs. Dans un petit livre de notes il avait transcrit les litanies de Saint Gérard et il les récitait souvent pour obtenir l'amour de la Sainte Règle et l'esprit de sa vocation.

Il estimait et aimait sa vocation Rédemptoristique. Il avait composé une prière à Saint Alphonse, où nous voyons comment ce jeune Frère avait compris l'esprit de sa Congrégation : « O Saint Alphonse, mon puissant protecteur, vous m'avez obtenu la grâce de devenir votre fils. Oui je me donne tout à Vous. Je renouvelle de tout mon cœur toutes les promesses faites le jour de ma profession. Mais je Vous le demande, mon Père, donnez-moi votre esprit ! Faites-moi aimer Jésus, imiter Jésus, comme Vous l'avez fait, par la pratique de la pauvreté et de l'humilité, par la patience dans les souffrances ! Donnez-moi votre amour pour Marie-Immaculée, et faites que par Marie je convertisse les âmes les plus abandonnées ! Saint Alphonse, obtenez-moi la grâce d'imiter vos exemples, de devenir votre digne fils et de Vous rester fidèle jusqu'à la mort. Ainsi soit-il ».

Cette grâce de la fidélité jusqu'à la mort lui fut accordée.

C'était à l'été de 1925. Tout à coup, sans que rien pût faire penser à une maladie de poitrine, le Frère Isidore cracha du sang. Cela se reproduisit plusieurs jours de suite, et l'amena à l'extrémité.

Alors vinrent le repos obligé, le lit, l'obéissance au médecin, la soumission au régime de malade. Après quelques semaines il put se lever et se promener au jardin. Nous eûmes l'espoir pendant quelque temps de pouvoir le garder ; bientôt de nouveaux crachements se produisirent et le malade lui-même eut la conviction que la guérison ne viendrait pas.

A partir de ce moment la préparation à la mort fut sa seule occupation. Il était reconnaissant envers Dieu de cette occasion excellente qu'il avait de préparer son éternité. « Quelle grande grâce, disait-il peu avant sa mort, d'être longtemps malade ! Autrement j'aurais peut-être perdu la ferveur ou même peut-être ma vocation ».

Il employait si bien son temps pour aimer Jésus et Notre Mère Marie ! Il montrait cet amour surtout par sa prière continuelle et sa patience fidèle. Tout le temps que dura sa maladie, il put presque toujours venir au jardin, excepté à la fin. Il marchait lentement et difficilement, le chapelet entre les doigts, ou il se mettait à l'ombre, un livre spirituel à la main et saluait aimablement les passants.

L'après-midi il faisait une longue visite à Jésus au Saint-Sacrement et à l'image de la Sainte Vierge. Ici il s'agenouillait longtemps. Ensuite il faisait le chemin de la Croix et des Sept Douleurs de la Sainte Vierge. Après ces exercices il allait chez le Supérieur demander la bénédiction avant de retourner à sa cellule. Il saisissait volontiers cette occasion pour entendre quelques mots d'encouragement et parler un peu de Notre-Seigneur et de la Très Sainte Vierge, de l'éternité et de la mort qui approchait si vite.

Ordinairement cette conversation était interrompue par une toux violente, qui le surprenait chaque fois qu'il voulait parler.

Durant ces colloques le Supérieur pouvait admirer avec plaisir la clarté de cette âme et sa fidélité à la grâce.

Lorsqu'on lui avait proposé quelque chose, il ne fallait plus y revenir. Il craignait d'être à charge de la communauté. Mais quand le supérieur lui faisait remarquer que sa patience dans la maladie rendait plus de gloire à Dieu et de service à la communauté que son travail, il retrouvait immédiatement la paix et n'en parlait plus.

Il arriva aussi un jour qu'il craignit de perdre la ferveur car il ne pouvait plus porter de chaînette de pénitence et il demanda de pouvoir recommencer à la porter. Le supérieur lui dit que le Bon Dieu ne recommandait plus cette mortification et il s'en alla tranquillement.

Au plus fort de sa maladie, sa mère vint le visiter. Elle insista pour qu'il retournât avec elle à la maison. Le soir le Frère Isidore vint trou-

ver le Supérieur. Il avait l'air soucieux. « Je crains, lui dit-il, que les Supérieurs ne suivent le désir de ma mère ». Quand on lui eu répondu que le couvent était maintenant sa famille et qu'on ne permettrait jamais son départ, une joie d'enfant rayonna sur son visage, joie de pouvoir vivre et mourir parmi ses confrères.

Une autre preuve de sa simplicité et de son abnégation totale c'est qu'il ne parlait jamais de lui-même, ni de sa maladie, et cela même avec le Supérieur, aussi longtemps qu'on ne le questionnait pas sur ces choses.

Jamais on ne connut ce qu'il pensait de la nourriture qu'on lui donnait. Il dit un jour au cuisinier : « Donnez-moi la même chose qu'aux autres ; tout est bon ».

Jamais il n'exprima son désir ou sa répugnance quant à la visite du médecin. Il ne demandait jamais son avis sur son état. Jamais on n'entendit de sa bouche des remarques quant à la convenance, l'utilité ou l'inutilité des médicaments.

Cette indifférence lui était naturelle. Il ne faisait aucun effort pour pousser l'abnégation si loin.

Son état était à plaindre. Il se voyait continuellement et certainement mourir, depuis deux ans déjà dans l'attente, au commencement de chaque semaine, de n'en plus voir la fin.

Il souffrait de l'isolement auquel la maladie contagieuse l'obligeait en quelque mesure. Il souffrait de crises de toux qui le surprenaient de temps en temps pendant la nuit et pendant la journée.

Il a souffert dans tous ses membres par la fatigue et l'épuisement grandissant. « Vous seul, o mon Dieu, disait-il dans son petit livre de notes, Vous seul connaissez la souffrance qui pénètre ma poitrine, mes bras et mes jambes ».

Il a souffert par manque de confort (comme dans toutes les nouvelles fondations), logé dans une cellule incommode, froide, vide, prenant son repos sur une paille dure jusqu'au dernier jour de sa vie.

Il a souffert en suivant, jour par jour, l'anéantissement total de son corps. Dans les derniers mois la phthisie gagna la tête et il perdit complètement l'ouïe. Ses yeux s'affaiblissaient aussi et sa voix perdait sa force. Son corps devint comme un squelette. La position couchée devint pour lui très douloureuse et le couvrait de plaies.

Comment expliquer qu'il ne laissait jamais paraître le moindre mécontentement ou de l'impatience, et qu'il recevait toujours ses confrères, malgré ses souffrances, avec le sourire et les remerciait si tendrement pour les moindres services ?

Qui lui avait appris à estimer la valeur de la souffrance et où a-t-il connu le prix du silence, dont il l'enveloppait ?

C'est, sans aucun doute, Jésus avec qui il vivait et la divine mère, dont le chapelet glissait continuellement entre ses doigts !

Qu'est-ce qui se passait entre Dieu et cette âme si simple pendant les longs mois de la préparation silencieuse à la mort ? « Les Frères croient probablement qu'il m'en coûte de rester ainsi dans la solitude, disait-il un jour. Dites-leur au contraire que cette solitude me rend plutôt heureux : j'y suis avec Jésus et Marie ! ».

Il aimait tant le Maître divin et sa bonne Mère du Ciel ! Il exprimait si tendrement son amour pour Eux, dans les petites lettres, qu'on trouva après sa mort, écrites au crayon et d'une main tremblante, mais pleines d'aspirations ardentes envers le Sacré-Cœur, Notre-Dame du Perpétuel Secours, la Très Sainte Trinité et surtout envers le Saint Esprit.

Son amour allait jusqu'à l'abandon le plus complet.

Qui ne s'attache pas à la vie quand il a dix-huit, vingt ans ? Eh bien ! dès que le bon Frère eut appris de son Supérieur qu'il n'y avait guère d'espoir de guérison, il fit un acte de résignation parfaite, et il le fit avec une simplicité et tranquillité étonnantes. Il était impossible de voir si le Frère Isidore se réjouissait d'être si près de l'éternité ou bien s'il craignait cette perspective. Il s'en tenait simplement à la sainte Volonté de Dieu. Il ne demandait ni de vivre, ni de mourir... jusqu'à la fin il resta dans cette sainte indifférence.

Lorsqu'un Frère lui dit, dix-huit mois après, quelques jours avant sa mort : « Ne demandez-vous pas que Jésus et Marie adoucissent un peu vos souffrances ? » — le Frère Isidore répondit : « Je ne demande rien, sinon que la sainte Volonté de Dieu soit faite ; je ne désire pas plus de souffrances et je n'en demande pas moins ; je ne demande ni de vivre ni de mourir ; je supplie seulement Jésus et Marie de me donner la force et la grâce nécessaires pour accomplir la volonté de Dieu jusqu'à la fin ».

Ce même amour de Dieu, qui le rendait si indifférent pour son propre sort, le remplissait aussi de zèle pour les âmes et de souci pour la prospérité de sa Congrégation.

A un autre Frère malade il confiait qu'il avait offert sa vie à Dieu pour la guérison de son Supérieur qui était alors malade. Il offrit aussi sa vie pour assister les missionnaires de son pays. Il s'intéressait surtout au travail de nos Pères en Volhynie chez les schismatiques.

« O Jésus, dit-il dans un de ses écrits, donnez-nous l'Unité afin qu'il n'y ait bientôt qu'un troupeau et qu'un pasteur. Donnez la force et la santé à nos chers missionnaires, qui travaillent à la conversion de nos frères égarés. O, oui, aidez-les, divin Cœur de Jésus, aidez-les à convertir les schismatiques ! ».

« Je Vous le demande, ô très pure et bonne Mère Marie, ayez pitié de ces âmes. Ils sont vos enfants, vos enfants égarés, qui ont quitté l'Eglise de Jésus, la vraie Eglise de Jésus-Christ. Préservez-les de la mort éternelle, je Vous en supplie par l'amour que Jésus a eu pour les âmes quand Il a poussé ce cri en mourant sur la croix : « J'ai soif ».

« Et moi, Jésus, je veux rester avec Vous cloué à la croix en répétant sans cesse cette prière : « Jésus, donnez-moi des âmes. Attirez-les à Vous afin qu'elles Vous aiment avec ferveur ».

« Jésus, donnez la force et la sainteté à vos prêtres. Donnez-nous de saints Supérieurs, qui nous conduisent à la perfection ».

« O Marie, fille aimée du Père céleste, jetez un regard sur les prêtres, donnez-leur un cœur bien disposé à recevoir l'amour de Jésus-Christ ! ».

N'est-il pas étonnant de voir comment cet humble villageois, qui n'avait joui d'aucune instruction spéciale, d'aucune formation religieuse particulière, uniquement sous l'influence de la grâce, en trois ou quatre ans soit devenu un apôtre zélé pour le salut des âmes et une victime volontaire pour obtenir la conversion de l'Orient.

La mort de ce jeune Frère fut douce et saine. A la fin l'image de Notre-Dame du Perpétuel Secours restait toujours près de lui. Il la montrait à ses visiteurs, souriant aimablement, puis levait la main au ciel pour signifier : bientôt je La verrai au ciel. Il quitta cette vie le 21 juin 1927.

Gloire soit rendue à Dieu, qui a voulu nous confier cette âme, la fit pendant quelques années croître en vertu sous nos yeux en nous donnant ainsi l'exemple d'un religieux parfait.

Personne ne fut étonné quand les Pères et les Frères de Zbolska rendirent ce témoignage après la mort de ce religieux : « Ce fut un saint Frère ! ». Chacun s'efforçait d'obtenir quelque objet ayant appartenu à ce confrère pour le conserver comme relique.

Puisse-t-il devenir au Ciel le protecteur de cette Mission et hâter par sa prière la conversion de nos frères séparés !

## 9. A Stanislawiw.

*Lettre écrite, en 1929, par l'Abbé E. Janssens.*

En 1926, le jour du Sacré-Cœur de Jésus, nous avons célébré solennellement en notre église de Deinze le départ de nos cinq premières Sœurs-missionnaires. C'est à Stanislawiw que fut semé le grain de senevé de notre première mission sous la protection et la bénédiction de Dieu.

Grâce à Dieu ce petit grain germa et est devenu un arbre, sous les branches duquel des pauvres vieillards, des malades malheureux,

des enfants délaissés viennent chercher un abri. Par leurs œuvres de charité nos Sœurs ont gagné la confiance des Ukrainiens. Elles ont éclairé l'esprit, touché le cœur de beaucoup de pauvres malades et ces brebis abandonnées ont été ramenées au bon Pasteur après une vie d'incrédulité ou d'indifférence. Je vis de mes propres yeux les pauvres demeures où nos Sœurs-missionnaires vont chercher les malades, qui se meurent là, seuls, sans secours, sans consolation. Nos Sœurs y apportent des médicaments, du linge et de la nourriture. Elles rendent à ces malheureux les services les plus humbles, de sorte que même les Juifs de ces quartiers disent, comme jadis les païens disaient des premiers chrétiens : « Voyez comme ces Sœurs de charité aiment ces pauvres ! ». Il n'est pas étonnant que les Ukrainiens, qui sont surtout l'objet de cet amour surnaturel de nos Sœurs-missionnaires - qui dans tous leurs exercices de dévotion suivent le rite ukrainien - les estiment et les aiment beaucoup à Stanislawiw. En rue on les salue affablement, dans les églises on leur donne la place d'honneur. La charité et l'abnégation de nos missionnaires catholiques et de nos Sœurs sont plus efficaces que les livres sterling et les dollars des ministres protestants qui font une grande propagande à Stanislawiw.

En plus des visites et des soins aux vieillards et aux malades, nos Sœurs-missionnaires ont une crèche pour enfants abandonnées, et trouvées.

Pendant les deux semaines que dura notre séjour à Stanislawiw, près de quatre-vingts jeunes filles ukrainiennes se sont présentées pour faire leur noviciat à Deinze et pour renforcer plus tard notre armée de Sœurs de Charité en Galicie, en Ukraine et dans la province schismatique de Volhynie. Inutile de dire qu'on en n'accepte qu'une petite partie, après un examen sérieux de toutes ces candidates. Cette année-ci il y a de nouveau trois Sœurs, une belge et deux ukrainiennes, qui sont parties pour Stanislawiw ; ce qui fait que les Sœurs sont maintenant au nombre de huit. Au fur et à mesure que nos novices ukrainiennes seront formées en vraies religieuses et pour les différents emplois de charité et de miséricorde, que nos fondations en Ukraine se propageront et se multiplieront, on renverra des Sœurs-Missionnaires plus nombreuses. Ce furent des paroles bien consolantes pour nous et pour toutes les Sœurs de notre Congrégation que celles que nous avons entendu à Stanislawiw à l'adresse de nos premières Sœurs-Missionnaires, de la part des Pères Rédemptoristes, des chanoines et des prêtres et surtout de Mgr. Chomyszyn, évêque de Stanislawiw. Son Excellence nous dit entre autres : « J'éprouve une estime et une bienveillance spéciales pour vos Sœurs de Charité à Stanislawiw à cause de leur profonde simplicité, de leur humilité, et de leur abnégation illimitée.

Monseigneur Chomyszyn nous proposa de bâtir sur un vaste terrain un nouveau couvent, une grande crèche pour enfants et le premier hôpital pour des malades pauvres ukrainiens et des vieillards - ce qui n'existe nulle part en Galicie. C'est une œuvre nécessaire mais très coûteuse. Ni les pauvres Ukrainiens ni leur évêque pauvre n'y peuvent contribuer.

Pour montrer par exemple combien on peut faire de bien par un don ou un prêt d'argent je finirai en citant un trait de l'histoire de la mission de Stanislawiw.

En 1926, le R. P. De Vocht, recteur à Stanislawiw, avait bâti, avec la plus grande peine, son humble couvent. Il y avait encore des dettes à régler, mais il n'y avait plus d'argent pour adjoindre une église provisoire au couvent. « Hélas ! gémissait le brave Père, qu'est-ce que nous pouvons encore faire pour les seize milles Ukrainiens de cette ville qui ont tant de confiance dans les Pères ? Si seulement je pouvais emprunter un peu d'argent en Belgique ! Je payerais l'intérêt et la province belge des Rédemptoristes rembourserait le capital dans sept ans. » Je promis, à mon retour en Belgique, de faire mon possible pour emprunter le capital nécessaire. Le bon Dieu bénit mes efforts et bientôt j'eus le bonheur d'envoyer au R. P. De Vocht cent trente sept milles francs empruntés. L'église provisoire fut bâtie et en août 1927 bénite solennellement par son Excellence Mgr. Chomyszyn. Du 19 jusqu'au 29 septembre suivant les Pères Rédemptorites prêchèrent une mission solennelle pour les habitants ukrainiens de Stanislawiw et des villages environnants. Dès les premiers soirs, l'église était trop petite pour contenir tout le peuple rassemblé. Aussi le sermon du soir devait être prêché devant l'église sur une plaine d'un hectare de grandeur. Là aussi on célébra la plantation de la croix le 25 septembre à deux heures de l'après-midi. Des milliers d'Ukrainiens avec les drapeaux de leurs Congrégations et Confréries vinrent se rassembler sur cette plaine et y formèrent une mer humaine. Les costumes nationaux de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel des femmes, les vestes en peau de mouton des hommes, offraient, sous le soleil rayonnant, une vue magnifique. Mais plus impressionnante encore fut la manifestation de foi de ce peuple religieux. Plus que vingt milles Ukrainiens priant et chantant avec leurs prêtres et suivis d'une grande croix de 500 kg., portée par une trentaine d'hommes, parcoururent les rues de Stanislawiw pendant trois heures et revinrent de nouveau à la plaine devant l'église des Rédemptoristes. Nous fûmes là témoins d'une vénération solennelle de la croix. A la parole impressionnante de R. P. Janssens, ces vingt milles Ukrainiens, comme d'une seule bouche, demandèrent pardon pour les péchés de leur peuple et jurèrent fidélité au symbole catholique et aux commandements de Dieu, la main levée vers la croix ! Le Seigneur seul sait tout le bien que

cette mission a fait. Il sait combien de pécheurs, de chrétiens infidèles, de schismatiques elle a convertis !

## 10. EN GALICIE.

*Lettre écrite, en 1929, par l'Abbé E. Janssens.*

Les premières Sœurs-Missionnaires de la Congrégation de Saint-Vincent continuent avec un zèle infatigable et une abnégation admirable leurs œuvres de charité à Stanislawiw et se préparent à étendre leur action missionnaire à la Galicie ukrainienne.

Le jour et la nuit, pendant l'étouffante chaleur de l'été mais surtout en hiver sous un froid de 20 à 25 degrés sous zéro, elles vont à travers la neige et la glace, rechercher des pauvres malades et des vieillards abandonnés, dans des réduits plus misérables que ceux qu'on trouve en Belgique. Elles les trouvent couverts de chiffons et de haillons, sur des paillasses usées, se mourant sans secours ou sans consolation. Un jour elles trouvèrent ainsi un vieux vieillard malade, dont le lit misérable, le corps semblable à un squelette, et le plancher d'argile étaient couverts d'une couche de poux, de puces et de punaises. Certaines de nos Sœurs ont un diplôme officiel d'infirmière et possèdent ainsi non seulement le courage héroïque mais aussi les connaissances nécessaires pour soigner ces pauvres malades. Nous devons ajouter que les âmes de ces patients sont ordinairement aussi malades que leurs corps, mais que tous, touchés par la charité dévouée de ces Sœurs, encouragés par elles se laissent facilement administrer et meurent en pénitents édifiants et saints.

Les Sœurs de Saint-Vincent à Stanislawiw sont considérées, estimées et aimées comme de vraies Sœurs de Charité. Mgr. Chomyszyn, évêque de Stanislawiw demande avec insistance qu'elles bâtissent un grand hôpital, et Son Excellence Mgr. Szeptyckyj, archevêque de Lwiv, désire qu'elles fondent une maison pour les jeunes servantes ukrainiennes, qui au nombre d'environ dix milles, sont exposées dans cette ville à bien des périls de toute sorte.

Le grand désir des Pères Rédemptoristes et des Sœurs de la Congrégation de Saint-Vincent est de former une armée de Pères missionnaires ukrainiens et de Sœurs ukrainiennes pour convertir les milliers de schismatiques des provinces de Volhynie et de Pidlachie et plus tard les millions de schismatiques des républiques de l'Ukraine voisine et de la Russie, lorsque la persécution informale de l'Eglise aura pris fin et que la liberté religieuse sera rendue aux peuples opprimés. Les Pères Rédemptoristes, surtout grâce au sage gouvernement du T. R. P. Schrijvers, vice-provincial de Galicie, disposent du juvenat de Zboiska qui promet beaucoup, et du noviciat de Holosko, près de Lwiv.

La Congrégation des Sœurs de Saint Vincent de Deinze compte déjà 43 jeunes Ukrainiennes qui viennent faire leur noviciat à la maison-mère de Deinze, et qui comme Sœurs professes, s'exercent dans les autres maisons à toute sorte d'œuvres de charité spirituelle et corporelle. Les plus capables font leurs études à des écoles spéciales pour obtenir leur diplôme, surtout d'infirmière et de visiteuse de malades.

## 11. MONSEIGNEUR NICOLAS CZARNECKYJ.

Depuis peu nos Pères ont fondé un établissement en Volhynie, à Kowel, où ils se trouvent parmi des populations de rite slave, en partie catholiques et en partie schismatiques.

C'est pour donner à ces populations un évêque de leur rite et de leur race, que Notre Saint Père le Pape vient de désigner notre confrère ukrainien, le R. P. Nicolas Czarnocky. Il aura le titre d'évêque titulaire de Lebodo et les fonctions de Vicaire apostolique dans ces territoires de Volhynie, situés en dehors des diocèses de rite gréco-slave de Lwiw, de Peremyszl et de Stanislawiw.

Le nouvel évêque est né à Horodenka, dans le diocèse de Stanislawiw, le 14 décembre 1884.

Il s'engagea dans le clergé diocésain ; il fut bientôt remarqué par son évêque, qui l'envoya compléter ses études sacerdotales à Rome, au Collège de la Propagande. C'est là que le titre de docteur en théologie lui fut conféré. L'abbé Czarnocky devint prêtre le 2 octobre 1909.

Rentré dans son pays, la confiance de son évêque l'investit des charges importantes de directeur spirituel et de professeur de théologie dogmatique au grand séminaire de Stanislawiw. De ce poste son influence heureuse rayonna, non seulement sur les jeunes lévites qu'il avait à former à la vie sacerdotale, mais aussi sur le clergé du diocèse. Chacun vénait en lui un prêtre accompli, on recherchait ses conseils et sa direction, et plusieurs, frappés de l'éclat de sa science et de sa vertu éminente, se plaisaient à saluer en lui un homme promis aux plus hautes fonctions ecclésiastiques.

L'humble prêtre aspirait à une vie plus intérieure, à une vie plus modeste. Ayant appris à connaître les Rédemptoristes belges établis dans son pays et voués à l'évangélisation des fidèles de son rite, il demanda et obtint d'entrer dans leurs rangs. Au terme de son noviciat, il prononça les vœux de religion le 16 septembre 1920. On l'occupa d'abord aux fonctions modestes de professeur dans notre juvénat de Zboïska. Mais ses talents le désignaient pour une activité plus haute. Il fut adjoint aux missionnaires qui parcourent les villages et les villes de Galicie. Plus tard, il fut attaché à la difficile fondation de Kowel. Il fallut de grands

efforts et bien des peines pour s'établir et travailler, au milieu d'entraves de tout genre. Pendant un certain temps, le missionnaire de l'union dut prendre un déguisement et parcourir ainsi le terrain à semer.

Tant de zèle, et tant d'oubli de soi produisirent par la bénédiction divine, les plus heureux fruits parmi les catholiques et les schismatiques de Volhynie. Le fervent apôtre attirait ainsi sur lui, sans le savoir, l'attention des chefs ecclésiastiques de son rite, celle même du Chef Suprême de l'Eglise. L'appel du Souverain Pontife lui confie une autorité plus haute et un troupeau plus large, mais aussi, le lance dans une entreprise pénible et ardue. Le Vicaire apostolique ne trouve devant lui qu'un champ inculte, où tout est à créer. C'est à lui de rassembler son troupeau, de lui donner des prêtres, d'élever pièce à pièce toutes les institutions du nouveau diocèse.

L'aide divine ne lui fera pas défaut dans cette œuvre. Monseigneur Czarneckyj sera là-bas, aux confins de l'Union Soviétique, un des ouvriers les plus actifs de la réunion à Rome des églises séparées.

## 12. LA CONSECRATION EPISCOPALE DE MONSEIGNEUR CZARNECKYJ.

*Lettre écrite en 1931, par le R.P. J. Korba.*

Le dimanche 8 février 1931, en l'église Saint-Alphonse à Rome, une cérémonie grandiose se déroula, au cours de laquelle Monseigneur Nicolas Czarneckyj, dont nous annonçons dernièrement la nomination de Visiteur apostolique de Volhynie, reçut la Consécration épiscopale.

C'est devant la célèbre image miraculeuse de Notre-Dame du Perpétuel Secours que l'humble Rédemptoriste ukrainien eut le bonheur de recevoir l'imposition des mains de son ancien supérieur et ami, Mgr. Grégoire Chomyszyn, le vénérable évêque de Stanislawiw en Galicie.

Fort de sa confiance dans le Perpétuel Secours de Marie, Mgr. Czarneckyj a quitté la ville éternelle pour se rendre aussitôt dans son district de Volhynie, que désormais il lui faudra souvent parcourir d'un bout à l'autre en apôtre du Christ. Dans la première moitié du siècle passé, ce pays était encore foncièrement catholique, mais le despotisme des tsars, par l'astuce et la violence, y a fait régner le schisme en triste maître.

Mais il n'y a pas que les catholiques qui apprécient à sa juste valeur la nomination du nouveau Visiteur apostolique. Les principaux chefs du schisme en sentent aussi l'importance capitale, et dans le journal officiel du métropolite schismatique de Varsovie, Dionysios, on les a déjà entendu pousser des cris d'alarmes.

Dans un article de fond, portant le titre sensationnel « L'Union menace d'envahir notre pays », les chefs schismatiques conjurent leur

clergé et leurs fidèles de bien se tenir en garde contre « le faux pasteur qui n'est pas entré au bercail du Christ par la porte, mais s'y est introduit d'une manière illégitime, envoyé par le Vatican ».

L'ennemi qu'ils aperçoivent dans la personne de Monseigneur Czarnecky est, à leur avis, d'autant plus dangereux que (comme ils doivent bien l'avouer eux-mêmes) il possède beaucoup d'excellentes qualités, propres à lui concilier l'estime et la confiance.

« Déjà quant à son extérieur, disent-ils, il présente un beau type de moine oriental avec une forte barbe noire et de longs cheveux. Au point de vue intellectuel, il se distingue par une culture supérieure, il parle plusieurs langues, connaît à fond la littérature ukrainienne ancienne et moderne, et la théologie des orthodoxes n'a pas de secret pour lui. A tout cela il joint un tact admirable, une grande facilité de parole, et il sait discuter solidement. Quand il n'était encore qu'un simple missionnaire Rédemptoriste en Volhynie, à partir de l'année 1925, il a su lier des relations avec nombre de prêtres orthodoxes qui lui semblaient mal affermis dans la sainte orthodoxie. Dans beaucoup de paroisses orthodoxes il a trouvé de chaleureux partisans, qui le considéraient comme un « batlouchka » (prêtre) très pieux et très instruit, ne se distinguant des autres qu'en ce petit point qu'à la messe il faisait mention du Pape, tandis que les autres prient pour le métropolite Dionysios. Il faut ajouter (ce sont encore leurs propres paroles) que le nouvel évêque est bien au courant des malentendus qui, hélas ! ne sont que trop fréquents parmi les hauts personnages de la hiérarchie orthodoxe, et on peut craindre qu'il n'en profite pour la destruction de la sainte orthodoxie. »

Telles sont les craintes qu'exprime le journal du métropolite de Varsovie, Dionysios, au sujet de Mgr. Czarnecky ; tels sont aussi les premiers signes de la guerre implacable que les meneurs du schisme vont lui déclarer.

Mais nous, catholiques, demandons au Seigneur qu'il daigne bénir cette œuvre magnifique. Prions-le d'ouvrir les yeux de ces pauvres âmes retenues dans le schisme afin qu'elles reconnaissent leur vrai Pasteur, et l'arche véritable du salut.

\*  
\*\*

Contrairement à ce qui fut annoncé, Monseigneur Nicolas Czarnecky ne s'est pas rendu encore dans la région confiée à son zèle. Il garde sa résidence à Rome. Ce simple détail en dit long sur les difficultés qu'il rencontre déjà dans sa mission.

\*  
\*\*

Depuis quelques semaines, Mgr. Czarnecky est arrivé dans le territoire confié à sa sollicitude. Il est hébergé dans la maison en planches de Kowel.

### 13. TERNOPIŁ (*Tarnopol*).

Lettre écrite en 1932, par le R.P. J. De Vocht.

Ternopil est une ville d'environ 35.000 habitants, située à l'Est de Lwiw, à 42 kilomètres de la province de la frontière bolcheviste. Un Lwiw, à 42 kilomètres de la frontière bolcheviste. Un tiers de cette population est ukrainien, un autre tiers est polonais et le reste juif.

Ternopil réunit un important réseau de chemins de fer, c'est le centre et le point d'attraction de toute la contrée appelée Podolie. Ni à Ternopil, ni à sept lieues à la ronde, il n'y a de couvent ukrainien d'hommes.

Pour les 12.000 ukrainiens de la ville il n'y a qu'une paroisse avec trois églises, toutes trois insuffisantes. L'une d'elles, appelée église centrale, est considérée comme la principale. Les deux autres sont des églises filiales où les offices ne se font que le dimanche. L'une de ces églises filiales s'appelle l'église de l'Assomption. C'est elle que nous venons d'occuper le 15 septembre 1931, munis d'une part de l'autorisation de notre Révérendissime Père et de notre Très Révérend Père Provincial, d'autre part de contrats en règle avec les autorités paroissiale et archidiocésaine.

Les premiers pourparlers en vue d'une fondation à Ternopil datent d'il y a 18 ans. Ils furent entamés quasi au lendemain de l'arrivée des Rédemptoristes belges en Galicie (qui appartenait alors à l'Autriche). Le Père Vanderstraeten qui avait conduit en Galicie les premiers Pères et était resté à leur tête pendant quelques semaines, convint avec le métropolitain Mgr Szeptyckyj, archevêque de Lwiw, et le curé-chanoine de Ternopil, l'abbé Hromnyckyj, que l'église centrale et le bâtiment attenant (maison du vicaire) seraient à notre disposition dès que le chanoine Hromnyckyj aurait bâti une grande église sur le terrain que lui cédait Son Excellence Mgr Szeptyckyj. Le terme ultime de la cession de l'église centrale était de dix ans.

En attendant, un de nos Pères occupa provisoirement le bâtiment et rendit service en qualité de vicaire. Quelque temps après un second Père lui fut adjoint.

Mais la guerre avait éclaté et il devint impossible au Chanoine Curé de tenir sa promesse de bâtir une nouvelle église. Par le fait même, tout le contrat devint caduc.

Pour montrer néanmoins sa bonne volonté, le Chanoine Hromnyckyj, revenu de Russie, où il avait été déporté par les Russes, offrit aux Pères de leur céder, non plus l'église principale, mais l'église de l'Assomption et la petite maison contiguë comme demeure provisoire.

L'offre fut acceptée, mais de nouveaux obstacles empêchèrent la réalisation du projet.

Pourtant la population restait très attachée aux Rédemptoristes et exprimait souvent l'espoir de les voir revenir ; d'autre part, le Chanoine Hromnyckyj devenu vieux et de plus en plus accablé par le travail paroissial, désira de nouveau posséder dans sa ville les Rédemptoristes. En 1930 on renoua les pourparlers, d'une part avec le Chanoine, d'autre part, avec le Métropolitain Mgr Szeptyckyj. Ils aboutirent enfin à un double contrat qui devait assurer aux Pères une situation stable et ouvrir à leur zèle un immense champ d'action.

Le premier contrat, de nature civile et passé devant notaire, assurait aux Rédemptoristes la propriété d'un jardin d'un demi-hectare attenant à l'ancien cimetière qui entoure l'église de l'Assomption. Cette propriété nous fut cédée gratuitement par le Métropolitain, Monseigneur Szeptyckyj, à qui elle appartenait en vertu d'un échange intervenu entre le Métropolitain et le Chanoine. Le second contrat, de nature ecclésiastique, fut conclu entre le Métropolitain, chef de l'archidiocèse, d'accord avec le Chanoine et la fabrique d'église de Ternopil, d'une part et les Rédemptoristes du rite gréco-catholique, d'autre part.

Dans cette nouvelle maison, le travail, comme tout le fait prévoir sera considérable.

Avant la guerre, l'église de l'Assomption possédait l'image miraculeuse de Notre-Dame de Ternopil, objet d'un culte spécial de la part de la ville entière et but de pèlerinage de tous les environs, à la fête de l'Assomption.

Avec l'autorisation donnée en due forme par l'autorité diocésaine, le Chanoine-curé a transféré cette image à l'église centrale, ne laissant à sa place qu'une simple copie. Mais la veille de l'Assomption, l'image miraculeuse est portée processionnellement à travers les rues de la ville et déposée pour un jour à son ancienne place dans l'église de l'Assomption. Ce jour-là et les jours suivants accourent des multitudes de pèlerins, évaluées à plus de vingt mille, pour vénérer l'image de la Très Sainte Vierge, se confesser et communier. Ce jour-là quarante à cinquante confesseurs ne suffisent pas à contenter la foule des pénitents.

La veille de l'Assomption a lieu le soir la cérémonie caractéristique de la résurrection de Notre-Dame, copiée sur la cérémonie admirable prescrite par le rite gréco-catholique pour la vigile de la Résurrection de Notre-Seigneur.

On peut espérer que par un travail persévérant, les Rédemptoristes pourront transformer leur église en lieu de pèlerinage, non seulement à l'Assomption mais à toutes les fêtes de la Sainte Vierge.

L'église, que nous venons d'occuper porte depuis longtemps le nom d'« église du couvent » (monastyrska cerkwa) et la rue, qui longe la propriété, s'appelle rue du couvent. La tradition nous dit qu'après la suppression des couvents par Joseph II, deux ou trois moines Basiliens

chassés de leur couvent s'étaient retirés dans une petite maison, située non loin du cimetière. Sur ce cimetière se trouvait alors une vieille petite église en bois, qu'ils desservirent pendant quelques années.

L'église actuelle a été bâtie en 1843. Elle mesure à l'intérieur 21 m. de longueur et 8 de largeur. Une spacieuse sacristie a été adossée plus tard au chœur.

Elle est construite dans le style byzantin traité d'après les principes de la Renaissance. Au point de vue architectural, elle ne présente rien d'artistique, mais à l'intérieur l'ameublement baroque et la peinture multicolore produisent un heureux effet. Mais la tour construite au-dessus de l'entrée du cimetière est un monument de belle architecture. La partie maçonnerie avec ses pleins cintres au-dessus des portes et des baies, rappelle le style de Byzance, et le couronnement, en forme de bulbe élancé, la classe parmi les monuments artistiques de l'Ukraine. Elle contient trois belles et grandes cloches. Le large passage qu'elle couvre donne accès à l'esplanade, qui s'étend devant l'église située à droite. Si un jour la Providence nous permettait de construire un couvent à gauche de cette esplanade, nous réaliserions un ensemble de bâtiments d'après la disposition classique des monastères orientaux.

L'église se trouve aux confins de la ville, du côté Est. Autour d'elle habite une population très pieuse et pratiquante, en très grande majorité ukrainienne. Elle a reçu les Pères, à leur arrivée, avec une chaleureuse sympathie.

Le premier dimanche après l'arrivée des Pères eut lieu la réception solennelle. A 9 h. 45, le chanoine Hromnyckyj, curé de la paroisse, est venu prendre les membres de la petite communauté à la petite maison provisoire qu'ils occupent, pour les conduire processionnellement à l'église. Devant l'église il a prononcé un cordial discours de bienvenue et a remis les clefs de l'église. Le Père Supérieur à son tour a répondu brièvement, puis une petite fille est venue gentiment déclamer quelques vers pour exprimer la joie des fidèles. La grand'messe chantée par le Père Supérieur a suivi et après l'évangile celui-ci a présenté aux fidèles les religieux, membres de la famille religieuse de Saint Alphonse, qui viennent travailler parmi eux. Après la messe, une députation nombreuse d'hommes est venue à la sacristie pour souhaiter la bienvenue aux Pères et exprimer sa joie d'avoir enfin des religieux, pour desservir l'église qu'ils aiment tant.

Depuis lors, l'église est très fréquentée le dimanche et en semaine, le matin et le soir. On dirait, que nous travaillons ici depuis de longues années tant la population est à l'aise avec les Pères et tant ceux-ci, à leur tour, se sentent à l'aise avec la population.

Puisse la Sainte Vierge nous aider à la faire aimer et servir dans ce lieu béni, par la population si chrétienne de la ville et des environs.

#### 14. LA MOISSON SUR LE CHAMP APOSTOLIQUE DE SON EXCELLENCE MONSEIGNEUR CZARNECKYJ.

En mars 1931, fut sacré notre premier évêque de rite gréco-slave : Mgr Nicolas Czarneckyj. En posant sur les épaules de son fils la charge de Visiteur apostolique, le Souverain Pontife entendait porter secours aux chrétiens de rite gréco-slave de Volhynie, tant à ses fils qu'à nos frères séparés par les schismes des empereurs russes, Nicolas I. en 1839 et Alexandre II. en 1876. Aussitôt sacré, le nouvel évêque se rendit dans le champ d'apostolat que le Père de famille lui donnait à ensemençer.

En quatre mois, il visita quarante villes et villages, accomplissant les imposantes cérémonies de son rite, entouré d'un clergé nombreux, et prêchant au peuple.

Le maigre troupeau des « uniates », quoique assailli de difficultés nombreuses et diverses, s'accroît de jour en jour. Le peuple, fatigué du clergé orthodoxe dont il perçoit la nette infériorité en regard du clergé catholique, maintes fois demande expressément des prêtres catholiques. Des laïcs orthodoxes influents, voire même des prêtres droits et simples de cœur, dissimulent très peu leur sympathie pour Mgr Czarneckyj. Ils assistent à ses prêches, et vont souvent jusqu'à publier dans certains journaux des articles remplis du même esprit de bienveillance.

Dans le diocèse de Lublin, depuis dix ans remué par une tendance à l'union, l'année 1931 vit se former deux nouvelles paroisses uniates. Dans l'une d'elles, qui a nom Horodlo, vivent encore deux vieillards témoins de l'union que brisa le schisme de 1875. Cette paroisse avait adressé à Pie XI. un message de félicitations lors du X<sup>e</sup> anniversaire de son couronnement ; touché de ce geste, le Souverain Pontife lui envoya un tableau de Notre-Dame du Perpétuel Secours qu'il daigna bénir lui-même. Cette même année vit aussi trois prêtres orthodoxes abandonner le schisme. Parmi eux, se trouve l'ancien recteur du séminaire orthodoxe de Kremianec : le docteur Pierre Tabinskyj.

A Kowel, où l'autorité diocésaine permit à nos pères qui y résidaient depuis quatre ans d'ériger canoniquement une maison et d'ouvrir une église, l'image de Notre-Dame du Perpétuel Secours attire même la dévotion des orthodoxes. Chaque dimanche, plusieurs centaines de dissidents suivent, dans notre église, les cathéchismes et les instructions. En un mois, quinze familles sont rentrées dans l'Eglise catholique.

Hélas ! Le branle vers l'union n'est pas toujours donné par une cause surnaturelle ; de là, les difficultés dans lesquelles se débat le groupe des « uniates ». A l'opposition, tant des prêtres que des évêques schismatiques, s'ajoutent souvent de basses menées politiques.

Au plus grand mal : la pénurie de « bons » prêtres, le remède est déjà appliqué. La libéralité de Pie XI. a permis au Visiteur apostolique

de fonder à Doubno, dans le diocèse de Loutsk, un séminaire oriental, qui a été confié aux Pères Jésuites. Lors de la première rentrée, sur 80 jeunes gens qui se présentèrent, 18 seulement furent acceptés. Pour les prêtres qui rompent avec le schisme, un cours complémentaire spécial est ouvert à Pinsk.

Dans les 28 paroisses revenues récemment à l'union et qui comptent près de 18.000 fidèles, travaillent 39 prêtres, y compris les jésuites et les rédemptoristes, aidés de 30 religieuses, parmi lesquelles il convient de citer l'Institut des « Sœurs Missionnaires du Sacré-Cœur de Jésus », dont la maison-mère est à Vilna. A ces ouvriers se sont jointes de nouvelles recrues des ordres orientaux. Depuis l'an dernier, deux pères basiliens travaillent dans le diocèse de Lublin, et trois studites se dépensent dans ceux de Stedice et de Pinsk. Au service des quelque 20.000 Ukrainiens de Galicie dispersés en Volhynie, deux prêtres sont spécialement attachés.

L'exemple des rédemptoristes dont les missionnaires furent les premiers appartenant à des instituts latins à embrasser le rite gréco-slave, fait tache d'huile. Depuis longtemps, les jésuites ont ouvert à Albertyn, près de Slonim, leur noviciat de rite oriental dont les recrues sont très cosmopolites : Ukrainiens, Russes, Blancs-Russes, Polonais, Tchèques, Français. Bientôt les Pères Capucins, Salésiens et d'autres marcheront sur ces traces.

En janvier dernier, Mgr Czarneckyj fut rappelé à Rome. Le Saint-Père l'a envoyé en Esthonie promouvoir l'union. A cet effet, il a quitté Rome le 23 mars dernier.

Que la Vierge écarte les obstacles au retour des brebis à l'unique Pasteur,

## 15. A KOWEL.

La Providence, dissimulée derrière un décor de faveurs spéciales, vient de retremper les courages des moissonneurs qui peinent sur les champs dissidents de Volhynie. Depuis longtemps, nos confrères de rite slave désiraient une résidence à Kowel, diocèse de Loutsk. En 1927, ils y établirent un pied-à-terre, dont l'érection en communauté religieuse se hérissait de difficultés. Le zèle actif du Souverain Pontife à promouvoir l'union vint à leur secours. Sur un bref du 8 septembre 1931, transmis par la commission papale « Pro Russia », l'évêque de Loutsk accorda, par un acte officiel du 15 septembre 1931, l'autorisation d'ériger une maison à Kowel. Mais pour ouvrir une église de rite oriental catholique, il faut en plus compter avec les susceptibilités de la magistrature laïque. Elles ne furent, cette fois, pas exigeantes. Les autorités militaires con-

sentirent à louer pour un prix modique leur église de Kowel, dont elles n'avaient que faire. Le bail, à terme relativement court, fut immédiatement signé. Il peut être renouvelé à notre gré. L'église fut sur le champ ouverte au culte.

Une autre difficulté s'attache à la construction d'une modeste habitation attenante à l'église. Encore une fois, le Souverain Pontife s'inscrit premier soutien de l'œuvre ; par l'entremise du président de la commission papale « Pro Russia », il a doté la nouvelle fondation d'un don important. Nous mettons sous les yeux du lecteur la gracieuse lettre adressée au R. P. Gehliere par le président de la commission :

*Cité du Vatican, 7 mars 1932.*

*Très Révérend Père,*

*Son Excellence Monseigneur Marmaggi, nonce apostolique en Pologne, a transmis sans retard à cette commission l'ample relation de Votre Révérence sur le travail entrepris et continué avec zèle et piété par les Pères Rédemptoristes, chez les Volhyniens de rite slave.*

*Bien que de la bouche même de Son Exc. Mgr Czarneckyj, j'aie déjà recueilli les plus grandes louanges de votre travail, ma joie ne fut en rien diminuée d'apprendre, par Votre Révérence, quels fruits votre laborieux apostolat chez nos frères dissidents a recueillis en six ans : ne citons que Dubeczno et Kraska. Un zèle jamais démenti, guidé par une extrême prudence, a convaincu nos frères séparés de la vérité de notre foi catholique, et mis en plein jour leur situation religieuse.*

*Je ne me fais pas d'illusions sur les obstacles dont se hérissent la délicate mission des Rédemptoristes. Leur nombre, qui n'est pas petit, n'a pu briser ou énerver le travail de vos bons religieux : ils n'ont servi qu'à hâter la maturité des fruits de votre apostolat et à vous imposer à l'eslime et à la vénération de tous, même des prêtres orthodoxes.*

*Je n'ai pas omis de communiquer au Saint Père ces heureuses nouvelles, et de l'intéresser particulièrement à la maison de Kowel. Le Souverain Pontife s'est fort réjoui de votre succès et sans s'arrêter aux difficultés des temps présents, qui frappent aussi le Saint-Siège, il vous envoie un subside de 6.000 lires italiennes, espérant que son geste suscitera une légion de pieux bienfaiteurs, dont la libéralité contribuera pécutiairement à la construction de l'église et du couvent de Kowel.*

*Son Excellence le Nonce remettra cette somme à Votre Révérence.*

*Me réjouissant encore une fois des fruits recueillis et des prérogatives de choix que le Seigneur accorde à Votre Révérence et à vos confrères, ainsi que des progrès de la religion chez les fidèles de rite slave,*

*Je forme des vœux pour que tout événement conduise votre mission de succès en succès.*

*Avec mes sentiments de sincère et religieuse estime, je suis, de Votre Révérence...*

*Michel d'Herbigny S.J.  
Evêque d'Illion,  
Président.*

Qu'à Kowel, une église s'ouvre au culte catholique (la première dans la région), voilà qui n'a pas l'heur de plaire à plusieurs schismatiques. A peine étions nous sommairement installés, que des popes orthodoxes organisaient la résistance. Une discussion publique eut raison de leur savoir : un laïc, récemment passé du schisme à l'union, vengea la doctrine catholique, honteusement ignorée du prêtre orthodoxe. Nous possédons sur le clergé schismatique un sérieux avantage : le peuple est très friand de sermons, et les popes orthodoxes n'aiment guère prêcher. Les diatribes qu'ils lancent contre nous dans leurs rares sermons n'empêchent pas nombre d'hommes cultivés de fréquenter notre église. Peu de semaines après notre installation, douze paysans abjuraient le schisme et contractaient mariage dans l'Eglise Catholique.

## 16. UN ENTERREMENT.

Le 15 décembre, au couvent de Stanislawiw en Galicie, le premier missionnaire rédemptoriste ukrainien s'endormit dans le Seigneur. C'était le R.P. Michel Prystaj, âgé de trente ans, religieux depuis dix ans et prêtre depuis cinq ans.

Voici ce que prescrit le cérémonial dans l'Eglise orientale pour l'Extrême-Onction et l'enterrement d'un religieux prêtre.

Là où la chose est possible on invite sept prêtres afin d'administrer au mourant les onctions saintes ; aussi chaque prêtre applique une onction selon l'ordre suivant : sur les yeux, les oreilles, le nez, la bouche, les mains, la poitrine et les pieds. Dans le rite grec, le prêtre a le pouvoir de bénir lui-même l'huile requise dans ce Sacrement ; ce que d'ailleurs il fait pour l'huile des catéchumènes dans le sacrement de Baptême. Il possède même un plus grand pouvoir dans l'administration du sacrement de Confirmation, qu'il peut conférer - il est vrai avec le Saint-Chrême béni par l'évêque - immédiatement après le Baptême.

La formule de l'Extrême-Onction est la même pour tous les sens. Dans une assez longue prière au Dieu saint et médecin céleste, entrent les paroles sacramentelles : « Guérissez par cette onction votre servi-

teur Michel », et en prononçant ces paroles on bénit les membres du moribond.

Quand le père eut expiré (1), on le revêtit de son habit religieux, la croix de missionnaire en main, et on le déposa immédiatement dans le cercueil. Celui-ci fut placé dans un endroit accessible au public, qui pendant deux jours vint prier pour le défunt. Des mains pieuses déposèrent des fleurs à ses pieds en signe de reconnaissance.

La veille du jour de l'enterrement, les Pères avec quelques prêtres de la ville, chantèrent la Panacheda ou Absoute et le corps fut porté du couvent à l'église sur les épaules de quatre confrères en chasuble, précédé des prêtres et entouré d'une grande multitude de fidèles, tandis que les chantres entonnaient des chants funèbres. Déposé à l'église sur un catafalque entouré de lumière, le cercueil reste fermé pendant tout l'office.

Cet office d'un prêtre défunt est de toute beauté, mais par contre il dure plus de trois heures. Toute la communauté des religieux debout autour du catafalque chante des psaumes, des antiennes, des tropèes, alternés de litanies et de longues prières, on y chante douze épîtres et douze évangiles, avant lesquels on encense tout autour du catafalque. Pour les orientaux qui comprennent la langue liturgique c'est un sermon sur la mort, les vanités du monde, l'éternité, les jugements de Dieu.

Voici comment parle le défunt à l'assistance - et vu qu'il est au milieu d'eux ses paroles doivent faire sur eux une profonde impression - : « Je suis étendu ici, mes frères bien-aimés, au milieu de vous dans le silence de la mort et sans paroles. Ma langue s'est arrêtée, et ma bouche s'est fermée ; mes mains sont liées et mes pieds sont liés, mon visage s'est changé ; mes yeux se sont éteints et ne voient plus vos larmes, mes oreilles n'entendent plus vos gémissements douloureux, et mon odorat ne sent plus l'odeur de l'encens ; mais le vrai amour ne meurt jamais, et pour cela je prie ceux que j'ai connus et aimés de se souvenir de moi devant le Seigneur afin qu'au jour du jugement sévère, Dieu me soit miséricordieux ».

C'est le cas de dire : « Defunctus adhuc loquitur, après sa mort le missionnaire ne cesse de prêcher ». Ces chants se succèdent, les prêtres et les chantres communiquent aux assistants les sentiments que ressent en ce moment le mort, car celui-ci comprend maintenant mieux que personne la valeur des choses d'ici-bas, comparées aux réalités éternelles.

Le lendemain, jour de l'enterrement, l'évêque de Stanislaww vint célébrer une messe basse après laquelle une messe solennelle fut célébrée par le T. R. P. De Voelt, Vice-Provincial, assisté de deux prêtres et de deux diacres. Après la messe, l'évêque chanta la Panacheda qui correspond au Libera du rite latin. Ensuite les prêtres et le peuple vinrent

(1) En 1934.

baiser la croix que l'évêque tenait en main, comme on baise la patène à l'offrande d'une messe des défunts. Puis l'évêque récita une longue prière à genoux et à la fin il versa sur la figure du Père Prystaj une fiole d'huile demandant à Dieu qu'Il accepte sa foi et sa vie chrétienne, qu'Il lui pardonne ses fautes par l'huile de sa bonté et daigne lui accorder la récompense avec les Saints chantant l'alleluia.

Alors le cercueil fut fermé pour jamais. Puis sur les épaules des membres de la Congrégation de Notre-Dame du Perpétuel Secours on le porta au cimetière précédé de dix-huit prêtres en chasuble et accompagné d'un millier de personnes. En chemin on entonna des chants funèbres ; trois fois le cortège s'arrêta et, la première fois, l'évêque et deux autres prêtres chantèrent un évangile des défunts. Au cimetière, on chanta pour la dernière fois les absoutes près du tombeau. Un panégyrique fut prononcé et le cercueil fut descendu dans la tombe. Pour finir, le prêtre officiant prit la bêche et scella la tombe, c'est-à-dire qu'aux quatre côtés il fit un signe de croix au moyen de la bêche en prononçant ces paroles : « Cette tombe est scellée jusqu'au deuxième avènement du Christ, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Amen ». Puis le chœur chanta : « Terre ! prends garde, reçois le corps que la main de Dieu a formé, et qui retourne de nouveau vers toi ; le Créateur reçoit ce qui a été fait à son image, et toi prends ce qui est à toi ».

Le Père Prystaj fut un bon religieux. Fidèle à sa vocation, il aura reçu la récompense promise par Saint Alphonse à ses fils dévoués.

## 17. LA MORT DU PÈRE DELFORGE.

— Que dites-vous là ? Le Père Delforge a été tué ? (1)

— Oui. Un cablogramme du Canada l'a annoncé.

— Assassiné par un vulgaire bandit ? Ou mort en haine de la foi, peut-être dans une émeute provoquée par les schismatiques ?

— Les détails précis manquent encore. Mais s'il est mort en martyr, il aura couronné magnifiquement une belle et édifiante vie de rédemptoriste.

Cette conversation entre deux confrères et condisciples du missionnaire, tombé tragiquement sous la balle d'un revolver, a pu se répéter un peu partout dans nos couvents, le jour où la douloureuse nouvelle leur a été connue. Elle marque, avec l'émotion mise dans les paroles, l'estime et l'affection que tous nous portions à ce fervent religieux.

Quand vers les années 1908 et les suivantes on arrivait à Beauplatau, on était impressionné par l'attitude de ce jeune étudiant en théologie qui était un modèle de dignité, de piété, de serviabilité, de travail intellectuel.

(1) En 1935.

Nous le voyons encore avec son bon sourire écouter une parole plaisante, entretenir avec le naturel le plus simple une conversation élevée, interroger avec sympathie ses plus jeunes confrères sur leur santé, sur leurs humanités, sur leurs cours actuels. Charitable et bon, il n'exprimait ni critique, ni blâme, ni désapprobation, de qui que ce soit bien qu'il fut assez fin pour discerner chez les hommes des contradictions, des erreurs et des taches. Tempérament qu'on sentait porté vers la fougue mais qui se contenait, gardait le calme, se contentant de montrer ses ardeurs dans le zèle que dès lors il pouvait déployer en faveur du règne de Notre-Seigneur dans les âmes.

Il ne s'immisçait pas dans les affaires des autres et se contentait pour sa part de donner le bon exemple avec une volonté qu'on savait irréductible et persévérante dans la douceur et l'humilité de son cœur. C'était prenant et rayonnant.

Sa vertu : modestie des regards et de toute sa tenue ; mortification constante dans des détails quotidiens, comme de ne jamais s'appuyer au dossier d'un siège, de ne pas s'asseoir, en dehors des fonctions liturgiques, à la chapelle ; silence observé avec religion ; recueillement de son âme que l'on sentait pénétrée de la présence de Dieu ; ardent amour expansif pour Notre-Seigneur dans son Eucharistie qui lui faisait consacrer au divin Maître, à certains jours de congé, des heures entières passées à genoux au pied de l'autel où son âme s'embrasait.

Nos souvenirs se rassemblent en hommage d'admiration envers ce jeune profès - et plus tard, envers le prêtre, le missionnaire - qui n'eut peur d'aucune difficulté ou d'un sacrifice, qui, à l'abri de l'obéissance, toujours, fut d'un zèle audacieux et intransigeant, qui marcha impétueusement selon les appels de sa conscience ou de son devoir. En bref, une personnalité qui forçait l'attention et l'estime de tous.

« Le Père Albert Delforge a été assassiné à Yorkton... », tel fut le texte qu'on a lu dans les journaux catholiques.

Que s'était-il passé ?

Voici le cadre et les circonstances du drame.

Au Canada, les Pères Rédemptoristes de la vice-province ukrainienne de rite gréco-slave établis dans la maison de Yorkton (Saskatchewan) desservent une vingtaine de colonies peuplées d'émigrés ukrainiens.

Le 21 mars de cette année, durant la matinée, un forgeron de Goodve, Stefan Iasz, vint sonner à la porte du monastère des Rédemptoristes à Yorkton. Cet homme était un apostat et était passé à l'église schismatique autocéphale ukrainienne.

Le Frère Nicéphore, portier, vint ouvrir et demanda :

— Que désirez-vous ?

— Voir le Père Ivan Bala, Recteur du couvent.

- Puis-je connaître le but de votre visite ?
  - Je voudrais faire dire une messe.
  - Mais je puis transmettre le message sans déranger le Père Supérieur, dit le Frère, pris d'inquiétude en voyant l'attitude bizarre du forgeron.
  - Non, je veux arranger moi-même cette affaire avec le Supérieur qui me connaît.
- Le Frère alla chercher le Père Recteur qui fit entrer Ilasz au parloir et s'assit en face de lui, à la table.
- Comment vont les choses à Goodeve, questionna le Père Bala. Et quelle bonne affaire vous amène à Yorkton ?
  - Je suis venu acheter un outil pour ma forge. En même temps, j'en ai profité pour venir vous demander de célébrer une messe à mes intentions. Quels sont les honoraires à cet effet ?
  - Un dollar.
  - Si peu que cela.
  - Vous savez très bien que nous ne demandons pas davantage.

Le Père Bala prépara un bout de papier pour inscrire l'intention et, au même moment, dans la main de l'ouvrier, appuyée sur la table, il vit un revolver. Il crut d'abord que c'était un jouet pour enfant, mais levant les yeux sur son visiteur, il comprit. L'homme le regardait avec une haine farouche.

Le Père bondit hors du parloir, mais avant d'atteindre la porte de clôture, il fut atteint d'une balle à l'épaule et tomba. L'assassin froidement visait la tête. Le Père Bala pour parer le coup se débattait des jambes ; une seconde balle atteignit encore l'épaule.

Aux cris poussés par la victime, accourut de l'intérieur du couvent le Père Delforge, qui comprit tout de suite la situation et s'élança sur le meurtrier. De toutes ses forces, il le jeta par terre, par une porte vitrée, jusqu'au bas d'un escalier, mais presque aussitôt le bandit se releva et tira. Le Père Delforge tomba foudroyé, sans un cri, frappé d'une balle à la tête.

Le Père Bala, faisant un effort surhumain s'était levé mais un nouveau projectile l'atteignit sous le cœur et perfora le poumon. Il put se traîner vers la chambre du Père Delaere pour demander l'absolution. Un Frère averti de la tragédie courut au téléphone pour mander le médecin (\*).

Le Père Bala se rétablit peu à peu.

(\*) Dans l'entretemps, l'assassin s'était enfui en courant dans la direction de la ville, où la police avertie alla à sa rencontre. Le malheureux se tira une balle dans le bas-ventre et mourut à l'hôpital, deux jours après, exprimant dans ses dernières volontés le désir d'être enterré au cimetière des schismatiques.

Le Père Delforge est tombé à peine âgé de cinquante ans.

Né à Basse-Wavre (Brabant), le 29 octobre 1885, il entra au noviciat des Rédemptoristes à Saint-Trond, au mois d'août 1904, et il émit les vœux le 29 septembre 1905. Il était prêtre depuis 1911.

En 1912, il fut nommé professeur au Collège du Cœur-Eucharistique d'Esschen, où il continua sa vie de prière, d'édification, de dévouement.

En 1914, il est envoyé en France pour faire de ministère et il sera, aux environs de Loudun, l'aumônier très zélé et très aimés des réfugiés belges.

Avec quelques compagnons, il partit pour le Canada, le 17 avril 1919. Bientôt il passait au rite gréco-slave et se prépara par l'étude des langues slavonne et ukrainienne dans la résidence de Komarno (Manitoba) à aider les trois Pères qui devaient desservir septante-deux postes. Mission très rude parmi des populations misérables. Aucun travail ne le rebuta et s'il avait une préférence à remarquer, c'était pour tel poste difficile, comme celui de R... où la nourriture était affreuse et le logement infect. Il aime avec prédilection l'évangélisation des petits enfants; il prêche avec feu aux auditoires de grandes personnes, il les impressionne, les secoue, les convertit, il stimule la ferveur. Dans sa communauté, il est resté le religieux modèle, fidèle à sa règle et d'une délicate charité.

Celui qui fut à Komarno, à deux reprises, son Supérieur, se rappelle que bien souvent il a grondé son cher confrère parce que, le dimanche soir, il revenait, à pied, d'un poste lointain après les fatigues d'un service dominical où il avait besogné sans interruption de 8 h. 30 du matin à 4 h. 30 du soir. Le Père Delforge se faisait un devoir de revenir : le lundi matin, il tenait à célébrer la sainte messe au couvent pour les Frères qui, sans sa présence, eussent été privés de la sainte communion. La charité avait commandé.

En 1928, il est rappelé en Europe pour se rendre en Galicie. Il réside à Zboïška en qualité d'économiste de cette importante maison où se trouve le collège qui prépare au noviciat rédemptoriste, toute une jeunesse ukrainienne. Là-bas aussi il se dévoue. Il prêche, il dirige les âmes, il choisit et envoie en France et en Belgique de nombreuses jeunes filles qui entrent dans des couvents et deviennent de ferventes religieuses.

Il est resté inébranlablement fidèle au devoir obscur. Il repart pour le Canada, en octobre 1933 et reprend sa part de labeur comme s'il n'y avait pas eu d'interruption dans son séjour. Et c'est à Yorkton, son centre d'apostolat et de rayonnement qu'il est tombé glorieusement pour la plus belle des causes : celle du Christ, celle de l'Union à Rome, face à un ennemi de l'Eglise catholique.

On peut dire que c'est la haine religieuse qui a inspiré le meurtrier. Goodeve d'où il sortait était un nid de révoltés. De faux prêtres de

triste mémoire (« ordonnés » par un pseudo-évêque Séraphim, Russe excommunié par le saint-synode mais recueilli par les presbytériens du Canada) y avaient laissé en fermentation la mauvaise doctrine schismatique, travaillée par des apostats et des aventuriers. Propagande salariée, calomnies raffinées, attaques sournoises, tout avait été bon pour détacher de la vraie foi quelques chrétiens. Ceux-ci après leur apostasie devinrent des adeptes fanatisés de cette pitoyable église auto-céphale. Ilasz fut parmi les pires.

Dans leur apostolat le Père Bala et le Père Delforge ont dû combattre cette influence et ce fanatisme. Comme Saint Paul ils ont opposé la résistance jusqu'au sang, « usque ad sanguinem ».

Deux textes du saint Evangile nous reviennent ici à la mémoire.

Saint Pierre disait à Notre-Seigneur de tout son cœur loyal : « Seigneur, je donnerai ma vie pour vous. « Animam meam pro te ponam ». (Ev. Joan. 13, 37).

Et Jésus dans son discours d'adieu à ses disciples leur disait : « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis. « Majorem hac dilectionem nemo habet, ut animam suam ponat quis pro amicis suis ». (Ev. Joan. 15, 13).

---

## 18. APERÇU HISTORIQUE.

### *Un cantique d'Actions de Grâce à la Providence.*

Écrit par : Très Révérend Père Joseph SCIRIJVERS C.S.S.R. († à Rome 1945.)

#### I. - Les pénibles débuts.

Le 2 août 1913, fête de Saint Alphonse, partaient de Belgique quelques Rédemptoristes, pour aller fonder dans la Galicie orientale, alors soumise à l'Autriche, une nouvelle mission.

Le but avoué était de venir en aide aux populations de rite oriental de la Galicie et de fournir des missionnaires aux Ukrainiens dispersés dans les immenses régions du Canada. Le but intime, le principal aux yeux des missionnaires, était de fonder, aux portes mêmes de la Russie, une pépinière d'apôtres prêts, au premier signal, à évangéliser les Orthodoxes de l'immense empire des Tsars.

La fondation de cette nouvelle mission allait être marquée de bien des difficultés et son développement serait un miracle permanent de la Divine Providence.

La demeure provisoire assignée aux nouveaux missionnaires par la générosité du Métropolitte Gréco-Catholique de Lwiw, Monseigneur l'Archevêque André Szeptycky] était un ancien palais, résidence d'été des Métropolittes Gréco-Catholiques, situé à Uniw, village de 1.000 habitants.

Les premiers mois furent employés par les pères à s'orienter dans leur nouveau milieu et à s'initier aux premiers éléments de la langue ukrainienne. L'expérience allait leur apprendre que pour posséder cette langue, toute nouvelle pour des occidentaux et hérissée de difficultés grammaticales, il fallait au moins trois à quatre années de dur labeur. Mais la Providence nous dissimulait ces difficultés qui nous eussent paru insurmontables.

Outre la langue parlée il fallait aussi s'initier au paléoslave, la langue liturgique dont la connaissance est indispensable à la célébration des saints offices et à la récitation des heures canoniales.

Enfin, pour entreprendre cette mission, il fallait commencer par faire un gros sacrifice. Il fallait dire adieu au rite latin, à ses cérémonies, à sa grave et mystérieuse liturgie ; il fallait refouler au plus profond de la mémoire toutes les saintes et douces émotions du passé, les touchants souvenirs de la première communion, de l'ordination sacerdotale et de la première messe, oublier jusqu'aux prières du bréviaire latin, ce fidèle compagnon de tous les jours, pour s'essayer à des cérémonies toutes nouvelles dont la majestueuse beauté ne disait encore rien à une âme latine, dont le sens même échappait et échapperait encore longtemps à son intelligence, et dont l'unique fascination, dans ces débuts, était celui d'un devoir austère à accomplir.

Encore cette bonne volonté ne suffisait-elle pas. Il fallait surveiller ses gestes, sa prononciation et jusqu'à ses signes de croix pour ne pas heurter leurs sentiments, ne pas nous faire passer pour des latins déguisés venus pour miner leurs saintes traditions orientales.

Il fallait enfin, et c'était bien une tâche surhumaine, greffer une branche orientale sur un arbre occidental, créer une province de rite grec, dans une Congrégation de rite latin, adapter les usages et les Règles de l'Ordre, si scrupuleusement conservés intacts jusque-là, aux coutumes religieuses et aux exigences légitimes d'un peuple nouveau nourri exclusivement de liturgie et de traditions orientales. Et il fallait faire tout cela, sous peine d'échouer complètement et à bref délai dans la nouvelle entreprise.

Plusieurs grands Ordres latins, vénérables par leur ancienneté, leur ferveur et le nombre de leurs sujets, sollicités par le Métropolitte Mgr A. Szeptycky] à créer dans leur sein une branche orientale, avaient reculé devant les dangers d'une pareille entreprise. Or, quelques pères Rédemptoristes allaient tenter cette aventure ! N'était-ce pas folie ? Mais encore une fois, la Providence leur cachait la difficulté du problè-

me : elle ne leur en donnerait l'intelligence que peu à peu, mais elle leur accorderait aussi simultanément la lumière pour la résoudre,

## II. - La dure épreuve.

Une année n'était pas écoulée depuis l'arrivée des pères à Uniw, que, le 2 août 1914, nous lisions dans le « Dilo », feuille ukrainienne, la déclaration de guerre de l'Autriche à la Belgique. Nous étions donc une communauté de pères belges établie en plein pays ennemi. En Belgique on s'était hâté de chasser tous les Autrichiens, n'allait-on pas nous rendre la pareille ? Des centaines de personnes suspectes furent déportées de la Galicie, ne devions-nous pas nous attendre à subir le même sort ?

Mais la Providence nous avait ménagé dès avant la guerre les sympathies des autorités locales, et pendant un temps on ferma les yeux sur notre présence. Quand enfin l'expulsion semblait inévitable, le choc des troupes russes fut si violent qu'on n'eut plus le temps de s'occuper de nous.

Depuis le 28 août 1914 nous fûmes à Uniw sous la domination russe. Nous étions loin de gagner au change.

D'abord la pauvreté ou plutôt la misère noire nous visita. Notre unique ressource matérielle avait été jusque-là la générosité de la mère-patrie. La guerre coupa net toute communication avec la Belgique. Nous étions sans argent, sans terres, perdus dans un petit village au milieu de gens aussi pauvres que nous. Les troupes passaient et repassaient, réquisitionnant sans pitié le bétail et les vivres.

Et il n'y avait aucun recours possible à des bienfaiteurs. Les prêtres influents qui auraient pu nous aider étaient tous déportés, et Monseigneur le Métropolitain A. Szeptyckyj lui-même avait été enlevé inopinément et enfermé dans la prison de Susdal en Russie.

A cette pénurie matérielle s'ajoutaient des soucis bien plus graves. Les Russes, orthodoxes fanatiques, voulaient à tout prix nous expulser à notre tour. Leur plan, en conquérant la Galicie, était de ramener tous les uniates à l'orthodoxie comme ils l'avaient fait au siècle précédent en Wolhynie, en Podlachie, en Polésie et dans les pays adjacents.

Dans ce but l'évêque orthodoxe Eulogius parcourait les villes et les villages de la Galicie conquise. Il vint notamment à Hlyniany, petite ville située à 15 kilomètres d'Uniw, pour y introniser un curé apostat. Celui-ci pendant le dîner avait dit : « Chassez les pères Rédemptoristes d'Uniw et je vous promets que toute la région passera à l'orthodoxie ».

Le commandant militaire de Peremysl, district auquel appartenait Uniw, avait donc pris à tâche de nous expulser. Il essaya d'abord de nier le droit que nous avions d'occuper la maison du Métropolitain ; en-

suite il envoya, coup sur coup, des émissaires dans le village pour recueillir par écrit des témoignages défavorables aux pères ; chaque dimanche, des espions venaient assister à nos sermons ; enfin, il se présenta lui-même, à plusieurs reprises, au couvent pour essayer de nous prendre en défaut.

Le gouverneur général de toute la Galicie, Comte Bobrinski, s'efforça à son tour de se défaire de nous. Il nous envoya une délégation du Saint-Synode de St Pétersbourg pour discuter avec nous la question religieuse, contrôler notre action à Uniw et dans les environs, examiner nos Règles et Constitutions et, enfin, dresser contre nous un acte d'accusation de prosélytisme anti-orthodoxe.

À la suite de cette accusation, le Gouverneur nous fit appeler à Lwiw, nous somma de sortir des frontières russes, nous promit de l'argent si nous daignons partir et quand il vit notre résolution arrêtée de rester à notre poste, se mit en une violente colère en s'écriant : « Je trouverai bien le moyen de vous enlever de vive force ! ».

Sur ces entrefaites nous reçûmes une lettre très encourageante de Sa Paternité le Révérendissime Père Général qui nous permettait de nous retirer du pays occupé par les Russes et de nous rendre soit en Grèce, soit en Italie, soit en Angleterre, soit n'importe où.

Dans ces circonstances pénibles, l'offre paternelle de notre Révérendissime Père était bien tentante, et si nous avions pu prévoir quelle longue épreuve nous attendait encore, nous aurions sans doute saisi l'occasion et serions partis. Mais cet avenir nous était caché et la chère Providence nous inspira de ne pas abandonner notre petite mission. Unaniment, tous les pères, convoqués à cette occasion, résolurent de rester au poste et de ne céder qu'à la violence.

Cette violence, le Gouverneur Bobrinski, malgré sa menace, n'eut pas le temps de l'exercer contre nous, car les Russes reculèrent bientôt sur tout le front. Il est vrai qu'en se repliant ils nous promirent d'incendier notre couvent et notre église, mais la Divine Providence nous épargna encore ce malheur. Au jour où devait être exécutée cette menace, il se montra à l'improviste une patrouille de uhlans autrichiens, qui précipita la fuite de l'arrière-garde russe.

Nous redevenions donc Autrichiens. Mais c'était retomber de Charibde en Scylla. Le retour des Autrichiens faisait surgir à nouveau pour des sujets belges, la perspective d'une prochaine expulsion, et cette menace resta suspendue sur nos têtes jusqu'à la fin de la guerre, pendant trois ans encore.

Oh ! ces trois années, comme elles ont été dures ! Tout semblait conjuré pour rendre la situation intenable : des soupçons incessants, des perquisitions à domicile répétées, des réquisitions de bétail et des vivres les plus indispensables organisées par l'armée, puis les maladies

contagieuses, le choléra, la fièvre typhoïde et, comme conséquence de tous ces fléaux, la démoralisation, le brigandage et la misère noire pour les honnêtes gens.

A l'intérieur du couvent la situation n'était guère plus encourageante. Pendant trois ans notre maison resta occupée par les soldats, et les dépendances furent transformées en hôpital. La vie religieuse devenait donc impossible. D'ailleurs, j'étais seul, en qualité de supérieur, à garder la maison, avec deux frères. Les autres pères avaient dû être employés pour desservir les paroisses avoisinantes restées sans prêtre.

Les relations avec le reste de la Congrégation étaient entièrement abolies. Des Supérieurs de Belgique, il était donc impossible de recevoir ni conseil, ni encouragement, ni secours.

Ainsi, l'avenir semblait de plus en plus noir. Il n'y avait pas à songer à recruter des novices, et comment soutenir plus longtemps le moral des sujets dans des circonstances aussi pénibles et aussi incertaines !

Que d'heures passées, dans ces tristes années, aux pieds de la chère Madone miraculeuse d'Uniw ! Elle était notre unique recours et notre unique espoir.

### III. - L'Essor.

Quand tout semblait perdu, la Divine Providence changea subitement la situation. Les troupes abandonnèrent enfin le couvent, les pères dispersés dans les paroisses rentrèrent, la vie religieuse reprit son cours normal. Bientôt quelques candidats se présentèrent, les uns prêtres, les autres déjà avancés dans leurs études théologiques. Puis la guerre mondiale prenait fin et l'espoir surgit de renouer bientôt les relations avec la mère-patrie.

Sur ces entrefaites, en 1919, nous quittions la résidence provisoire d'Uniw pour nous installer dans une propriété de Monseigneur le Métropolitain, André Szeptyckyj, située à Zboïska près de Lwïw. La maison fut vite appropriée à sa nouvelle destination, mais bientôt il fallut l'agrandir, puis bâtir un véritable couvent, enfin y ajouter encore un vaste juvénat.

En 1920, quelques pères partirent pour la ville de Stanislawïw dans le but d'y établir une nouvelle résidence et d'y bâtir, avec le temps, un modeste couvent avec une église provisoire.

En 1923, s'ouvrit une troisième maison, à Holosko, près de Lwïw, destinée à abriter les novices. Ici encore il fallut bâtir et faire des frais considérables.

Enfin, en 1927, les pères pénétrèrent en Wolhynie, pays récemment enlevé à la Russie et s'établirent à Kowel, en plein centre orthodoxe.

Et où trouvait-on les ressources pour tant de constructions ? C'est ce qui reste un mystère pour nous-mêmes. La Providence nous suscita des bienfaiteurs inespérés. Pouvait-elle faire moins, maintenant, pour nous aider à vivre, après les prodiges opérés pendant la guerre, pour nous empêcher de mourir ?

Pendant que les couvents se fondaient, Dieu se chargeait de les remplir. En 1918, nous étions 6, pères et frères réunis. En 1930 nous étions 32 pères, 16 étudiants en théologie et philosophie, 35 frères servants, 6 novices et 100 jувénistes. A part les pères, dont la moitié environ est de nationalité belge, tous les autres sont originaires du pays même.

Simultanément, à cet accroissement de personnel correspond une expansion de plus en plus grande d'activité religieuse extérieure. Bien qu'on ne soit encore qu'au début, le bilan des travaux enregistre annuellement 35 à 40 grandes missions et autant de retraites, sans compter les sermons l'occasion et les travaux accessoires, sans compter non plus le ministère à l'église, en particulier à Stanislawiw, où le chiffre annuel des communions atteint 50.000.

Il est difficile de se faire une idée de l'énorme effet produit dans toute la Galicie sur les fidèles et sur les prêtres, par cette suite ininterrompue de grandes missions prêchées d'après la méthode de Saint Alphonse. Un prélat disait naguère : « Pour moi, la preuve la plus évidente que Dieu a sur notre peuple des desseins de miséricorde, c'est qu'Il nous a envoyé les Pères Rédemptoristes de rite gréco-catholique ». Et un évêque, témoin du renouveau opéré par les missions, disait : « Que serait devenu mon diocèse, s'il n'y avait pas eu les Rédemptoristes pour s'opposer à la propagande orthodoxe et protestante ! ».

Ces affirmations ne sembleront pas exagérées, quand on considère qu'à notre arrivée les PP. Basiliens était le seul Ordre religieux de rite gréco-catholique en Galicie. Ils venaient à peine d'être réformés et leur nombre était encore restreint.

Pour la même raison, une grande partie des retraites ecclésiastiques retombait sur nous ; nous dûmes même, forcés par la nécessité, assumer la direction stable de plusieurs Congrégations religieuses. La Providence nous a aussi permis — et c'est une grande consolation pour nous — de contribuer à implanter en terre de Galicie une branche orientale de la florissante Congrégation des Sœurs de Charité de Deynze. Ces religieuses ont déjà une grande maison à Stanislawiw, une deuxième à Lwiw, et elles s'appretiennent à prendre la direction du premier hôpital ukrainien bâti à Lwiw pour perpétuer le souvenir du Métropolitain Mgr A. Szeptyckyj.

Pendant ces années de fécond travail et de succès grandissant, la Divine Providence n'a pas manqué de nous rappeler que nous n'étions

que ses très faibles instruments et que l'existence même de notre mission ne tenait qu'à un fil.

En effet, après la guerre mondiale, éclata la guerre polono-ukrainienne. Il s'agissait de savoir à qui reviendrait la Galicie que laissait échapper la dynastie des Habsbourg. La lutte finit par la défaite des ukrainiens et l'installation du pouvoir polonais dans toute la Galicie. Mais si la guerre était terminée, l'animosité entre Polonais et Ukrainiens restait extrême. Cet état de chose nous créait une situation singulièrement délicate : des Belges, des étrangers exclusivement occupés, dans un pays gouverné par les Polonais, des intérêts religieux des Ukrainiens, leurs adversaires politiques. Impossible de manifester des sympathies aux Polonais sans s'aliéner celles des Ukrainiens pour lesquels nous travaillons ; impossible de s'employer loyalement au bien spirituel des Ukrainiens, sans s'attirer la méfiance des Polonais.

C'est dans cette atmosphère de malaise que nous travaillons depuis dix ans. Aussi, à chaque pas, nous nous heurtons à des écueils, et plus d'une fois notre barque a failli chavirer. Nous ne songeons pas à faire un grief à la Pologne de son attitude soupçonneuse à notre égard, car les apparences légitiment sa défiance. Mais que de conflits naissent à chaque pas ! Que de négociations longues et pénibles il a fallu mener pour faire reconnaître, par le Gouvernement, des droits essentiels à notre existence, par exemple le droit d'ériger des couvents en Pologne, le droit d'acquérir, le droit de prêcher des missions, le droit d'avoir un juvénat indépendant de l'ingérence du Gouvernement, le droit pour les pères et frères ukrainiens d'être exempts de la milice en temps de paix.

Ces conflits, et d'autres encore en cours, nous ont fourni ample matière à patience, mais nous ont habitué aussi à nous fier aveuglément à la chère Providence qui finit toujours par aplanir les difficultés.

#### IV. - Les rêves d'avenir.

Après tant de marques de bonté de la part du Ciel dans le passé, nous avons bien le droit de faire d'audacieux rêves d'avenir pour notre mission en Orient. Quand le bon Dieu suggère lui-même ces espoirs, c'est un signe qu'il veut aussi les réaliser.

Nous rêvons donc pour notre mission une large extension surtout parmi les orthodoxes. Il y a encore des centaines de millions de frères séparés à éclairer et à ramener au foyer paternel.

Cet espoir a déjà un commencement de réalisation. Non obstant des difficultés de toutes sortes, des préjugés indéracinables, des oppositions ouvertes et des intrigues cachées, sans compter les embarras d'ordre matériel, les pères sont parvenus à s'établir au centre d'un pays orthodoxe, en Wolhynie.

Leur occupation consiste à aller, de village en village, à la recherche des brebis désireuses de rentrer au bercail, à les grouper autour d'une chapelle improvisée, à leur bâtir avec le temps une petite église qui deviendra le centre d'une florissante communauté catholique.

Mais comment décrire l'abnégation requise pour entreprendre et continuer un pareil ministère ? Dans ces villages, situés loin de tout centre de culture, il règne une misère et une malpropreté impossibles à décrire. Le missionnaire n'y trouve même pas les choses les plus indispensables à la vie. Encore peut-il être content quand on accepte son ministère et quand on ne l'accable pas d'injures ou de mauvais traitements.

Mais ces privations mêmes sont le gage du bien que le missionnaire est appelé à faire dans ces contrées, et elles préparent la voie aux futures conquêtes qu'il espère remporter un jour dans l'immense Russie.

C'est la Vierge de l'Orient, la Mère du Perpétuel-Secours, celle que les Russes eux-mêmes appellent leur chère Madone, qui brisera un jour, bientôt, nous l'espérons, le joug que le Bolchévisme fait peser sur des centaines de millions de consciences chrétiennes, et qui conduira dans ce malheureux pays les fils de Saint Alphonse pour le ramener aux pieds de Jésus son véritable Roi, Celui auquel seul sont dus tout honneur et toute gloire : Cui soli Deo honor et gloria !

---

## 19. LES UKRAINIENS DU CANADA.

Un vaste mouvement d'immigration a poussé vers les rivages du nouveau continent des peuples d'origine slave. On les a vus traverser les riches provinces de l'Est du Canada, déguenillés, les yeux encore remplis des tristes visions de la détresse et des persécutions qui les chassèrent de leurs foyers. Mais sous ces guenilles, dans ces corps décharnés, on découvrirait une âme catholique et on devait s'en réjouir : le Canada allait se peupler de gens foncièrement catholiques. Plusieurs lustres se sont passés depuis, le flot se déverse toujours, mais les premiers arrivés, où sont-ils ? Que sont-ils devenus ?

## *Les Protestants à l'œuvre.*

Le triste passé religieux, politique et économique du peuple ukrainien, brièvement esquissé dans l'article ci-après (1), ne légitimait que trop certaines craintes au sujet de l'avenir de ceux qui venaient s'établir sur le nouveau continent. Les douloureux souvenirs d'antan ont profondément marqué le caractère de ce peuple, y laissant une mélancolie et les douant d'une passivité à toute épreuve. Ces dispositions les laissaient désarmés devant une agression quelque peu prononcée. Désarmés ! Hélas ! oui, ils l'étaient, alors que toutes les énergies d'une race taillée pour la bataille étaient requises pour surmonter les dangers dont leur foi se trouvait menacée.

Nous avons fait remarquer antérieurement que l'immigration ukrainienne avait été provoquée et favorisée en vue d'étouffer les catholiques du Nord-Ouest sous une véritable avalanche de dissidents.

Protéantiser les nouvelles provinces de la Prairie, tel avait été le mot d'ordre. Le « Manitoba Free Presse » ne s'en cachait du reste pas, et, dans un article daté du 5 juin 1908, faisait remarquer : « L'importance de ce travail (de propagande protestante chez les Ukrainiens) est évidente pour quiconque considère que cent-vingt à cent-cinquante mille Ukrainiens sont déjà fixés au Nord-Ouest, et que, si les conditions actuelles continuent, leur nombre croîtra d'année en année. L'influence de cet élément étranger sur la vie publique de l'Ouest canadien dépend de la direction imprimée durant les premières années de leur séjour parmi nous. »

On se mit donc à l'œuvre, et une nuée d'évangélisants dont le zèle était fortifié, décuplé par de puissants capitaux, s'abattit sur ces pauvres Ukrainiens, croyant y trouver une proie facile. Le protestantisme, il faut le reconnaître, n'eut d'abord aucun succès chez eux. Devant leurs yeux, flottait encore le souvenir vivace d'un culte solennel accompagné de longues prières et de nombreuses prostations, agrémenté de chants dont la saveur antique révélait un passé dix fois séculaire. S'ils ne pouvaient discuter dogme, ou même si des sourires, mal réprimés par leur atavisme tant soit peu séparatiste, soulignaient certaines réserves à l'endroit de Rome, au moins ne trouvaient-ils dans le protestantisme rien qui leur rappelât les belles cérémonies de chez eux. Ce ne pouvait donc être la vraie religion. Armés de ce raisonnement un peu simpliste, ils firent la sourde oreille aux pasteurs protestants ; la plupart eurent même le courage de fermer les yeux au miroitement de l'or corrompueur.

---

(1) « Aperçu historique du peuple ukrainien ».

Ce premier danger se trouvait donc pour le moment annihilé. Ce n'était, hélas ! que pour faire place à un second, bien autrement réel, plus redoutable aussi, par suite des affinités de race et de culte. Le Saint-Synode de Pétrograd avait su profiter de l'abandon où se trouvaient les Slaves en général. Il avait créé petit à petit, dans l'Amérique du Nord, une « Eparchie » (province ecclésiastique) très bien organisée, dans laquelle, par le moyen d'un certain nombre d'évêques-vicaires (dont l'un avait même été choisi pour les orthodoxes de langue arabe), il se proposait d'englober graduellement tous les fidèles de l'Eglise orientale non-catholique et en même temps d'attirer les autres.

La tentation était grande pour le pauvre paysan ukrainien, habitué à côtoyer le schisme. Et puis, après tout, qu'avait-il lui-même en fait de religion ?

Pas de prêtres, sinon ceux du rite latin, dont il se servait tout au plus pour le baptême et le mariage. Pas de messe, pas de confession, pas de communion, par crainte de renoncer à son rite. On ne trouvait en effet que trois religieux Basiliens établis à Winnipeg, et suffisant à peine aux nécessités spirituelles des nombreux Ukrainiens établis autour de ce centre.

Pour qui connaît l'attachement de ce peuple à ses cérémonies liturgiques, cette situation paraît intolérable. Il était grandement temps de pourvoir à ce malaise, qui remontait à 1880, date où commença l'émigration.

Aussi, au lendemain de sa consécration épiscopale, en 1895, Mgr Langevin, archevêque de St-Boniface (Man), se mit résolument à l'œuvre, d'autant plus que les protestants, voyant leurs efforts frappés de l'insuccès le plus éclatant qu'ils aient jamais eu à enregistrer, se résolurent de recourir à la ruse. L'école, moyen important entre tous, devint leur point de mire. Il ne s'agissait ni plus ni moins que de s'emparer des écoles bilingues ukrainiennes, n'y enseigner que l'anglais, et protestantiser le peuple ukrainien du Canada. Mgr Langevin et les catholiques pénétrèrent bien vite le but caché de certaines menées secrètes ; et, grâce à leur intervention prompte et énergique, parvinrent à écarter cette menace. Frustrés à nouveau, les presbytériens, avec le fameux révérend Carmichael à leur tête, se résolurent à d'autres moyens plus malhonnêtes encore.

### *Un faux berger.*

A la fin de l'année 1902, un mystérieux personnage fit son apparition aux Etats-Unis, puis l'année suivante, au Canada. « Il ne se déclarait rien moins que « Séraphim, évêque et métropolitain de la foi ortho-

doxe russe pour toute l'Amérique. Et c'en était assez pour éblouir ces pauvres Ukrainiens, privés, depuis plus de vingt ans, de leurs prêtres », nous dit le T.R. Père Lelaere, dans son opuscule : *Mémoire sur les tentatives de Schisme et d'Hérésie*.

Le succès de ce sinistre personnage causa d'abord de sérieuses alarmes. Et pourtant tous ces titres n'étaient que du faux clinquant, et les renseignements que l'on s'empressa de recueillir à son sujet n'étaient guère de nature à édifier beaucoup. Séraphim n'était en effet qu'un prêtre schismatique, qui avait renoncé à sa dignité cléricale. Le St-Synode de Petrograd l'avait condamné à vivre dans le monastère de Novgorod, d'où il s'enfuit pour se rendre au mont Athos. Surveillé de près, car on le croyait atteint de folie, il obtint la permission de se rendre en Orient, après qu'il eut promis de déposer son habit religieux et de renoncer à toute fonction ecclésiastique. Là, il se forgea des lettres de toutes pièces, en vertu desquelles il se disait évêque consacré par trois prélats orientaux, dont le patriarche de Constantinople. Ces lettres étaient évidemment fausses, car un des prétendus signataires était mort trois ans auparavant. Du reste, le Saint-Synode déclara dans la suite que Séraphim (son vrai nom était Stefan Ustvolski), était un ancien pope orthodoxe interdit et excommunié ; que jamais il n'avait reçu la consécration épiscopale. Ce n'était qu'un fourbe, un imposteur, de même que ceux qu'il avait prétendu consacrer prêtres ; et tous les actes de leur ministère n'avaient aucune valeur.

La foi robuste (sic) du Rév. Carmichael ne s'offusqua guère de ces quelques petits détails qui agrémentaient l'histoire de notre Séraphim. Il s'en fit son grand cheval de bataille contre les Ukrainiens catholiques, satisfaisant amplement à l'amour qu'il professait pour l'argent et la bouteille. Le faux évêque parcourut donc les centres ukrainiens, ordonnant des prêtres à tour de bras, au moyen d'une simple aspersion d'eau soi-disant bénite, et moyennant rétribution ; les ordonnés, à leur tour, se répandirent partout et commencèrent leurs sacrilèges comédies. Le peuple, malheureusement, par suite de son ignorance, les reçut comme des sauveurs. Ces imposteurs avaient du reste grand soin d'exciter le particularisme des Ukrainiens et leur opposition aux évêques et aux prêtres latins. Car, seuls, ces derniers pouvaient les démasquer, et les intrus n'y tenaient pas, mais pas du tout. Il y eut pourtant trop de ces soi-disant prêtres, et cette magnifique floraison de vocations rapides commença à ouvrir les yeux à leurs ouailles attentives et respectueuses jusque-là. Ces derniers se méfièrent bientôt et appelèrent ces intrus « Wykropleni », c'est-à-dire « les aspergés ».

Le ménage « séraphique » s'augmentait rapidement, mais malheureusement pour eux la place était très exigüe. Il y eut bien vite brouille. Des gens qui, la veille encore, travaillaient sur les routes et aux voies

ferrées, se déclarèrent à leur tour patriarches ou métropolités, et on se battit à coups d'excommunications. Bientôt, un certain Bodrug et quelques autres aspergés que les protestants accablaient de « Révérends » et de « Révérence », fondèrent « l'Eglise indépendante ». Cette Eglise était en réalité protestante et vendue aux protestants. Leur véritable organisateur, chef, guide et fournisseur était toujours le révérend Carmichael.

La personnalité de Séraphim était devenue embarrassante : il fut simplement renié par Carmichael et ses sujets d'hier. Du moins, c'est ainsi qu'il comprit la suppression du traitement que lui fournissaient les protestants ; aussi se retira-t-il, et oncques ne le revit-on.

Jean Bodrug devenait donc le grand manitou, sous la protection toujours bien entendu, du fameux Carmichael. Il se trouvait aidé par une troupe de gens sans aveu et sans instruction... tout comme lui, du reste. Mais nous aurions tort, je pense, de donner à ces tristes personnages l'importance même d'un simple relevé de toutes leurs turpitudes. Du reste, notre Jean fut à son tour détrôné par ses partisans qu'il avait trompés. Lui aussi, privé des « grâces » du révérend, n'eut plus qu'à chercher un refuge et du travail pour vivre un peu plus honnêtement.

### *Tristes conséquences.*

Mais le mouvement était donné, et la place trop enviée pour être entièrement abandonnée. Et puis aussi, le souvenir de la vieille patrie et de ses pieuses coutumes s'était évanoui dans le cœur d'un grand nombre.

Pour donner une idée du mal qu'avaient fait ces misérables à la foi de leurs frères, nous citerons le T. R. Père Delaere lui-même, témoin attristé de toutes ces infamies. « En quelques semaines, pas moins de 350 familles ruthènes uniates (du seul district de Yorkton) tournèrent le dos à la sainte Eglise, pour se mettre à la suite de ces infâmes imposteurs ; d'autres, sans aller si loin, tombèrent dans une indifférence telle que rien jusqu'à présent n'a pu les remuer. A Tusinger, on refusa une voiture au P. Missionnaire pour le transporter de la gare à la mission. Ailleurs, on refusait obstinément de contribuer en quoi que ce soit au soutien du prêtre, parce qu'il n'était pas ukrainien, et on croyait avoir tout fait, en tolérant sa présence. »

Ce que nous avons vu du passé des Ukrainiens, non moins que les conditions dans lesquelles ils se sont trouvés dès leur débarquement ici au Canada, devait conspirer à faire craindre les pires catastrophes, au point de vue de leur religion. Une seule chose a pu en sauver un grand

nombre : leur extrême répugnance pour tout ce qui n'était pas le rite ukrainien. Cette répugnance elle-même cependant constituait un formidable danger qui les éloignait du prêtre latin ; en un mot, leur isolement voulu constituait un préservatif, mais un préservatif qui ne parvenait pas à contre-balancer les périls qu'amène inévitablement l'absence du prêtre.

Pour mieux juger de la situation actuelle, rappelons-nous un moment que le Canada, par exemple, n'a qu'un diocèse ukrainien (1), embrassant toute l'étendue du Dominion. Son évêque Mgr Budka, n'a, pour l'aider, que quelques religieux et quelques prêtres séculiers. Est-il étonnant dès lors, qu'un grand nombre d'Ukrainiens s'habituent tout doucement à se passer, d'abord de tout secours de la religion, et finalement de la religion elle-même ? Il y a quelques jours à peine, un de nos Pères Missionnaires rencontrait toute une colonie d'Ukrainiens qui n'avait plus vu de prêtres de leur rite, depuis au-delà de vingt ans. Si, d'autre part, nous considérons le milieu protestant dans lequel ils vivent et la mauvaise presse qui, elle, parvient à les découvrir sans retard, nous devrions plutôt être étonnés de ce qu'au moins quelques familles soient restées fidèles.

### *La presse.*

Nous venons de nommer la mauvaise presse.

C'est notre plus grand ennemi. Oh ! combien grande est sa facilité pour s'insinuer tout doucement dans les foyers même les mieux disposés. Ce n'est pas une étrangère, elle, puisqu'elle parle leur langue.

Elle a donc un admirable point de départ pour exercer son œuvre de perversion. La porte s'ouvre encore davantage encore, dès qu'elle traite le grand thème du nationalisme ukrainien. Nous l'avons fait déjà remarquer plusieurs fois et à dessein, ce peuple est pour sa pleine indépendance nationale et pour la Liberté de toute oppression étrangère !

Mais n'anticipons pas. La mauvaise presse est donc notre plus grand ennemi, vu l'accueil favorable qui lui est réservé. Elle en profite pour montrer aussitôt à ce pauvre peuple ignorant que leur plus grand adversaire est le clergé latin. Malgré toutes les preuves du contraire, ces journaux prétendent que les Latins n'aspirent qu'à une chose : latiniser les Ukrainiens, leur enlever leurs rites et leurs coutumes.

(1) Actuellement (1949), la situation religieuse au Canada s'est changée nettement en mieux pour les Catholiques ukrainiens au Canada : il y a 400.000 fidèles et 4 Evêchés indépendants.

Ces corrupteurs du peuple n'ignorent pas la forte organisation des catholiques latins au Canada. Ils savent aussi que l'union des catholiques ukrainiens avec ces derniers, leur enlèverait toute chance de succès, tandis que, laissés à eux-mêmes, les Ukrainiens seront à la merci des aventuriers les plus audacieux et les moins scrupuleux. Le cas s'est présenté où un Juif, par exemple, se faisait passer pour prêtre et accomplissait toutes les cérémonies liturgiques, y compris la confession. Ce n'est que bien tard, trop tard même, que fut découverte cette colossale fourberie. Je dis trop tard, car la succession échet à un prêtre suspens. Nous n'avons plus dans cette paroisse qu'une dizaine de familles restées fidèles. Et encore font-elles des difficultés, dès que l'on y envoie des prêtres qui, tout en étant de leur rite, ne sont pas de leur nationalité.

#### *Les écoles.*

Pour être complet, nous devrions parler des écoles ukrainiennes, c'est-à-dire en signaler le manque absolu. Pour tout le Canada, nous comptons à peine une quinzaine d'écoles ukrainiennes catholiques, dont plusieurs sont à la veille d'être fermées. Ces écoles sont entre les mains des religieuses. Celles-ci viennent de perdre leur couvent et école de Sifton, (Man.), dont elles n'ont pas su éteindre les dettes.

Leur magnifique école de Winnipeg, don de Mgr Langevin, est l'objet d'un procès, et leur sera très probablement enlevée aussi. Ici, à Yorkton (Sask.), sur une population scolaire ukrainienne d'environ cent enfants, à peine un tiers fréquentent leur école.

Où vont ces milliers d'enfants ukrainiens catholiques ? Presque toujours aux écoles protestantes. Si partout ailleurs les catholiques ont défendu avec acharnement et protégé au prix des plus grands sacrifices, même pécuniers, leurs écoles, c'est qu'ils en ont compris toute l'importance. Mais cette conviction n'est pas encore faite ici. Et le mal causé dans ces jeunes intelligences par une éducation anticatholique est irréparable. Mieux que toutes les considérations théoriques, la triste expérience de chaque jour nous en a convaincus au-delà de tout doute.

#### *Situation actuelle.*

Ce rapide coup d'œil sur les grandes et nombreuses difficultés dans lesquelles se trouvent les Ukrainiens ici au Canada, aura, nous le craignons bien fort, le tort de décourager bien des âmes pusillanimes. En bien des choses, nous avons cependant adouci la vérité, de peur d'effaroucher de justes ou injustes susceptibilités. La tâche est ardue, l'effort à exiger semble surhumain. Mais, « tant qu'il y a vie, il y a espoir »,

dit le proverbe. Somme toute, c'est la répétition de l'histoire de l'Eglise. D'autres nations qui ont émigré, ont su passer par des crises aussi fortes. Les Irlandais, par exemple, établis dans les Etats-Unis d'Amérique. N'en compte-t-on pas plus de six millions qui sont passés au Protestantisme ? Et pourtant qui dénierait le rôle glorieux joué par les catholiques de cette contrée, dans l'histoire contemporaine de l'Eglise ! Il en est de même pour les Ukrainiens. Nous assistons, témoins passifs ou actifs, à un travail de ségrégation, de cristallisation. Les bons éléments se groupent lentement, se refondent dans une ferveur plus grande, plus soutenue ; tandis que les mauvais se retirent, et, par leur désintégration, laissent le champ libre au bon grain.

Actuellement, les Ukrainiens au Canada se divisent en quatre grandes classes :

I. — Les catholiques qui sont restés fidèles à l'Eglise. Leur nombre, hélas ! est déjà bien moins grand, et diminuera encore, car nous sentons encore beaucoup de résistance chez des gens trop bornés et trop imbus de l'idée d'une église nationale plutôt que catholique.

II. — Les Bukovins ou Ukrainiens schismatiques de la Bukovine. Ces derniers sont très attachés à leur foi. Ils ont une hiérarchie complète ici au Canada.

III. — Les Indépendants, appelés encore Saskatouniens, ou Swystunivci, sont des catholiques qui se révoltèrent contre l'autorité de Mgr Langevin.

Ils formèrent une église indépendante. Ils ont des tendances très modernistes, ou, pour mieux dire, très protestantes, et sont soutenus par le pouvoir et par les différentes sectes évangéliques. Ils ont à leur disposition une puissante presse, et répandent partout leurs journaux, souvent gratuitement.

IV. — La quatrième et dernière classe comprend tous les Ukrainiens qui ont perdu leur foi et sont devenus protestants, soit, dans la plupart des cas, simplement athées. Nous croyons déjà avoir relevé le fait que, pour le seul Canada, l'on comptait environ quarante-deux écoles purement bolchévistes, destinées aux seuls Ukrainiens. Douze cents enfants et jeunes hommes environ en suivent les cours et sont formés à la propagation des principes communistes. Aux Etats-Unis, le mal est plus grand encore.

Pour faire face à l'énorme labeur que comporte l'évangélisation des Ukrainiens, nous l'avons déjà fait remarquer, le nombre des missionnaires est des plus restreints : Sa Grandeur Mgr Budka et quelques prêtres séculiers d'une part ; six Pères ukrainiens de l'ordre de St-Basile le

Grand, et une dizaine de Pères Rédemptoristes, dont la plupart étrangers à la nationalité ukrainienne (1).

Les Ukrainiens méritent donc à juste titre qu'on les range parmi les âmes abandonnées. Et pourtant, c'est pour elles également que Notre-Seigneur a versé jusqu'à la dernière goutte son précieux Sang. Pour étrangers qu'ils soient au rite latin et à ses coutumes, les Ukrainiens n'en sont pas moins nos frères dans la foi. A nous donc de travailler, dans la mesure de notre possible, à sauver en eux le précieux don de la vraie foi ; à soutenir, selon nos moyens, les œuvres qui ont pour but de remédier au manque de missionnaires. Ne l'oublions pas, il y a un siècle et demi, on ne comptait que 74.000 Canadiens-français. Ils sont aujourd'hui quatre millions, répandus au Canada et aux Etats-Unis. Les familles ukrainiennes ne sont pas moins prolifiques.

Dans 150 ans, ils seront sans doute dix millions dans ces mêmes parages.

*Seront-ils Catholiques ou Protestants, ces dix millions d'Ukrainiens?*

---

## 20. LA CONVERSION DE L'UNION SOVIETIQUE. (2),

### I. - L'Aspect du problème.

Qu'on ne s'étonne pas que les temps soient venus d'y songer et d'y travailler. Le tsarisme persécuteur et ennemi de Rome, n'existe plus : il y a 150 millions d'âmes qui devraient revenir du schisme, ou de ce qu'on appelle, là-bas, l'orthodoxie. L'immense pays, fermé depuis trois siècles à la religion catholique, lui a été ouvert. Le bolchévisme sévit, mais notre apostolat n'a rien à compter avec lui.

Du reste, quelle est l'attitude des bolchévistes à l'égard des religions ?

Personnellement, ils sont ennemis de toute religion ; nombreux sont les évêques ou prêtres orthodoxes et catholiques qui ont été par

---

(1) Maintenant, en 1949, tous les Pères Rédemptoristes, au nombre de 40, sont de nationalité ukrainienne.

(2) Cet article était écrit avant que les bolchevistes se fissent par principe « persécuteurs ». Depuis lors, que les temps sont changés !...

eux mis à mort avec des raffinements de barbarie ; mais, si la distinction n'était pas macabre, on serait obligé de dire qu'ils l'ont été moins comme prêtres que comme « contre-révolutionnaires ». Si les Soviets s'en prennent aux évêques et aux prêtres, c'est souvent parce qu'ils voient en eux des « bourgeois ». Beaucoup de bolchévistes fréquentent assidûment les églises et se croient bons orthodoxes tout en se livrant aux pires excès, et en maints endroits la police rouge assure l'ordre des processions et se découvre au passage de la croix. L'âme slave se prête admirablement à toutes ces contradictions qui choquent notre logique d'Occidentaux. Les bolchévistes n'ont pas osé ou pas voulu s'attaquer directement à l'Eglise orthodoxe et même ils lui ont rendu ce que Pierre le Grand lui avait confisqué, la liberté de son organisation intérieure et de ses élections. Un grand sobor, un concile, de l'Eglise orthodoxe a pu se réunir à Moscou et donner à l'Eglise un chef. Trois noms furent tirés au sort ; celui du métropolitain de Moscou, Mgr Tikhône, sortit. Depuis lors, il exerce librement son ministère, circule dans les rues sans être inquiété, et jamais les églises de Moscou n'ont été plus pleines, et peut-être en est-il de même dans d'autres villes de l'U.R.S.S.

C'est un grand problème d'ordre moral et religieux qui se pose en Orient. Nous n'en voyons aujourd'hui que la première phase, et il serait téméraire de rien conclure. On peut prévoir cependant que l'Eglise russe, expression de la branche la plus vivante des Eglises séparées d'Orient, ébranlée jusque dans ses fondements par les révolutions politiques et sociales de l'U.R.S.S., va entrer dans des voies nouvelles...

Si l'Union doit se faire un jour, elle ne se fera que sous la forme d'une Eglise uniate, avec sa liturgie propre et ses traditions, dont quelques-unes sont vénérables et viennent directement des premiers temps de l'Eglise chrétienne. Le rite latin, pour un Russe, c'est le Polonais, et les temps ne sont pas encore venus où la grande querelle historique des deux peuples slaves disparaîtra dans un accord intime. Pour le moment, le catholicisme ne doit pas apparaître à l'U.R.S.S. orthodoxe comme une importation polonaise.

Le paysan soviétique n'est pas très fortement attaché à ses prêtres. Comment ceux-ci pourraient-ils accorder à leurs paroissiens leur maximum de dévouement, alors qu'ils ont charge de famille, et qu'ils sont propriétaires de biens à faire valoir ? — Il en était du moins ainsi jadis. — La révolution est venue, et le popc végète dans la misère, puisque le gouvernement ne lui alloue plus aucun traitement. Le sacerdoce étant du fonctionnarisme, il diminue et diminuera, puisqu'on ne le paye plus. Le moujik se donnera au premier venu, car il tient à son culte avec cette espèce de fatalisme propre à la race slave. Et ne serait-ce pas triste de voir les églises passer aux mains des protestants, qui ne man-

queraient pas de s'introduire, avec leurs dollars ou leurs livres sterlings, dans ce vaste pays ?

Certains prêtres orthodoxes, d'une belle loyauté et d'une bonne volonté que Dieu doit bénir, se préoccupent de cette situation. Dans une réunion occulte que tinrent dix-neuf d'entre eux, vers la fin du règne des Romanoff, ils émitrent le vœu d'introduire des prêtres catholiques.

Sans qu'elle fût connue, cette résolution a été mise en pratique par le peuple. Des villages entiers ont envoyé des députations à des prêtres uniates de Galicie pour les prier de venir s'installer chez eux.

Des hommes éminents, que leur passé éloignait de l'Eglise romaine, reconnaissent qu'il y a quelque chose de changé et que l'Eglise schismatique, si violemment secouée par les événements, s'effrite et tombe en ruines. Après la révolution de Kérénski, un des personnages les plus influents de la nouvelle Russie, dirigeant le mouvement intellectuel et religieux schismatique, avait la franchise et le courage de dire, à Pétrograde même, à un prélat uniâte : « Je vous félicite du magnifique avenir qui s'ouvre pour l'Eglise catholique, par la chute du tsarisme ». Et quatre ans après, à Rome, un autre personnage tout aussi éminent par sa situation chez les orthodoxes, allait plus loin dans ses aveux, qui étaient peut-être une espérance, quand il confiait au même évêque : « C'est le moment de travailler à l'unité des Eglises ».

Et cette unité, le rêve des papes qui se succèdent depuis plusieurs siècles, n'est pas une utopie. La mentalité de la population est telle qu'on peut prévoir des conversions en masse. Le Russe et l'Ukrainien agissent par entraînement. Cela n'expliquerait-il pas la diffusion, dans leurs pays, du bolchévisme ? Ce n'est pas l'individu mais la collectivité qui change de religion. Cela est prouvé. Un prêtre uniâte arrive dans un village, où il n'y a plus de pope. De toute son autorité, il affirme que sa parole est la vérité, que ce qu'on leur a enseigné était l'erreur, que la religion romaine, la soumission au Pape sont les seuls moyens de salut. Et, en bloc, tous les assistants adhèrent à la formule de profession de foi. Mais l'on voit déjà le danger de cette méthode appliquée par d'autres hérétiques, qui jadis déjà, jouissaient d'une grande liberté de propagande.

Le protestantisme s'est infiltré depuis quelque temps. Il y a été importé par les savants russes qui ont étudié dans les universités germaniques. Ils se sont faits les propagateurs de l'hérésie luthérienne. Celle-ci a caché son nom et ses origines. Elle a tâché de faire schisme dans le schisme même. Des sectes sont nées, qui peu à peu ont détaché les anciens croyants de l'orthodoxie. Celle-ci est un mal. Mais à voir le désordre qu'engendrent les nouvelles théories, il vaut mieux encore que les orthodoxes, s'ils sont de bonne foi, tiennent à leurs vieilles

pratiques. Et c'est un spectacle écœurant que celui de ces 300 malheureux fanatiques, abusés par le mélange d'orthodoxie, de protestantisme et de bolchévisme, qui s'enferment dans une baraque de planches pour s'y faire brûler vifs, cependant qu'à coups de fusils, ils tuent ceux qui voulaient s'échapper des gardiens qui se suicidèrent eux-mêmes. Et il y avait parmi eux des femmes et des enfants. Ceci s'est passé dans un village du gouvernement de Tamboff.

La pitié nous envahit le cœur quand nous songeons à la détresse morale de ce peuple, et la tristesse aussi à la pensée qu'il est beaucoup plus près de la soumission à l'Église véritable, et qu'on semble se désintéresser de lui. Non, le peuple, trop simple et trop ignorant n'a pas l'esprit du schisme. Mais ce sont les théologiens et les popes qui l'entretiennent. Les orthodoxes rejettent l'Immaculée Conception de la T. S. V. Marie. Et ce dogme est proclamé explicitement dans les livres liturgiques qui répètent : « Vous êtes la très sainte, très pure, très immaculée Mère de Dieu ». Le peuple instruit par la liturgie, — les popes ne prêchent jamais ou guère — le peuple, disons-nous, croit ce que ses livres d'offices enseignent. Il ne répugnerait pas à accepter nos dogmes, qu'il croit implicitement.

Les théologiens nient l'existence du Purgatoire. Quelle est, par contre, la pratique des fidèles ? Eh bien ! en Russie tout le monde fait dire des messes pour les défunts, et des parastases (office des morts). A cette occasion, on apporte trois pains, dont deux sont réservés au prêtre et le troisième au diacre (chantre). Durant l'occupation des Russes, à Uniw, les officiers schismatiques apportaient aux prêtres catholiques des offrandes pour faire dire des parastases à l'intention des âmes de leurs camarades, tués à la guerre.

Le peuple a la doctrine catholique, contenue dans sa liturgie. Que les popes essayent de changer celle-ci, et 300.000 hommes se dressent contre eux pour former une secte comme cela s'est fait.

Quel champ d'apostolat ouvert ! Les sillons fertiles attendent les semeurs. Ceux-ci doivent venir d'Occident. C'est là que se trouvent les œuvres qui fécondent : religieux, religieuses, frères, maisons d'éducation, hôpitaux, paroles et exemples. Le grand souffle de charité et de zèle de chez nous passera sur le sommeil de ces âmes pour les réveiller à la vraie foi. Transportez chez nous un peu du dévouement et de l'énergie, qui s'usent dans le seul Congo Belge, où il faudra plusieurs générations avant d'avoir stabilisé la civilisation chrétienne, et vous verrez... Ici, le christianisme est déjà dans les cœurs : il suffit de l'y approfondir.

Le P. Gratry écrivait : « Dans toute âme, Jésus-Christ souffre et attend ». Pour soulager les deux immensités de l'attente et de la souffrance de tant de millions d'âmes, quels sont ceux qui viendront appor-

ter leurs sacrifices personnels ou leur collaboration généreuse ? Devant la vision grandiose du bien à faire, le missionnaire sent monter à ses yeux des larmes de joie et d'espoir !

## DEUXIEME PARTIE

### Activité Missionnaire

#### 1. L'ANGE DE L'UKRAINE.

Cet article est écrit par Très Révérend Père Joseph SCHRIJVERS C.S.S.R. un des principaux Fondateurs de la Branche Ukrainienne dans la Congrégation du Très St-Rédempteur. Le R.P. Père SCHRIJVERS était le premier Vice-Provincial de la Vice-Province Ukrainienne des Pères Rédemptoristes de Lwiw, un prolifique auteur spirituel catholique de célébrité mondiale, très goûté par le Pape Pie XI, de 1936 nommé Provincial de la Province Belge et enfin mort à Rome, comme Consultant Général de la Congrégation du Très St-Rédempteur, le 4 mars 1945.

Note de l'éditeur.

Il y a onze ans, quelques Rédemptoristes belges; envoyés comme missionnaires à l'Ukraine, allaient occuper une vieille propriété d'un chevalier près d'Uniw. Depuis un siècle ce château était la résidence des archevêques de Lwiw. Auparavant des moines Basiliens y habitaient.

Le couvent d'Uniw était célèbre dans l'histoire du peuple ukrainien. Pour les régions environnantes il avait été toujours un centre de bien-être matériel et spirituel. C'était un château-fort, qui avait servi maintes fois comme forteresse pendant les invasions des Tartares.

La population d'Uniw nourrissait pour ce palais vénérable une vénération mêlée d'une certaine horreur. On assurait que ce couvent, abandonné depuis des dizaines d'années, était pourtant habité et on citait des faits bien détaillés d'apparitions singulières. Un soir on avait vu entrer dans la grande église trois vénérables moines, qui restaient pendant une heure en prière devant le maître-autel; ils parlaient et ils étaient disparus.

Plusieurs autres histoires de ce genre sont racontées par le peuple qui affirme qu'ils ont été les témoins oculaires de ces événements surprenants.

On doit le dire, ce couvent se prête bien à des histoires de revenants. Situé au bord d'une vaste forêt, il est encore entouré par des arbres gigantesques. Dans le clocher demeurent des oiseaux de proie et des cornelles, et la nuit les cris lugubres du hibou se mêlent avec la violence du vent.

Dans cet enclos nous passâmes les premiers mois de notre séjour en Galicie. Bientôt la guerre arriva. Les Russes envahissaient en triomphe Uniw, le 28 août 1914. Immédiatement les chicaneries commençaient et la chasse aux Ukrainiens. On dressait des listes avec les noms des Ukrainiens et de tous ceux qui étaient ennemis des Moscovites.

La persécution ne tardait pas. Batiouzkes (des popes russes) furent nommés en beaucoup de paroisses, on jettait à pleine main des roubles aux traites. Des espions se glissaient continuellement le long de nos demeures.

A Uniw quelques délégués du Saint Synode à St. Pétersbourg venaient me visiter ; le commandant en chef de Lwiw, le comte Bobrinski, nous exhortait à quitter le pays ; Euloge, l'évêque schismatique ensemble avec quelques prêtres apostats et le commandant de Peremyslany juraient de nous perdre.

Notre souci augmentait et pas de secours, de conseil, d'appui nous pouvait encore parvenir soit de nos confrères de la Belgique, soit de Rome.

Un jour, c'était le 29 octobre 1914, j'étais plus que de coutume tourmenté par de tristes appréhensions. Le soir je faisais une petite promenade sous les hauts sapins, autour du parc. Le vent hurlait. Mon humeur était sombre. Je méditais sur les événements, qui avaient lieu depuis quelques semaines. Tous mes plans pour la résurrection et la conversion du peuple ukrainien croulaient. Je marchais à pas lents et tristement sous ces vieux arbres, dont les branches noueuses étaient fouettées ça et là par le vent.

Je ne sais pas si vous croyez aux revenants. Aussi je ne tâcherai pas de modifier votre opinion là-dessus. Je dois dire pourtant que, avant d'aller habiter au château de Uniw, j'étais très incrédule sur ce point-là et plus opposé à des impressions de ce genre.

Les gens du village regardaient les Pères avec une curiosité et un étonnement sympathique. Quoi ! Ils habitent au palais et ils n'ont pas peur et ils ne voient pas les habitants mystérieux, qui de temps à temps visitent la maison et ils ne savent pas qu'ils dorment au-dessus d'un cimetière et que de centaines de squelettes de moines et de nobles reposent sous le bâtiment !

Je ne m'effrayais pas de ces bruits. Et cependant une impression vague m'en restait que des êtres vivants d'un autre monde vivaient avec nous sous un même toit.

Le soir de ce sombre 29 octobre je restais plus longtemps que de coutume à la chapelle à l'extrémité droite du bâtiment, près du clocher. Là se trouvait aussi ma chambre reliée à l'oratoire par un long couloir. Mes confrères habitaient à l'autre côté du couvent. C'était dans ce corridor que deux chanoines, qui y étaient venus loger, avaient vu un soir un prêtre en habits sacerdotaux qui allait à la chapelle pour y célébrer la sainte messe.

Ces souvenirs, les tristes pensées de ce jour et mes longues et sombres méditations sous les vieux sapins avaient disposé tellement mon

imagination que j'étais sûr que je rencontrerais ce soir l'être mystérieux dont je soupçonnais la présence.

Je le rencontrai en effet... Je croyais de voir à l'extrémité du corridor une stature grave dans un long manteau noir. Troublé je restais là immobile. Le fantôme approchait, s'inclinait lentement et me disait d'un ton grave : « Ne craignez pas. Une même intention nous a réunis dans ce palais ».

J'étais encouragé par cette parole de paix de l'autre monde, du Règne du repos. D'une voix mal assurée je répondis : « Qui êtes-vous donc, esprit merveilleux ? Que voulez-vous ? ».

La stature se dressait dans toute sa longueur et disait : « Depuis des siècles j'habite ce palais. Je le garde, car c'est mon règne. J'y passe mon existence en pleurant sur les malheurs de mon peuple. Il m'est doux de rencontrer quelqu'un qui comprend ma tristesse et en prend part ».

La voix si calme d'il y a un instant était imprégnée d'une profonde tristesse. Après un court espace de temps, que je n'osais pas interrompre, elle continuait : « Mon peuple gémit sous un joug étranger ; il est ignorant ; il est pauvre ; il est méprisé. Pour gagner sa vie il doit émigrer et servir comme esclave. Il pourrait être grand, fort, et estimé comme d'autres nations. Le plus grand de ses malheurs est la perte de sa foi et de son espoir dans une meilleure Vie, que des tyrans et des pasteurs infidèles lui ont ravis ».

Mon visiteur mystérieux se taisait et semblait m'inviter à parler. Je demandais alors ce qui était la cause de cette oppression continuelle de l'Ukraine et qui porte la responsabilité de tous ces malheurs : le Moscovite avec son fatalisme, le Tartare avec sa cruauté, l'Autrichien avec sa politique, le Polonais avec sa... Le fantôme m'interrompit soudainement : Vous, mortels, jugez les choses du monde d'après vos vues restreintes. S'il y a des coupables, il revient à Dieu de les juger. Je ne viens pas vous apprendre la revanche ou la haine. Le salut de mon peuple se trouve dans la charité, dans l'union et dans la concorde ».

Son visage s'éclaircissait et rayonnait tout d'un coup : « La délivrance de mon peuple est proche. Ses souffrances sont comptées par Le Très-Haut. Encore un peu de temps et la mesure est pleine ».

A ces paroles, la stature s'inclinait comme pour prendre congé. Et en effet, je me trouvais seul dans le long corridor du couvent. A l'extérieur le vent mugissait ; les hibous criaient dans le silence sombre.

La nuit se traînait sans dormir.

Je me sentis rempli d'une force merveilleuse, dont la nature m'était inconnue, mais dont je comprenais la bonté. Qui était la personne qui m'avait voulu taire son nom ?

Je faisais toute sorte de suppositions. Probablement était-il un des morts illustres, ensevelis ici, il y a trois siècles. Peut-être le fondateur du premier couvent à Uniw, ou bien le réformateur. Mes pensées allaient vers ce prince courageux et pieux de Lahodiw qui d'après les chroniques avait élevé la première chapelle de la Vierge miraculeuse. Avait-il peut-être obtenu de pouvoir rester le gardien de l'image et du sanctuaire de Marie ? Peut-être était-il encore un des rois qui avaient le plus contribué à la fondation et au progrès du peuple ukrainien, par exemple, St Wladimir ou Jaroslaw le Sage ?

Aucune de ces suppositions me contentait tout à fait. J'espérais de voir encore une fois mon visiteur et d'apprendre de lui-même son nom et le but de son séjour au milieu des bâtiments délaissés du vieux couvent à Uniw.

Outre toutes ces impressions je sentis pourtant surtout une affection profonde et douloureuse pour cet esprit, si éprouvé, si sensible au malheur du peuple ukrainien. Il l'avait certainement beaucoup aimé pendant sa vie mortelle. Avait-il maintenant la mission d'expié les péchés de son peuple ? Ou bien était-il une victime, un médiateur, un Moïse qui intercède pour son peuple ?

Il demeurait ainsi depuis des siècles dans les corridors spacieux de l'antique monastère, priant avec les moines qui successivement avaient vécu entre ces murs, élevant ses mains protectrices au-dessus de la maison et de ses habitants pendant les invasions des Tartares, relevant et gardant comme une relique vénérable, ce palais, symbole de sa chère Ukraine.

Oui, là se trouvait le mystère : ce palais, si soigneusement gardé, était l'image de l'Ukraine, le symbole de sa grandeur passée, l'image de ses souffrances et de ses luttes, de son déclin actuel, de son espoir d'une résurrection prochaine.

Le lendemain je faisais une promenade - plutôt un pèlerinage - autour du couvent. Il me semblait maintenant quelque chose de saint. Je pensais d'être toujours sous les yeux de cet esprit merveilleux, et je voulais me laisser pénétrer par ses pensées, de ses aspirations, l'approchant ainsi encore des communications plus grandes.

J'étais frappé d'abord à la vue de cette construction gigantesque, que les siècles avaient érigée, résistant à toute adversité. Vous, Ukraine, vous êtes donc cette construction indestructible, cette grande nation qui résiste aux temps. Les pierres du bâtiment, il est vrai, ne sont pas ciselées artistiquement, ne pas assemblées avec élégance. Votre peuple, Ukraine, ne connaît pas les raffinements de la culture, mais qu'il a une belle âme, un cœur sincère !

Je visitais alors l'école et l'imprimerie du couvent, symboles de la culture ukrainienne d'autrefois ; ensuite les salles spacieuses et magni-

figes du supérieur du couvent, image de la riche civilisation, donnée jadis par les moines à l'Ukraine ; enfin je m'arrêtai devant l'église, qui domine tout le couvent et les environs. Sur cette tour les vaillants attendaient jadis les Tartares et les forçaient après une résistance tenace à la retraite. L'Ukraine moderne, rangée autour de la Croix, reconquerra la gloire de son passé.

J'entrais à l'église et je m'agenouillais devant l'Image miraculeuse de la Sainte Vierge. Jamais je ne l'avais trouvée si majestueuse et si affable. La Madone protégeait de son sanctuaire tout le peuple ukrainien. C'était Elle, oui, qui avait fait surgir de ce sol ce grand palais avec ses écoles et son couvent et ses annexes avoisinantes comme des preuves de la grandeur disparue ; Elle attirait à Uniw ces milliers étrangers, image des millions fidèles dispersés en Ukraine et en Amérique ; Elle fait jaillir à ses pieds cette source miraculeuse qui portait du rafraîchissement à qui avait soif de piété et de liberté.

Et mes lèvres marmottaient cette prière : « O, Mère de l'Ukraine, donnez à ce peuple sa foi et sa liberté ; je vous offre pour lui, mes souffrances, mon travail et même ma vie ». A ce moment où l'erreur orthodoxe venait encercler avec l'armée russe l'antique sanctuaire comme d'un cercle en fer, cette prière était profondément impressionnante.

Non la divine Mère n'abandonnerait pas son peuple !

Entièrement fortifié je m'éloignais. Les dernières paroles de l'apparition m'avaient encouragé à avoir confiance. Il m'était pénible de retourner à la triste réalité, après avoir conversé avec un esprit de l'autre monde.

Les oppresseurs russes du peuple ukrainien, de la liberté et de sa foi, nous importunaient continuellement. Leurs « popes » allaient à pas lents autour de l'église et essayaient de toutes les façons d'y tenir leurs services orthodoxes. Les gendarmes russes épiaient tout ce que nous faisions et écoutaient toutes nos paroles. Le commandant en chef de Peremyslany daignait de mener des disputes théologiques et liturgiques avec moi, mêlant ses affirmations avec des menaces d'exil et avec des allusions malveillantes.

C'est ainsi que l'homme est fait : il se laisse agiter çà et là par des sentiments contraires : à la confiance succède facilement le doute et la crainte.

Des mois se passaient dans des impressions et des sentiments contraires. J'étais comme enseveli dans une terre étrangère comme un grain inutile, et il me semblait comme si l'Ukraine entière subissait avec moi une transformation mystérieuse, sur cette terre occupée par l'ennemi, jusqu'au jour où Dieu ordonnerait que le printemps reviendrait, les rayons chauds du soleil et la vie endormie depuis si longtemps.

En dehors les événements allaient et venaient avec des résultats changeants, maintenant bons, demain mauvais. L'Autriche venait de nouveau occuper son pays, ensuite l'offensive russe nous ramenait l'ennemi de l'Ukraine devant les portes d'Uniw. Je suivais tous ces faits de notre monde avec moins d'angoisse que jadis, parce que je savais par l'expérience que d'autres êtres s'en occupent d'une façon plus efficace que nous. Je désirais ardemment de revoir mon hôte mystérieux. Le temps me paraissait long. Pour lui qui avait toujours habité ce palais ces quelques années ne devaient être que des moments brefs : à moi elles paraissaient des siècles !

Enfin venait le 29 février 1917.

C'était une journée turbulente, une de ces journées qui décident du sort des peuples. Un froid âpre régnait depuis une semaine dans nos régions. Le matin du 29 février il faisait un peu du vent. Après il commençait à neiger. A mesure que le jour avançait le temps devenait plus orageux. Le soir, l'ouragan ravageait.

A Uniw une tempête est toujours quelque chose de terrible. L'hurllement du vent dans les sapins gigantesques autour du palais, fait penser à la mer enragée. J'étais sorti pour jouir de ce spectacle grandiose et en même temps épouvantable. Seul et rêvant je me promenais sous la galerie, abrité contre la neige et le vent.

Je méditais sur la petitesse de l'homme en face des forces de la nature déchaînées, sur la Providence qui porte dans sa main le sort de chaque être et de chaque peuple.

L'histoire antique avec ses guerres, la succession des règnes babylonien, persan, grec, romain défilait devant mes yeux. Quel peuple peut se vanter de vivre toujours et de commander au monde ? Les murs gris au-dessus desquels je me promenais ont vu disparaître des dizaines de générations. Les vieilles pierres sépulcrales, ici à côté de moi, et leurs inscriptions ne donnent-elles pas un témoignage de la fragilité de toutes les choses !

Un coup de vent me réveillait de mes rêveries et faisait trembler les murs du couvent. En même temps un guerrier, assis sur un cheval blanc, apparaissait. Je croyais reconnaître l'uniforme et l'armement des cosaques d'auparavant.

D'où venait-il ? D'un des tombeaux au-dessus desquels je me promenais ?

Il passait, mais j'entendais, ces brèves paroles, avec des accents comme d'un commandement : « La victoire est à nous... La liberté triomphe... mais d'abord beaucoup de sang doit encore être versé... Soyez patiente, chère Ukraine, vous serez grande et libre ! ».

Le cavalier était disparu. Il semblait poursuivre des ennemis invisibles. Il laissait en moi le regret douloureux de n'avoir pu lui adresser aucun mot. Je désirais son retour mais en vain.

Soudainement le temps se calmait. Il neigeait encore mais les flocons étaient si légers, le vent se taisait, la lune regardait parmi les nuages.

Heureux et en même temps attristé je retournais à ma chambre.

Qui était ce cavalier ? Était-ce mon visiteur de jadis ? De quel combat est-ce qu'il retournait ? Quels nouveaux événements sanglants annonçait-il pour le peuple ukrainien ? Quand viendra ce jour du triomphe décisif ?

Tout était un mystère pour moi à cette apparition soudaine. J'annotais l'heure et le jour de cet événement. Quelques jours après la nouvelle de la révolution russe, de la chute du tsarisme nous arrivait.

Oui, c'était exactement ce jour où le grand combat s'était livré et ce n'était pas sans raison que la tempête avait été si enragée.

Coincidence étonnante : la nature physique, les cercles politiques et le monde invisible étaient à l'œuvre. Toutes les puissances conspi- raient à détruire le monstre, qui pendant des siècles étouffait la liberté et persécutait la foi.

Dès les premiers jours de la libération les nouvelles triomphales se succédaient : on vidait la Sibérie, les prisons s'ouvraient, le chef spirituel de l'Ukraine catholique, Mgr Andreas Szeptyckyj était libéré, l'Église catholique si longtemps opprimée pouvait respirer librement. Chaque peuple de la prison russe, soumis depuis des temps immémorables, reprenait, comme un ressort longtemps opprimé, sa place indépendante de jadis. L'Ukraine revivait aussi et portait la main à sa liberté d'auparavant.

C'était trop beau pour durer longtemps. Les derniers mots de mon guerrier merveilleux m'empêchaient de nourrir des attentes inconsidérées : la lutte n'était pas finie, ni en Russie, ni ailleurs.

Chaque jour les journaux rapportaient des nouveaux massacres. L'Allemagne, la rage au cœur, commandait la guerre sous-marine. L'Amérique sautait dans le combat, la France et l'Angleterre unissaient leurs forces pour un dernier effort. Les plus grandes intelligences de l'humanité cherchaient des inventions qui sèmeraient la mort pour porter le coup de grâce à l'adversaire.

Entretiens la lutte s'enflammait de nouveau en Russie : la liberté est enchaînée par un autre ennemi ; le gouvernement du peuple enivré par son triomphe se change en tyrannie ; le sang coule ; l'élite de toute une nation est exterminée impitoyablement ; toute résistance est noyée dans une mer de sang ; celui qui peut s'esquiver de cet enfer, fuit ;

enfin la famine comme un oiseau de proie insatiable s'abat sur ce pays, couvert de tant de cadavres.

L'Ukraine se défendait vaillamment. Ses valeureux paysans ne s'inclinaient pas devant le nouveau maître. Vingt fois le peuple s'insurgeait pour se débarrasser de la tyrannie, vingt fois il fut terrassé et enchaîné, et chaque défaite nouvelle coûta la vie à des milliers de ses meilleurs fils.

Triste et résigné j'assistais à ces événements rouges comme du sang. Ils me semblaient sans fin. Incertitude et doute me saisissaient ; les paroles de l'esprit n'avaient-elles pas été une chimère ? Aussi le visiteur ne revenait plus ! C'était comme si les vicieux murs d'Uniw n'hébergeaient pas un être de l'autre monde ; le corridor obscur qui avait été témoin de ma première rencontre semblait n'envelopper aucun mystère.

Enfin venait le temps pour nous de quitter le couvent d'Uniw et d'occuper une nouvelle maison. Nous devions dire adieu à ses chers pans, témoins muets de tant d'impressions. Dieu sait combien me coûtait ce déménagement. Je quittais le vieux couvent des moines, image de l'Ukraine, que, pendant la grande guerre je pouvais soustraire à la destruction ; je quittais la Madone et je voyais comment Elle me suivait d'un regard long et maternel ; je quittais enfin, avant de le revoir mon visiteur mystérieux et je m'éloignais.

Quatre années passaient. Pendant ce temps un drame sanglant se jouait sur toute la terre ukrainienne. Je suivais avec angoisse les différents actes. Quelle crainte j'ai eue ! Les régions immenses de l'Ukraine, proclamées en 1917 en République Nationale Ukrainienne, de nouveau encerclés d'un cercle de fer et de feu, ne pouvaient n'être atteintes. Les pauvres esclaves qui y vivent ne jouissent même pas de la liberté de prononcer le nom de leur propre patrie ou de réciter une prière à Dieu ! Comment les aider ? Pourrais-je jamais enseigner ces pauvres enfants, à qui on ne dit pas qu'ils ont une âme immortelle et un Frère au ciel qui est mort pour eux ?

L'unique rayon de lumière dans cette triste nuit de peur et de désespoir était la pensée à l'esprit d'Uniw. Plus éloigné de lui, plus je l'aimais, plus je désirais lui communiquer mon chagrin. Une puissance inconnue me poussait vers le vieux couvent. Entendrais-je encore une fois sa voix ?

C'était le 28 novembre 1923. On me donnait l'occasion de passer quelques jour au palais d'Uniw. Ce n'était pas sans émotion que je revis cette maison où chaque pierre me gardait un souvenir. Le sombre corridor et la galerie au-dessus du cimetière m'attiraient surtout. J'avais la confiance d'y rencontrer mon visiteur. Ne m'avait-il pas dit que Uniw était son domaine, qu'il vivait dans l'enclos, qu'il le gardait soi-

gneusement ! Je ne trouvais pourtant aucun signe qui me laissait soupçonner sa présence.

Le soir avant mon départ j'étais au balcon qui donne sur le parc. J'étais seul. Le temps était doux, le ciel serein. Les étoiles brillaient au firmament. Les moines-Studistes, qui sont venus habiter ici après notre départ, étaient à l'église et chantaient les Vêpres. De temps en temps j'entendais leurs voix.

Je lâchais la bride à mes souvenirs de jadis ; alors venaient de nouveau devant mes yeux les prévisions sombres et la situation pitoyable de l'Ukraine. A ce moment les Frères chantaient au chœur : « Swite tychyj » (1) et les sons des voix, d'abord imperceptibles, devenaient plus forts et plus clairs. D'autres voix s'étaient jointes à celles des moines, des voix célestes. Ces mélodies solennelles devenaient plus puissantes, montaient toujours plus haut, se dispersaient au-dessus du couvent, au-dessus du village, au-dessus de toute la région, au-dessus de toute l'Ukraine. « Swite Tychyj... Seigneur, Christ, Lumière claire de la Sainte Gloire du Père céleste, immortel, saint, bienheureux, maintenant que le jour baisse, que la lumière du soir brille, nous chantons la gloire du Père, du Fils et du Saint Esprit. Vous êtes digne d'être glorifié toujours par les louanges des Bienheureux, o Soleil de Dieu. Vous qui donnez la vie à toute la terre, Vous êtes glorifié pour ce bienfait par toute la terre ».

Le ciel et la terre avaient vraiment uni leurs voix pour chanter les louanges du Fils de Dieu, la claire lumière de la Sainte Gloire. Je chantaient avec eux... Quelle douce joie ! Mais soudainement s'éleva devant mes yeux l'horrible vision de l'Ukraine opprimée, où jadis ces mêmes louanges de paix et d'adoration résonnaient, où l'on invoquait le Fils de Dieu, la claire Lumière du Père et où maintenant des cris de haine et de blasphème retentissaient... Un sanglot interrompit mon cantique de louange. Tout à coup j'entendis une voix : « Pourquoi êtes-vous affligé quand le ciel chante de joie ? ». Je voyais devant moi l'être mystérieux... Sans attendre une réponse, il continuait : « Les luttes auxquelles vous avez assisté, je vous les avait prédites ; que craignez-vous ? L'Ukraine a versé son sang pour sa liberté ; elle l'obtiendra. Ce sont ces tyrans actuels qui la forgeront, de leurs propres mains. La Croix du Christ sera un jour de nouveau plantée sur le sol ukrainien, cependant ce ne sera pas sans effusion de sang. Les temps de paix sont passés pour le monde. Le jour avance, le crépuscule du soir se montre déjà ».

(1) Un magnifique et très ancien chant des Vêpres.

Le ton prophétique de l'orateur me laissait soupçonner que je ne le verrais plus jamais. Je voulais savoir son nom et son histoire : « Mortel, disait-il, vous cherchez mon nom ? Je vous ai dit que j'ai habité dans ce palais depuis des siècles. Souvent j'ai voulu parler avec les vivants comme avec vous. Personne ne m'a jamais interrogé. J'ai souffert pour et avec mon peuple ; j'ai gémi sur ses malheurs ; je l'ai visité dans son exil, dans la Sibérie froide, dans l'Amérique lointaine ; j'ai inspiré l'insurrection contre les tyrans injustes, j'ai donné la force aux martyrs qui ont souffert pour votre foi et pour votre liberté ; maintenant je susciterai, dans l'Orient et dans l'Occident, des missionnaires courageux afin qu'ils donnent de nouveau à l'Ukraine sa foi en Jésus-Christ ; je leur obtiendrai la force, dans la persécution et dans la mort. Que mes Fils déposent toute crainte : je suis avec eux. Dites-leur que je suis : l'Ange de l'Ukraine ».

Il disparaissait... J'abandonnais tout espoir de le voir encore sur la terre. J'ai compris son intention ; c'est pour cela que je raconte ce que j'avais d'abord tenu caché soigneusement dans mon cœur.

O cher esprit, qui daigniez m'apparaître au vieux couvent des moines à Uniw, je vous dis adieu comme à un ami, comme à un frère. Puissiez-vous vous manifester à d'autres, dans le cœur et dans l'esprit !

## 2. PAR TELEPHONE.

Un jour Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus se promenait avec peine à travers le jardin du couvent des Carmélites à Lisieux. La Sœur infirmière lui avait conseillé cette promenade. Une consœur la voyait et la pressait avec pitié : « Mais, ma Sœur, asseyez-vous ; courir ainsi est seulement bon à vous fatiguer ». — « En effet, répondit l'enfant docile, mais savez-vous ce qui me donne de la force ? Ecoutez : je cours pour un missionnaire. Là, crois-je, loin d'ici, il y en a un peut-être qui

hésite, épuisé par des courses trop fatigantes ; pour soulager sa fatigue. j'offre la mienne au bon Dieu ». Il y a quelques années le Père Charles de Foucault, ancien officier de l'armée française, fut tué en Afrique par des Touaregs. Il s'était fait ermite et dans le Sahara, oublié par tout le monde, il menait librement sa vie humble, cachée, mortifiée. Son plus grand désir était de convertir l'Afrique.

Quel système singulier d'apostolat quand même ! S'ensevelir vivant dans le désert du Sahara pour convertir le monde !

C'est ainsi que je pensais quand je me dirigeais vers Lwiw, la grande ville. Ciel, quel mouvement ! Au marché il y a un fourmille-ment de paysans et de paysannes ; tout ce qui peut marcher est ici. Par tous les chemins ils arrivent : une chaîne immense d'hommes, tout le monde courbé sous un poids énorme de choux, de pommes de terre, de carottes, d'oignons, de navets, d'œufs, de beurre et de lait.

Ainsi ces pauvres gens viennent ensemble au marché plusieurs fois pendant la semaine pour gagner quelques milliers de marcs — 2 à 3 francs.

En coudoyant je traversais par cette mer d'hommes, louvoyant à gauche et à droite, jusqu'à ce que à la fin j'arrivais au bureau du juif qui m'attendait. Faire des affaires avec des juifs ? Oui, cette race rusée a tiré peu à peu tout à soi, de sorte que l'on ne peut pas marcher sans eux.

Mon Jacques se trouvait là très tranquille, la corne du téléphone à l'oreille. Il écoutait des orateurs invisibles.

— « Bonjour ! Les affaires sont bonnes ! ».

— « Oui, souriait-il content, mais comme vous voyez, c'est mon téléphone qui fait tout mon travail ».

En effet, quand j'entrais il était fort occupé avec un commerçant de Krakovic, ensuite il demandait communication avec Varsovie, enfin il venait à Vienne. Il téléphonait des ordres pour la bourse à Paris et recevait par cette ville des instructions de Londres et de New-York. Pendant que j'écoutais, je pensais. Quelle différence entre le travail de ce banquier juif et mes pauvres paysans ukrainiens !

Au bout du compte c'était bien le juif qui avait le plus de travail et avait les meilleures affaires, quoique il ne devait pas changer de lieu, ni faire des efforts outre mesure.

« Voyez, disait-il entre deux communications. nous formons une société internationale avec des ramifications dans les deux continents; nous faisons toutes nos affaires par téléphone ».

Quand je sortais je ne puis m'empêcher de répéter pour moi-même les paroles de l'Evangile : les gens du monde sont plus intelligents dans leurs affaires que les enfants de la lumière.

Quelle organisation ! Relayer le monde entier avec un réseau de téléphone et par lequel des voix invisibles, insoupçonnées, parlent. Les étrangers ne voient que le mouvement des employés, des agents intermédiaires, des commis-voyageurs et des commissionnaires ; mais le magnat, qui fait mouvoir tout ce rouage, c'est le monsieur invisible, qui est enfermé dans son bureau, au téléphone.

Alors je pensais : « Un missionnaire en Galicie comme moi ressemble bien un peu à un commis-voyageur. Les braves gens regardent avec admiration cet apôtre, qui quitte son pays et sa famille pour rechercher des âmes à l'étranger ; et ils se disent : voyez un peu quelle activité, quel sacrifice, quel zèle ! Combien d'âmes cet homme sauve ! Que de trésors amasse-t-il pour la vie éternelle ! Que de gloire donne-t-il à Dieu ! ».

Ames simples ! Ce sont des étrangers qui ne voient pas ce qui a lieu à l'intérieur. Les missionnaires ce sont aussi une pauvre sœur converse dans un couvent inconnu ; une villageoise insignifiante qui ne sait autre chose que d'aimer Jésus-Christ de tout son cœur ; un paysan qui travaille chaque jour courbé sur son champ, offrant sa fatigue et son travail pour les missions.

Ce sont les financiers de Notre-Seigneur, ceux qui se trouvent au téléphone et qui ont la communication directe avec la centrale.

Car dans cette centrale — centre du monde surnaturel — siège Jésus-Christ lui-même. C'est Jésus-Christ qui donne le branle à tout le mouvement d'apostolat sur la terre et le dirige. Il a son organisme : la sainte Eglise, avec sa hiérarchie, ses sacrements, son sacerdoce. Les milliers de prêtres et missionnaires, depuis le Pape de Rome jusqu'au curé de village le plus oublié sont les roues travaillantes de cet organisme.

Mais Jésus-Christ se trouve à la centrale. Lui-même invisible, Il suit pourtant tout avec un regard vigilant ; apparemment dans l'inaction, Il dirige tout.

Dans tous les pays, jusqu'aux villages les plus délaissés Il a des bureaux : des âmes aimantes qui n'ont d'autre but de vie que de L'aider. Avec ces âmes Il est continuellement en communication ; avec elles Il parle des affaires de l'apostolat ; Il distribue à leur demande des grâces ; sauve telle ou telle âme, avance l'œuvre missionnaire dans tel ou tel pays.

Le courant, qui Le fait communiquer avec ces âmes, c'est la charité.

On ne le dirait pas quand on les voit, ces âmes dans les occupations quotidiennes, que, profondément dans leur âme, au bureau de leur cœur, elles ont un téléphone qui signale immédiatement leurs pensées, leurs sentiments de charité et leurs désirs au Cœur de Jésus.

Lorsque Thérèse de l'Enfant Jésus marchait pour un missionnaire fatigué, elle téléphonait au Cœur de Jésus, pour quelqu'un qui travaillait dans les savanes de la Sibérie ou dans la brousse du Congo. Le Seigneur seul sait combien de fois la sonnette du téléphone a sonné pour de tels ordres.

Lorsque Charles de Foucault pénétrait si profondément dans le désert, c'était pour y ériger un poste de téléphones qui relayerait l'Afrique entière au monde chrétien et à Jésus-Christ, la source de toutes les grâces.

Ce que je voudrais — comme commis-voyageur — c'est L'aider à ériger partout des postes et des succursales, je veux dire, de Lui trouver des âmes qui veulent être ses correspondants, ses mandataires, ses remplaçants.

Nettoyez d'abord bien votre cœur et placez-y alors le téléphone. Le placer est très simple. le maniement aussi. Versez dans son trésor toute votre richesse de mérites spirituels, tout votre capital. Dites par exemple : « Bon Maître, tout ce que j'ai je Vous l'apporte comme ma portion ; disposez de cela — et de moi — selon votre volonté. Je suis votre associé et participant, non pas pour mon intérêt personnel — Vous en prendrez soin — mais pour les intérêts du Père céleste ». Si vous faites ainsi, le courant, la charité viendra à la centrale. Le Cœur de Jésus vous signalera ses désirs, et vous Lui communiquera vos prières, vos sacrifices, vos désirs comme des ordres de bourse.

Et quand vous employez, à l'occasion, votre téléphone, signalez Lui parfois une commande pour son commis-voyageur en Galicie.

### 3. REVE ET REALITE.

Lettre écrite en 1930. par le R.P. J. De Boer.

Un Père Rédemptoriste, récemment passé du rite latin au rite grec pour pouvoir travailler à la conversion des schismatiques, se trouve dans sa cellule à Stropkiv en l'Ukraine carpatique et rêve de l'avenir.

Pour le moment il est indiqué pour travailler parmi les Uniates, c'est-à-dire, parmi les Ukrainiens déjà unis à Rome ; mais son plus ardent désir est que la parole du Maître se réalise : « que tous soient un ! ». C'est pour cela qu'il a changé de rite et pour cela il veut travailler. Mais comment ? Comment atteindre les schismatiques ? Comment les amener à la conversion ? Comment est-ce possible qu'ils sont restés tant de siècles séparés de l'Eglise ? Il lui semble que l'on doit seulement marcher à leur rencontre avec charité pour les amener à l'union avec Rome. Comment est-ce alors possible qu'ils ne se sont pas encore convertis ? Naturellement on n'a pas bien empoigné l'affaire. Quand il se mettra une fois à l'œuvre alors cela marchera mieux. On

n'a qu'appliquer le principe de Saint Paul que l'on doit être Grec avec les Grecs, Juif avec les Juifs et dans le cas présent schismatique avec les schismatiques. Comme cela se comprend pas schismatique dans le vrai sens, à l'intérieur, mais seulement à l'extérieur, dans nos exercices religieux extérieurs. Si nous voulons convertir les schismatiques, ainsi raisonne-t-il, alors nous devons prendre soin qu'ils ne trouvent rien en nous qui les peut scandaliser, surtout rien qui même de loin rappelle le rite latin. Tous les exercices de dévotion que l'on ne trouve pas chez les schismatiques, nous devons les supprimer aussi chez les Uniates. Supprimer donc le culte du Sacré-Cœur, la célébration du mois de mai, le culte du Saint Sacrement, la Communion quotidienne, tous les saints latins des neuf siècles derniers, les rosaires et les chemins de croix. Lorsque nous aurions supprimé toutes ces pratiques religieuses qui sont venues en usage chez les Ukrainiens uniates, alors nous ressemblerons si fort à nos frères schismatiques que ceux-ci nous tomberont dans les bras. Il voit déjà une apothéose, dans laquelle le Pape sur son trône embrasse le Patriarche de Constantinople et l'Archevêque de Canterbury....

Toc, toc, toc. — On frappe. — « Entrez ! ». Le vieux curé de village d'une paroisse ukrainienne des environs entre. Il est courbé et sa marche est empressée et nerveuse comme quelqu'un qui subit une émotion violente. « Sauvez moi et mon église, supplie-t-il, les schismatiques veulent se rendre maître de l'église ».

L'histoire est bientôt racontée. Depuis que l'Autriche-Hongrie a été morcellé en différents Etats, qui sont plus ou moins hostiles à Rome, ou qui offrent facilement leur catholicité à leurs sentiments fanatiquement nationalistes, depuis ce temps-là la propagande des schismatiques parmi les Uniates ukrainiens sous occupation de Pologne, de la Tchéco-Slovaquie, de la Yougo-Slavie et de la Roumanie est décuplée. Pour des raisons politiques ces Etats permettent ou même encouragent pareille propagande. Les journaux sont pleins d'articles contre Rome, contre les évêques ukrainiens, contre l'Union avec Rome. Des propagandistes schismatiques parcourent les villages et sèment la discorde entre le curé et les paroissiens. Si le curé n'est pas un homme d'une grande influence, et n'a pas su donner à ses paroissiens une conviction vraiment catholique, un certain nombre de paroissiens apostasieront et deviendront schismatiques.

C'était ainsi que les choses s'étaient passées au village de Ladomyzowa, qui se trouve dans les montagnes à côté du chemin du Duklapas à la ville de Priasziv. Les paroissiens étaient passé dans un si grand nombre au schisme qu'ils croyaient avoir le droit de chasser la poignée de catholiques qui restaient fidèles et le curé en dehors de l'église et de s'en rendre maîtres eux-mêmes. Le curé, ne sachant pas comment

se défendre, était allé de grand matin à Stropkiv chercher un missionnaire, dont la parole peut-être retiendrait les schismatiques. Encore rêvant doucement d'unité et d'union le Père se déclarait immédiatement prêt d'accompagner le curé pour amener ses paroissiens de hier à de meilleurs sentiments. Tous les deux montaient sur le chariot et s'en allaient, à l'encontre du bel avenir.

Arrivés au village ils trouvaient déjà quelques femmes schismatiques au portail de l'église. Le curé ouvre la porte et invite les femmes à entrer pour entendre la sainte Messe. « Nous n'avons pas besoin de votre messe, répondaient-elles, nous ne sommes pas des papistes mais des orthodoxes ». La messe est chantée avec la participation d'un très petit nombre de fidèles. Aucun schismatique se montre pendant la cérémonie. Après que tout est fini et que les fidèles ont déjà quitté l'église les schismatiques arrivaient. L'avant-garde consistait de femmes et de filles, celles-ci entraient seules à l'église. Les hommes restaient à la place devant l'église pour s'en mêler seulement quand leurs épouses ne termineraient pas l'affaire. Le curé et le Père se trouvaient donc seuls en face d'une armée de femmes. Situation terrible ! Ils se mettaient dans les portes de côté de l'iconostase, c'est-à-dire, une cloison ornée de tableaux, qui sépare le chœur de l'autre partie de l'église. Si longtemps qu'ils se tiennent là, les femmes ne pourront approcher l'autel pour donner l'occasion au pape schismatique de commencer sa messe. Mais une lutte violente commence, des cris et des disputes remplissent la maison de Dieu. Le Père essaie d'amener à la raison les assaillantes en leur montrant l'inconvenance de leurs cris, le grand péché qu'elles commettent en profanant ainsi un lieu saint, mais en vain. Des dizaines de mains tendent vers lui pour le saisir, des dizaines de mains tirent pour l'éloigner de la porte. Le Père se cramponne aux jambages de porte et peut s'arracher des mains. L'attaque recommence deux, trois fois et chaque fois le Père se délivre.

Mais, hélas, la patience de l'homme s'épuise. Le Père qui jusqu'ici, avait exercé au couvent toute sorte de vertus, n'avait vu jamais sa patience exposée à une épreuve si lourde. Il sentait que son sang commençait à bouillonner et que ses doigts commençaient à démanger, ce qui semble être un signe qu'on a le désir de frapper. Il comprit pourtant que cela ne pouvait arriver, car alors on verrait du chamailis. Il prend pour cela une brève décision, il n'attend pas la quatrième attaque mais court à travers les assaillantes, saute en un clin d'œil sur le chariot et s'en va au village le plus proche avertir la gendarmerie. Cela avait l'air d'une fuite, et c'était peut-être une, mais c'était en tout cas mieux qu'un combat avec ces femmes et que d'être jeté à l'extérieur.

Après la retraite du Père le sort du curé était bientôt décidé. Le pauvre homme se défendait avec la force du désespoir. Il se cramponnait à l'iconostase mais rien ne lui servait, lentement on le poussait en dehors.

Mais l'affaire n'était pas finie. Lorsque le curé était à l'extérieur on commençait à jeter des œufs, de sorte que sa soutane était bientôt comme une grande omelette. Quand le Père revenait de sa course à la gendarmerie il trouvait le curé occupé de nettoyer son cou et ses cheveux de jaune d'œuf.

Entretemps les schismatiques s'étaient emparé de l'église, arraché la serrure, dont le curé avait la clef, mis une nouvelle serrure et fermé l'église. Après cela le pope schismatique avait chanté pour eux une messe, probablement pour cette victoire sur le papisme. Leur victoire était pourtant de courte durée. bientôt arrivaient les gendarmes et ordonnaient au chef de la bande, qui était en même temps bourgmestre du village, d'ouvrir l'église, de remettre la vieille serrure et de laisser dans l'avenir le curé et l'église en paix.

Lorsque le Père rentrait le soir au couvent sa disposition enthousiaste du matin était notablement calmée. Et plus tard quand il apprit que des moines schismatiques continuaient à semer de la discorde dans les paroisses ukrainiennes, il comprit qu'il avait vu l'œuvre de la conversion des schismatiques ou de la réunion des Eglises comme on l'appelle maintenant, dans une lumière trop belle, c'est-à-dire fausse. Il comprit que l'œuvre de la conversion ou de la réunion est peu servie mais au contraire est compromise grandement quand nous nous rangeons à priori à côté des schismatiques pour critiquer et pour désapprouver chez les Uniates tout ce qu'en pratiques religieuses est introduit depuis l'union à Rome. De telles critiques c'est de l'eau sur le moulin des schismatiques. Une telle écrivainerie mène le peuple dans l'embarras, il commence à regarder l'Union avec Rome comme un malheur, écoutent avec bienveillance la propagande schismatique et passent au schisme avant que l'on y a pensé. A qui la faute ? D'abord leur manque de conviction catholique et en second lieu l'écrivainerie d'hommes catholiques qui apprennent confondre pureté de rite et pureté de fol. Pureté de rite est exactement la même chose que pureté de style ou pureté de langue. On ne démolit pas une église parce que le style n'est pas tout à fait pur, au moins si l'on est un homme modéré. Ainsi aussi les hommes modérés, qui s'intéressent à la conversion de l'Orient, ne commenceront pas à démolir l'Union existante avant que l'on a érigé une nouvelle. Une imitation ridicule de tout ce qui est schismatique fortifiera les schismatiques dans leur opinion que l'Eglise catholique est en erreur, voit son erreur, revient la tête baissée et demandant pardon.

Le Père tirait encore d'autres conclusions pratiques. Si on veut travailler d'une façon pratique à la conversion de l'Orient on doit en premier lieu prendre soin de fortifier les Uniates dans leur conviction catholique et dans leur attachement à Rome. Les missions est pour cela un moyen presque indispensable. Ces missions ne peuvent pas avoir des résultats durables quand le curé n'est pas un prêtre zélé. Pour obtenir des prêtres zélés on doit prêcher pour eux des retraites et on doit donc bâtir pour eux des maisons de retraite. La première éducation des futurs prêtres doit être conforme à leur vocation élevée et c'est pourquoi on devrait ériger à côté des grands-séminaires actuels des petits séminaires avec leurs propres professeurs. L'éducation de la jeunesse aux écoles de l'Etat et aux gymnases est souvent plus propre à former des indifférents, des sceptiques et des incrédules, que des futurs prêtres.

Une autre indigence pour la conservation de la foi parmi les Ukrainiens est l'édition de journaux catholiques. Les journaux existants sont en général plus ou moins hostiles à Rome et à l'autorité ecclésiastique et font par leur critique de tout ce qui vient de Rome, une disposition contre l'Eglise et en faveur du schisme et de l'incrédulité. Les Ukrainiens catholiques n'ont que quelques petites feuilles hebdomadaires et quelques revues mensuelles (1).

Pour l'éducation de la jeunesse on devrait favoriser les vocations religieuses. Des Sœurs qui s'occupent de l'enseignement sont beaucoup trop peu nombreuses, et des Frères n'existent même pas. Les œuvres de charité aussi devraient être développées car celles-ci manquent presque totalement parmi les Ukrainiens, exceptés quelques orphelinats.

On peut donc trouver un grand champ d'apostolat parmi les Ukrainiens catholiques. Le travail sur ce champ demandera beaucoup de fatigues et de sacrifices pécuniaires. Lorsque ces Ukrainiens seront confirmés dans leur foi et dans leur attachement à Rome, on trouvera alors aussi les missionnaires qui convertiront leurs frères schismatiques. Néglige-t-on ce travail de confirmation, laisse-t-on ce champ de travail en friche et jette-t-on les yeux sur les savanes sauvages et immenses, dont la riche récolte n'existe que seulement dans nos désirs, alors nous ne ferons jamais des nouvelles acquisitions, ni garderons l'héritage déjà acquis. Les rêves ne convertiront pas l'Orient, ni la contemplation dans un doux repos, ni une admiration de tout ce qui est oriental, ni le dilettantisme, ni les inclinations devant Constantinople et le mont

(1) Grâce à Dieu, en 25 années écoulées se forma, spécialement en Galicie, toute une série des journaux catholiques, même une considérable littérature catholique ukrainienne, est maintenue en émigration, en 1949.

Athos, mais la prière et le travail et la croix et le sang. Cette conversion doit venir du peuple, des simples. Les classes élevées, les intellectuels, seront plus difficiles à convertir, car ceux-ci sont pour la plupart des incrédules ou indifférents à la religion, quoique ils sont pour des raisons politiques ou nationalistes des défenseurs passionnés de la pureté du rite et les ennemis les plus acharnés de tout ce qui ressemble un peu à une dévotion romaine. Attendre la conversion de ces classes : essayer de gagner leur sympathie et pour cela dans notre culte de Dieu cacher ce qui leur déplaît, c'est-à-dire, le culte de la Sainte Eucharistie ; rêver à la maison, à sa cellule, de la réunion future qu'on voudrait réaliser et entretemps dans des écrits démolir l'union que les prédécesseurs ont réalisée ; cela s'appelle mettre les bœufs derrière la charrue ; c'est de la peine perdue et ne peut avoir un bon résultat.

Allons au peuple, parlons à leur intelligence et à leur cœur en leur donnant des missions, donnons à eux des bons journaux et revues catholiques, bâtissons des écoles catholiques pour leurs enfants, favorisons parmi eux les vocations religieuses, les œuvres de charité, alors l'Eglise catholique convertira lentement mais certainement cette partie de l'Orient qui de bonne foi se trouve dans l'erreur. N'imaginons pas que tout l'Orient comme un seul homme se réunira avec Rome. Même s'il y aurait un mouvement de masse en faveur de l'union, il y aura aussi une autre masse hostile à cette union. L'ivraie restera parmi le blé jusqu'à la récolte ; de même que l'Eglise a ses ennemis dans l'Occident, ainsi elle les aura dans l'Orient, et cela n'empêche pourtant pas qu'en Elle se réallse la prière de Jésus-Christ « qu'il y ait un berger et une bergerie ».

Note de l'éditeur : A présent, grâce à Dieu, il existe déjà un nombre considérable d'intellectuels Ukrainiens qui sont très fervents catholiques convaincus, militants et organisés à l'Ouest de l'Europe et en Amérique ; ça nous donne de puissantes espérances sur l'avenir de l'Eglise catholique en Ukraine.

#### 4. WASYLIW.

Lettre écrite en 1920, par le R.P. H. Kinzinger.

Nous avons franchi la frontière russe !

Le dimanche 7 mars 1920, nous avons commencé une mission qui aura une place marquante dans nos annales. Cette mission s'est donnée à Wasyliw, village-frontière, au nord de la Galicie, district de Rawaruska. Wasyliw compte 862 catholiques du rite grec, 315 du rite latin et quelques familles juives.

L'église dépend de Budenyn où réside le curé, un chanoine de 75 ans. Ce vieillard dessert trois églises : Budenyn, Worochla et Wasyliv. Ce dernier village est le plus éloigné et conséquemment le plus abandonné. Le prêtre vient y célébrer la messe environ une fois par mois. En somme, cette population est très à plaindre. C'est elle qui a demandé la mission. Elle a reçu les missionnaires avec grande joie et a suivi les saints exercices avec une assiduité qui peut être égalée, mais pas surpassée. Les mamans apportaient avec elles leurs petits enfants.

Les quatre premiers jours de la mission, il faisait assez beau et les sermons se donnaient trois fois par jour en plein air. Il y avait parfois des foules de 2.000 personnes et au-delà. C'est que non seulement tout Wasyliv était présent, mais encore de nombreux fidèles des environs de Krewyczi, Budenyn, Korczmyr, Uterdiw, Lisky, Perewodiw, Chlopiatyn, Szczepiatyn. Aussi les Ukrainiens orthodoxes de Ripien, Radkiw, Releten, villages d'au-delà des frontières accouraient aux prédications. Quand le froid nous obligea de prêcher à l'intérieur, nous utilisâmes et l'église et les grands bâtiments de l'école. Pour les confessions nous avons failli être débordés bien que nous fussions quatre confesseurs. Pour empêcher la trop grande affluence des étrangers nous avons eu recours aux billets de confessions.

La procession de la croix, qui eut lieu le deuxième dimanche, attira encore une foule plus grande de catholiques des deux rites et d'orthodoxes (non catholiques). Elle s'est déroulée dans une vaste plaine qui se trouve au centre du village. Il y avait deux croix : l'une, très grande, en chêne, et l'autre, une croix de mission ordinaire, placée sur un brancard élevé. La procession était très animée. Au retour la croix a été acclamée avec enthousiasme. Inoubliable le moment où sur les frontières de deux empires écroulés, sur une terre que se disputent différents peuples, où l'on rencontre différentes confessions et différents rites, des milliers de poitrines poussent ce cri unanime : « Loué soit Jésus-Christ ! ». C'est un cri d'espérance. Par Jésus toutes les oppositions présentes se réconcilieront ; tôt ou tard les frères séparés au point de vue religieux feront la paix.

La mission battait encore son plein que déjà les larmes coulaient à la pensée que cette belle fête devait finir. Au sermon de clôture tout l'auditoire éclata en sanglots. Après la clôture les anciens du village sont venus remercier les missionnaires et ont chanté de leur mieux un « mnohaja lita » en leur honneur.

Belle et mémorable mission ! Mémorable surtout parce qu'elle nous a fourni l'occasion de traverser pour la première fois l'ancienne frontière russe. Le lundi après-midi, 8 mars, nous avions un peu de temps libre ; je dis à mon confrère, un Ukrainien, de m'accompagner pour aller faire une reconnaissance en Cholmseczyna. Pas banal ! Un ancien sol-

dat du village, garçon intelligent, nous accompagne. Sur le territoire de Wasyliw il n'y a pas d'habitations à proximité de la frontière. Il n'y a que des champs, pour la plupart incultes, de sorte qu'ils ressemblent à des prairies. Du centre du village nous faisons trois kilomètres pour atteindre la frontière. Ce n'est pas sans émotion que je m'approche de la haute muraille russe, je veux dire de cette frontière défendue avec une sévérité ridicule et où s'arrêtaient la civilisation européenne et la liberté. Notre guide nous montre un monticule : « Ici, dit-il, se trouvait la borne russe ». Je monte sur cette élévation et saute de l'autre côté. Je me trouve sur le territoire de l'ancien empire des tzars.

Que de choses sont changées depuis 6 ans. Qui aurait soupçonné, il y a quelques années, qu'un prêtre catholique et surtout un prêtre uniaste, allait pouvoir traverser cette ligne de démarcation sans entrer en conflit avec les terribles cosaques ! Maintenant on passe de la Galicie en Cholmszczyna comme d'un champ à l'autre. Je me sens l'envie d'aller bien loin pour explorer cette terre inconnue, nouvelle terre promise pour les missionnaires catholiques. Devant nous se trouvent les villages de Riplen et de Radkiw. Plus loin des hauteurs arrêtent la vue. Peu importe ; nous irons sous peu voir ce qu'il y a derrière ces montagnes. Pour le moment nous nous réjouissons déjà fort d'être en ancienne Russie. Nous y sommes et nous ne reculerons plus. Plus de tzar, plus d'armées moskovites, plus d'ukases, plus de cosaques pour nous arrêter. Plus même de popes pour nous calomnier. Ils se sont enfuis. Leurs églises sont fermées. Quand ils revlendront, leurs gens nous connaîtront.

Il n'est pas sans intérêt de longer la frontière. Celle-ci est représentée par une bande de terrain inculte de 4 ou 5 mètres de largeur. A certains endroits elle est plantée de buissons d'épines. De distance en distance il y a de petits monticules. Ce sont des points de démarcation. Là où la frontière change de direction les monticules étaient surmontés d'une borne en bois aux couleurs de la Russie. En face mais en bas se trouvait la borne autrichienne. Elle était en fer et portait les couleurs de l'Autriche. Bornes en bois et bornes en fer ont disparu comme les empires dont elles marquaient l'étendue. Du côté russe se trouve le sentier battu par la garde de la frontière, gendarmes et cosaques. Ils étaient d'une sévérité excessive. Ainsi les paysans ukrainiens qui avaient leurs champs en face l'un de l'autre ne pouvaient pas échanger une parole. Les Ukrainiens qui s'approchaient de la frontière recevaient du knout et ceux qu'on attrapait la traversant étaient expédiés en Sibérie. L'Autriche, elle, ne surveillait pas ses frontières. C'est ainsi que les cosaques de Riplen pouvaient se permettre de venir boire du genièvre à Wasyliw, à condition toutefois de laisser leurs armes de l'autre côté de la frontière.

En Cholmszczyna, on voit beaucoup de moulins à vent, chose à peu près inconnue en Galicie.

La mission de Wasyliw ne nous a pas seulement permis de traverser l'ancienne frontière russe, elle nous a fourni l'occasion de semer la bonne semence dans le cœur de nos frères séparés. Nous n'avons pas positivement travaillé à convertir la population d'au-delà des frontières qui venait écouter nos prédications. C'est une grande entreprise que d'essayer de faire des conversions en masse. D'abord nous sommes toujours ici en temps de guerre (1). Différents intérêts politiques et religieux se croisent et se heurtent. Les temps sont incertains. Le peuple schismatique au fond est opposé au catholicisme. Il résiste au prêtre catholique qui manifeste le désir de le gagner à sa religion. Puis il faut compter avec la réaction qui se produira quand les prêtres schismatiques reviendront de leur exil. Aussi faudrait-il donner des prêtres à ces nouveaux convertis et c'est une impossibilité.

J'ai cependant reçu l'abjuration de deux femmes de Rippen. Ce sont Anne Hajtchouk, 73 ans, et Tatianne Nazyrtschouk, 68 ans.

Ces vieilles étaient d'anciennes catholiques qu'un ukase impérial avait fait passer en 1876 à l'orthodoxie avec toute la population uniaste de la Cholmszczyna. Elles déclaraient qu'elles voulaient mourir dans la foi de leur baptême.

Voilà un commencement. Nous avons le ferme espoir de pouvoir renseigner dans nos chroniques d'innombrables conversions de schismatiques. Nous soupirons après le moment où la paix sera conclue pour nous diriger vers le centre même de l'Ukraine Orientale.

Après la mission de Wasyliw nous aurions dû nous rendre à Stanislaw pour y commencer le 20 mars une mission dans l'église de nos Pères, mais l'arrêt des trains nous força de prolonger notre séjour dans le district de Sokal. La Providence vint à notre secours et nous procura les missions de Lisky, de Perewodiw. Lisky est à un kilomètre de la frontière. Je n'ai pu résister à l'attrait et me suis de nouveau rendu en Cholmszczyna, cette fois en voiture. Quelle désolation ! Partout des champs immenses en jachère, des villages brûlés et pillés, une population réduite à la mendicité et en pleine voie de démoralisation. Plus d'autorités reconnues, plus de police suffisante, plus d'instituteurs, plus de prêtres ! Voilà bien des âmes abandonnées. Ce serait le moment de voler à leur secours, mais la guerre n'est pas finie. Il faut attendre et prier.

Jamais l'église orthodoxe et, en général, l'église schismatique orientale, ne s'est trouvée en un plus pitoyable état qu'à présent. Jamais

(1) La guerre polono-bolchevique.

il n'y a eu un espoir aussi fondé de ramener à l'unité des peuples que l'orgueil et l'ambition des grands avaient séparés de l'église de Rome et maintenus pendant de longs siècles dans cette regrettable séparation.

##### 5. CEBLIW.

Lettre écrite en 1920, par le R.P. H. Kinzinger.

Le 30 janvier, au soir, je me suis mis en route pour Cebliw, endroit où nous allons prêcher la mission. Le Père Nehula, un Tchèque, viendra nous rejoindre un peu plus tard pour nous aider à confesser. Se mettre en route en Galicie, par les temps qui courent, c'est déjà un acte qui touche à l'héroïsme. Je ne vous dirai pas les démarches que nous avons dû faire pour obtenir des passeports, ni les péripéties de notre voyage. Qu'il vous suffise de savoir que nous sommes partis de Lwiw en express, que nous avons continué notre route en train de marchandises et l'avons terminé par un long trajet à pied. Comme nous arrivions à destination à une heure indue, personne n'était là pour nous recevoir. Quand je pénétre dans les appartements du curé je le trouve écrivant une lettre à mon adresse, où il me prouve clairement qu'il faut remettre la mission à plus tard : les trains ne roulent pas ; il va y avoir des noces dans le village ; il fait trop froid, etc. Je ris de l'argumentation et de la surprise du curé de me voir, et lui dis : « Nous sommes à Cebliw et nous y restons ! ».

Le lendemain, dimanche, premier février, nous faisons l'ouverture de la mission.

Cebliw est un village d'environ mille habitants, presque tous Ukrainiens. Il y a une église en bois, comme d'ordinaire chez les Ukrainiens. Heureusement pour nous cette église est assez grande. La population est intelligente et bonne. Elle a fait bon accueil aux missionnaires et s'est montrée assidue à tous les offices. Au commencement de la mission on venait demander s'il était permis de travailler, d'aller chercher du bois à la forêt, de faire de la musique à la noce.

Pour qu'il y ait de la place nous dédoublons les auditoires. Il y a instruction le matin à 8 h. 30, après la messe, et à 11 h. L'après-midi nous réunissons les enfants à l'école à 2 h., et les vieillards et les infirmes à 4 h. A 6 h. a lieu le grand exercice. Il y en a qui voudraient assister aux cinq réunions. Il est arrivé que des gens, non contents de se tenir à l'église pendant la journée, s'y faisaient enfermer le soir pour y rester toute la nuit. Nous avons été surtout satisfaits de l'assistance aux instructions du matin. A chacune l'église était presque pleine. Le soir on s'écrasait littéralement. Je voyais du côté opposé à la chaire des jeunes gens qui devaient s'arc-bouter contre les parois pour n'être pas aplatis comme des figues. Notons que dans les églises ukrainiennes

il n'y a pas de chaises et que quand une poussée se produit du côté du porche elle se transmet jusqu'à l'iconostase. Les têtes alors s'inclinent comme un champ d'épis.

Nous avons prêché à peu près les mêmes matières que dans nos missions belges et fait les mêmes cérémonies : amende honorable, consécration à la Sainte Vierge, procession de la croix, offices des défunts. Tout cela est fort goûté, et, bien qu'à Cebliw il n'y ait jamais eu de mission, les gens sont si dociles et s'adaptent si bien qu'on dirait que c'est pour eux chose connue de vieille date. Nous avons distribué 1150 communions parmi lesquelles 500 doubles.

La mission de Cebliw n'était pas encore terminée que le dimanche 8 février, nous commençons celle de Zuzel. Zuzel est à 3 kilomètres de Cebliw et se trouve dans le même district de Sokal, au Nord-Est de la Galicie. Le village compte 1300 habitants. Il a été presque entièrement incendié. L'église est extraordinairement grande et belle. L'iconostase est surtout remarquable. Elle a trois coupoles et est pourvue à l'intérieur de galeries.

Les trois premiers jours nous faisons la navette entre Cebliw et Zuzel ; mais le mercredi nous nous transportons avec armes et bagages à Zuzel et nous nous installons chez un fermier. Nous n'avons qu'une chambre. Elle devra servir de dortoir pour trois hommes, de salle d'étude, de salon de réception et de... cuisine. Ceci ne nous plaît pas trop. Les cuisinières nous observent et nous ne pouvons nous empêcher de remarquer leurs allées et venues et les mets qu'elles nous préparent. Que faire ? Etablir un paravent au milieu de la place ! Aussitôt fait que dit et nous voilà séparés de la cuisine. Nous sommes chez nous.

Les trois derniers jours nous sommes fort fatigués en menant de front deux missions. Malgré cela il faut continuer la seconde mission avec entrain. Les gens nous tiennent en haleine. Les confessions durent jusqu'au-delà de minuit.

La procession de la croix est plus imposante qu'à Cebliw. Ici il avait fallu porter la croix sans brancard parce qu'elle était trop grande et trop lourde. Cette fois nous avons une croix de grandeur moyenne et un brancard tout couvert de fleurs. Près de 3.000 personnes prennent part au cortège. C'est que les localités voisines et surtout la ville de Belz y sont bien représentées. La procession se déroule dans un ordre parfait et est très animée. Une telle manifestation est une nouveauté en Galicie, où il est vrai, les processions sont nombreuses, mais n'ont pas de prestige. Une procession ici c'est une foule d'où émergent des drapeaux et des images saintes, où hommes, femmes, enfants courent pêle mêle en chantant des cantiques. Nous sommes parvenus, et sans difficulté, à faire marcher ce monde, même les vieilles femmes, avec ordre et décence.

Il y a eu à Zuzel 750 communions, plus 650 doubles. Aussi les catholiques latins ont cru de leur devoir de venir assister aux sermons et de s'approcher des sacrements. Zuzel a été fort entraîné dans la guerre. La troupe y a longtemps séjourné. On s'y est beaucoup battu. Soixant-quatre soldats du village et bon nombre de civils sont tombés victimes de la guerre. Ceux qui sont rentrés dans leurs foyers ont été sur tous les fronts de bataille. Bon nombre d'habitants ont été en Amérique. Tout cela n'a pas favorablement influencé l'esprit religieux de cette population autrefois très bonne. La mission est venue à point pour arrêter et réparer le mal. Si le village offre l'aspect d'une vaste ruine matérielle, au moins les ruines spirituelles sont-elles relevées et la paix est-elle rentrée dans des cœurs voués au désespoir.

Nous avons rencontré dans ces deux missions des Ukrainiens orthodoxes qui ont suivi assidûment les exercices et ont voulu se confesser. Nous nous sommes trouvé dans une position très difficile. On ne peut pas leur administrer les sacrements si auparavant ils ne font leur abjuration. L'abjuration souvent n'est pas pratique pour les individus isolés et de passage dans la localité parce qu'elle les expose à l'apostasie. D'autre part il est pénible de refuser l'absolution à un pécheur sincèrement repentant. Il serait à souhaiter que le St Siège rendit plus faciles les formalités à remplir par les schismatiques. Pendant l'invasion russe on nous permettait de donner l'absolution aux orthodoxes de bonne foi.

Les missions dans ces contrées sont très nécessaires. Nous nous trouvons en face d'âmes de bonne volonté ; mais peu éclairées et qui n'ont jamais été travaillées à fond. Dans leur simplicité des pénitents viennent nous dire : « Père, je n'ai jamais entendu des instructions pareilles sur la confession ; je dois faire une confession générale ». Les missions de St Alphonse deviendront ici très populaires et feront un bien énorme. Après tant de sacrifices, d'études, d'essais, d'appréhensions, c'est une constatation très consolante pour les missionnaires de Galicie. Plus qu'ailleurs nous sommes ici dans notre vocation. C'est bien aux âmes les plus abandonnées que nous avons été envoyés.

Jusqu'à présent nous avons différentes préoccupations matérielles : où loger en mission, car les presbytères sont petits ? Comment pourvoir à notre entretien, car les prêtres sont pauvres ? Comment vivre au couvent, car nous n'avons aucuns revenus, ni l'espoir d'en avoir jamais. Ces questions se résolvent. S'il n'y a pas place chez le curé on logera à l'école ou dans une ferme. Les gens pourvoient à l'entretien des Pères, et, spontanément, apportent du pain, des œufs, du lait, tout ce qu'il faut et en abondance. Les revenus seront remplacés par les honoraires de messes et les dons que nous fournira la généreuse Belgique. Les travaux s'annoncent nombreux. Si la malheureuse guerre pou-

valt finir nous serions surchargés. En attendant il faut avancer avec précaution.

## 6. LUBINCI.

Lettre écrite en 1921, par le R.P. H. Kinzinger.

L'an passé en commençant l'œuvre des missions en ce pays nouveau, j'écrivais que nos deux premiers essais nous remplissaient d'espoir. Cet espoir s'est pleinement réalisé. Dans le courant de l'année 1920, nous avons prêché, à part d'autres travaux, onze missions, et cela dans les trois diocèses de la Galicie : Lwiw, Peremyśl et Stanislawiów. Toutes ces missions ont été abondamment bénies par Dieu, à part une. Celle-ci même a eu de l'éclat extérieur, et plus que certaines autres ; Cela à cause de certaine mésintelligence qualifiée, qui depuis longtemps, existait dans la paroisse.

Disons un mot de l'une ou l'autre de ces missions.

Le 16 mai, nous commençâmes celle de Lubinci, localité située à 13 kilomètres au sud-est de la ville de Stryj. Elle compte un peu plus de mille âmes. Il y a un château juif qui possède presque toutes les terres. Toutes les fontaines sont aux mains des Juifs. Si ceux-ci le voulaient hommes et bêtes périraient de soif. Outre une centaine de Juifs, il y a aussi quelques fidèles du rite latin. L'église est grande et belle, et ressemble à une basilique. En des temps meilleurs elle fut construite par les seigneurs du château. Avant la mission la piété des paroissiens laissait beaucoup à désirer. Les plus fervents se confessaient trois ou quatre fois l'an. Le reste était indifférent ou religieux par routine, et subissait plus l'influence des châtelains que celle du zélé curé-doyen de la paroisse. La mission bien préparée, dès les premiers jours, donna son plein. Non seulement les Ukrainiens et les Polonais de l'endroit prirent une part active aux exercices le matin, dans la matinée, l'après-midi et le soir ; mais de nombreux fidèles des paroisses environnantes accoururent profiter de la grâce de Dieu. Plus d'une fois, l'église se trouvait trop petite. Il fallut prêcher simultanément à l'intérieur et au dehors. La mission présentait tant d'attraits que les Juifs, ce qui ne se voit jamais, venaient écouter les sermons. On disait en riant que même les loups se sentaient attirés. Toujours est-il que ceux-ci sortaient des forêts et menaçaient la sécurité des chemins.

Le triomphe de la mission fut la procession de la croix. Rien ne l'avait fait augurer, car la veille et le jour même nous fûmes gratifiés d'une pluie abondante. Les missionnaires qui avaient promis un temps favorable, et Notre-Dame du Perpétuel Secours, qu'on avait fort invo-

quée à cette intention, semblaient compromis. Le dimanche après-midi, au moment de commencer la procession, il pleuvait encore ; mais à peine le cortège fut-il sorti de l'église que la pluie cessa, les nuages se séparèrent au-dessus de nos têtes, et, par un beau soleil et sur une belle route put se dérouler un imposant cortège avec 5.000 participants. Soit dit en passant : c'est un fait qui tient du prodige ; cette année nous prêchâmes treize missions dans des conditions et des temps fort différents, et toujours il nous a été possible de faire la procession de la croix. Il est arrivé que la pluie cessait avant la cérémonie et recommençait aussitôt après. Nous attribuons ceci à N.-D. du Perpétuel Secours. Les fruits de la mission furent durables. Quand, à quelques mois de distance, nous retournâmes à Lubinci pour y prêcher le renouvellement, nous ne pûmes sans émotion contempler la foule des fidèles qui, dès le premier jour, s'approcha spontanément de la table sainte. La communion quotidienne avait été introduite. Le samedi et la veille des fêtes les confessions se prolongeaient jusque bien avant dans la nuit. Mon jeune compagnon de mission me fit cette réflexion : « Père, nous ne verrons plus ce qu'il nous a été donné de voir à Lubinci ! ». Je ne partageai pas son avis, me disant que la grâce de Dieu est toute puissante et qu'elle ne permet pas de limites dans son action. Toujours est-il que cette paroisse est digne d'avoir pu donner une vocation à la Congrégation du Très Saint Rédempteur.

Du 27 juin au 7 juillet, nous prêchâmes la mission à Hirne au bord de la rivière Stryj, encore au Sud de la ville de ce nom, en vue des Carpathes, dans un pays enchanteur. Une belle chaussée sépare le village de la rivière. Cette chaussée sert de passage à de nombreuses armées et conduit en Hongrie. Le défilé qu'elle traverse fut le théâtre de sanglants combats. Dans la contrée il y a de nombreux tertres recouvrant des cadavres de Russes, d'Autrichiens et d'Allemands. Hirne est un grand village, tout ukrainien, de 2.200 habitants. Il s'étend le long de la route, au milieu de bouquets de verdure, sur une distance de six kilomètres. L'église est spacieuse ; mais pas assez pour le temps de la mission. Puis nous sommes en plein été. Pas moyen d'y tenir à l'intérieur, surtout le soir. Déjà le matin les clerges fondent. Il fallait ici faire appel à son esprit pratique, et pour le reste avoir une grande confiance en Dieu. Outre le manque d'espace dans l'église et les grandes chaleurs, il y avait encore l'absence des cloches qui était de nature à nous causer des embarras. Les cloches furent enlevées par les Russes ou les Autrichiens. Ce qui aggrave les difficultés, c'est que souvent les Ukrainiens n'ont pas d'horloge. Si par hasard on en rencontre une, elle risque encore d'être au repos ou d'aller mal. De fait, je vois que cela commence mal et très mal. On arrive à temps et à contre-temps, souvent une heure et plus après la fin de l'exercice. Il

me faut beaucoup insister pour qu'on transmette des signaux d'un bout à l'autre du village. Les cérémonies de l'amende honorable et de la consécration à la Sainte Vierge doivent se faire à l'extérieur, ce qui n'est pas chose facile. Il faut compter avec la direction du vent et construire en conséquence et à la dernière minute, un autel ou chapelle en feuillage, pour protéger l'illumination contre les courants d'air. Plus d'une fois on est à se demander si des nuages, qui se montrent à l'horizon, n'ont pas la mauvaise intention de venir répandre une douce froideur sur l'enthousiasme de la foule. Mais Dieu et sa sainte Mère sont avec nous et jamais encore une de nos cérémonies ne s'est terminée en sauve-qui-peut. A Hirne, ces cérémonies remuèrent profondément les cœurs : les ombres du soir, la belle nature, le fleuve, les montagnes, la grande foule, les feux de l'illumination, tout cela saisissait l'âme et la portait à Dieu. La procession de la croix fut aussi fort pittoresque. Elle avait un kilomètre de longueur et pouvait compter 8.000 personnes. Au moment des adieux nous pûmes constater combien cette bonne population s'était attachée à ses missionnaires. Au sermon de clôture les sanglots couvrirent la voix du prédicateur. Ces sanglots redoublèrent quand Monsieur le curé, un vénérable chanoine, remercia les Pères pour le bien opéré dans sa paroisse. La foule alors se jeta en pleurant sur les missionnaires qui durent s'enfuir à l'église et puis à la sacristie. Mais ils furent suivis et serrés contre les parois. Un cortège aux flambeaux, improvisé sur place, les délivra de leur position critique et les conduisit au presbytère, situé à quelques centaines de pas de l'église. Il fallait encore adresser à la foule une dernière parole d'adieu. Après quoi les Pères s'esquivèrent. Ce n'est qu'à regret que les gens se dispersèrent. La mission, la grande fête des âmes était passée. Il était 11 heures du soir. A Hirne, 8 jeunes gens sollicitèrent leur admission au couvent et 38 jeunes filles me prièrent de m'entremettre pour elles, afin qu'on les acceptât dans les monastères de Lwiw. Hélas ! la place manque et il faut refuser de belles vocations !

Dans toutes les missions, la grande masse du peuple se confesse ; beaucoup communient deux ou trois fois. La communion quotidienne n'est pas encore en honneur, souvent elle est impossible, surtout dans les grandes paroisses ; parfois aussi le prêtre indigène ne s'y prête pas. Il y a par-ci par-là une abstention dans le troupeau : vieux soldats, ouvriers qui furent en Amérique ou ailleurs. On rencontre plus de ces récalcitrants aux environs des villes. Ce sont des orgueilleux et des impies, d'autant plus méchants que le peuple est meilleur. Ces abstentions sont abondamment compensées par les catholiques du rite latin et les ukrainiens des paroisses voisines qui viennent assister à la mission.

Lorsque dans une contrée nous avons déjà prêché et que nous y

retournons, notre réapparition est une fête. Nos anciennes connaissances veulent nous voir et se confesser à nous. Leur désir ne trouve pas toujours de la réciprocité, parce que après tout, nous donnons la mission pour les fidèles de la paroisse où nous avons établi notre quartier. Quand alors nous annonçons que nous ne confesserons pas les étrangers faute de temps, nous voyons des yeux tristes et interrogateurs se tourner vers nous, comme pour nous dire : « Quoi, sommes-nous devenus pour vous des étrangers, nous, qui vous avons si bien reçus et si bien écoutés ? Oubliez-vous les promesses mutuelles que nous nous sommes faites lors des adieux ? ». Aussi, d'ordinaire, notre refus de confesser n'est pas longtemps maintenu et nous finissons par écouter tous ceux qui se présentent. Nous confessons trop, et trop tard. C'est peut-être un excès de zèle où la santé ne trouvera pas son compte. Mais, vive Dieu ! si les gens sont généreux, nous devons l'être aussi. Dieu nous conservera nos forces, ou bien suscitera des hommes pour nous remplacer.

Je ne parle d'autres missions que nous avons données, non pas parce qu'elles n'étaient pas belles ; mais parce que ce serait répéter sans trop de variantes ce que j'ai dit de ces quelques travaux.

Ce qui vient d'être raconté suffit pour conclure que les missions inaugurées timidement au commencement de l'an de grâce 1920, se trouvaient à la fin de cette même année définitivement lancées. Actuellement leur prestige est si grand, leur succès si incontestable, que les demandes affluent de toute part et que malheureusement, faute d'hommes, il en faut refuser un bon nombre. Oui, voilà une peine déchirante pour le cœur des missionnaires de Galicie : il faut refuser la parole de Dieu et la grâce de Dieu à des pauvres affamés, à des âmes abandonnées qui la demandent avec insistance. Que ne sommes nous vingt missionnaires, ou au moins dix, pour entreprendre le relèvement de l'esprit chrétien et catholique en Galicie orientale et pour préparer notre campagne apostolique en Ukraine orientale !

Une mission moins riche en émotions, mais non moins importante, surtout à notre point de vue, fut celle de Zboïka ; elle fut prêchée du 15 octobre au 9 novembre. Zboïska est aux portes de la ville de Lwiv et compte, tout compris, un peu plus de 1.000 habitants. Un tiers du village est polonais et deux tiers sont ukrainiens. Il n'y a que quelques Juifs, ce qui prouve que les gens sont intelligents. Au point de vue religieux Zboïska n'a jamais eu bonne réputation : il n'y avait aucune piété ; les offices et les sacrements étaient fort délaissés ; même à la fête du village on ne communiait pas. Ce n'est pas fort étonnant quand on réfléchit que le plaisir et le mercantilisme avaient établi des relations étroites entre la ville et le village. Lors du siège

de Lwiw (1), j'ai administré pendant six mois la paroisse.

Non sans grand danger pour ma vie, je me rendais à l'église pour y célébrer, visitais et administrais les malades et ensevelissais les morts. J'étais alors le seul Rédemptoriste à Zboiska. Les gens ne m'ont témoigné aucune reconnaissance pour les services reçus. Un peu plus tard, quand arriva la communauté d'Uniw, des voix se firent entendre pour regretter que des étrangers vinsent occuper cette belle propriété. Nous vécûmes encore une année entièrement étrangers aux gens du village. Il fallait changer cette situation. Du reste nous venions de construire une petite église. Une mission fut décidée, non pas dans notre église, mais dans l'église paroissiale, parce que celle-ci est plus grande. Une mission à Zboiska, c'était chose risquée. Humainement parlant, nous ne pouvions pas nous promettre un grand succès. Aussi nous cherchâmes plus haut les motifs de notre confiance, c'est-à-dire, dans le Divin Rédempteur, qui voulait à Zboiska un couvent de Rédemptoristes, et en Notre-Dame du Perpétuel Secours, qui y voulait son sanctuaire, le premier dans cette partie de la Galicie, et peut-être dans tout l'Orient. Dès le commencement nous vîmes les effets de la grâce divine : le matin, instructions bien suivies ; le soir, grands auditoires, toujours croissants. Dans aucune mission on ne nous a apporté autant de bougies qu'à Zboiska ; dans aucune on n'a fait de si riches offrandes à l'église. Aussi les illuminations furent-elles extraordinairement belles. La procession de la croix, chose nouvelle dans la contrée, fut rehaussée par trois prêtres latins, qui revêtus du surplis et de l'étole marchaient devant la croix ; c'étaient trois confrères qui venaient de nous arriver de Belgique. La procession quitta le village pour s'engager pendant quelque temps sur la route qui conduit en ville. A Zboiska les adieux ne furent pas déchirants comme à Hirne. Il n'y eut pas de séparation, mais bien un rapprochement. Les Pères s'étaient révélés aux gens comme missionnaires, comme amis du peuple, comme hommes d'action ; par là ils avaient gagnés les cœurs. Notre église, aussitôt après la mission se remplit de fidèles, non seulement le dimanche, mais également les jours ouvrables, non seulement le matin, mais aussi et plus encore le soir, et tellement qu'elle devenait trop petite. Ce sont les fidèles eux-mêmes qui ont demandé qu'il y eût tous les soirs un office à l'église. Ils ont insisté aussi pour qu'on établit une confrérie, et c'est ainsi que nous avons le plaisir d'avoir déjà l'association de Notre-Dame du Perpétuel Secours, érigée canoniquement dans notre église.

Disons un mot encore d'une mission que nous avons ouverte le

(1) La guerre ukraino polonoise en 1918.

23 novembre à Stopczatiw, aux environs de Koloméa. La paroisse comprend 4.000 âmes répandues sur trois communes : Stopczatiw, Kowaliwka et la ville de Jabloniw, celle-ci en grande partie juive. Nous étions quatre missionnaires et avons prêché la mission simultanément dans deux églises ; l'une s'appelle l'église « haute » et peut contenir 2.000 personnes ; l'autre est l'église « basse », assez grande aussi et en bois, comme c'est souvent le cas pour les églises ukrainiennes. Nous logions à la cure près de l'église haute et nous nous rendions en charrette à la seconde église, distante d'une demi-heure. Le premier dimanche, je vais faire une petite reconnaissance autour de l'église principale, et vois avec tristesse des hommes et des jeunes gens sur la route, devant l'église. Ils s'en vont ayant l'air de se moquer de la mission. L'église est loin d'être pleine, et ceux qui écoutent ne semblent pas être sous l'impression des sermons. Je vois même des figures moqueuses. On cause... Evidemment, nous n'avons pas à faire à une population modèle. Rien d'étonnant : les Russes ont séjourné longtemps ici, et se sont fort mal conduits ; beaucoup de jeunes gens ont pris part à la guerre. Un malheur encore pour la paroisse, c'est que bon nombre d'hommes s'absentent pendant l'hiver pour aller couper du bois dans les forêts. Ils vivent là sans secours spirituels et souvent perdent leur religion. Quand ils rentrent chez eux ils exercent sur leur entourage une influence néfaste. Cependant le second dimanche la paroisse avait changé d'aspect : les deux églises étaient devenues trop petites, les ricurs pleuraient et les jeunes gens frondeurs portaient humblement les quatre grandes croix de mission. L'église basse a fait tous ses efforts pour atteindre l'église haute et plus d'une fois elle a réussi. Stopczatiw, c'est la grande mission : toujours foule aux instructions, toujours presse au confessionnal, toujours des communions en masse.

Les séances de confession duraient régulièrement jusqu'à minuit, bien que quatre missionnaires et un prêtre étranger confessassent à tours de bras. Les communions se distribuaient jour et nuit. Déjà souvent j'ai donné la communion le soir très tard, mais ici je l'ai distribuée pour la première fois jusqu'après minuit. Des gens restaient plusieurs jours à jeûne, attendant le moment de pouvoir se confesser et communier. Parfois ils venaient de loin et devaient passer la nuit dans quelque recoin. Belle pénitence en temps d'hiver ! Comme les étrangers disputaient la place aux paroissiens et produisaient autour du confessionnal une terrible bousculade, nous crûmes remédier au mal en distribuant des billets numérotés. Les premiers numéros se présentaient les premiers. Dans la distribution des numéros nous favorisons les gens de l'endroit, les faibles, etc. C'était bien pensé et cependant pas pratique : les gens ne sachant pas lire, malgré le billet,

se présentaient en désordre. Enfin nous avons dû prolonger la mission de deux jours, et quand il fallut quitter, la besogne n'était pas encore finie. Du reste si nous étions restés là, nous aurions eu du travail pour longtemps encore, car les échos de la mission se répercutaient dans les montagnes et déjà les Houtsoules, peuple intelligent, mais abandonné, se mettaient en branle pour venir nous écouter.

---

## 7. LUCZYCI.

Lettre écrite en 1922, par le R.P. H. Kinzinger.

Luczyci, avec sa filiale Karpanci, est une paroisse ukrainienne de la Galicie septentrionale. Elle compte 2.000 âmes et est administrée par M. le chanoine Alexandre Filewycz, un vénérable octogénaire, qui, il y a plus de 40 ans, fut chassé de Russie par la persécution contre les Uniates. Ce défenseur de la foi, désireux d'étendre le règne du Christ, appela dans sa paroisse, située sur la frontière russe, les Pères Rédemptoristes du rite grec, pour prêcher une mission de 10 jours.

Pour arriver à ce point extrême de la Galicie, on prend à Lwiw le train vers Sokal. On arrive dans cette ville après avoir roulé environ cinq heures dans la direction du nord. De Sokal à Luczyci on a encore trois heures en charrette vers le nord-est. Luczyci forme comme une presqu'île dans l'ancien territoire russe et est entouré de villages schismatiques. L'église se trouve à quelques pas seulement de l'ancienne frontière.

Dès le jour de notre arrivée, le samedi 27 août 1921, nous pouvons nous promettre un beau succès. Les nombreux fidèles qui viennent nous prendre à la cure pour nous conduire en procession à l'église, leur piété, leur enthousiasme, nous autorisent à être très optimistes.

L'église paroissiale est en pierre. Elle fut agrandie immédiatement avant la guerre. Malgré ses belles dimensions elle se remplissait trois ou quatre fois par jour, c'est-à-dire, pour les deux instructions du matin, pour la conférence sur les devoirs d'état l'après-midi, et le soir pour le grand office. Celui-ci commençait à l'église par les chants et les prières d'usage et se poursuivait à l'extérieur par le grand sermon. Entre l'église et les grands arbres qui l'entouraient et sous le ciel étoilé il y avait assez de place pour les paroissiens de l'endroit, pour ceux des villages voisins et pour les orthodoxes de Cholmszczyna. Ce n'est que pour les cérémonies de l'amende honorable, de la Très Sainte Vierge et de la clôture, qu'on resta à l'extérieur. Alors il faut faire de nécessité vertu et s'arranger comme on peut. L'absence de chaises et de bancs dans les églises permet de faire de la place quand il n'y en a plus. On se presse et se bouscule comme il faut dans toutes les directions ; on occupe le chœur, la sacristie et le jubé qui sont grands. Ceux

qui ne peuvent trouver place restent à l'extérieur devant la porte large ouverte. Ils ne sont pas les plus à plaindre : ils entendent tout et ne doivent pas suer de grosses gouttes comme ceux qui ont trouvé place à l'intérieur. Durant toute la mission nous fûmes favorisés par le beau temps. Il fit beau surtout le dimanche 4 septembre, jour où nous fîmes la procession de la croix. Plusieurs milliers de fidèles y prirent part. Comme d'habitude nous avions deux croix : la croix de mission proprement dite, croix en chêne, grande et lourde, destinée à être plantée près de l'église, et le grand Christ, couché sur le brancard. Il sert surtout pour relever la beauté de la procession. Ici l'image du Sauveur est en bronze doré et repose sur un magnifique lit de parade. Christ et brancard sont portés sur les épaules des jeunes gens. Le soleil inonde de ses feux cette imposante apparition. De nombreux ukrainiens orthodoxes sont arrivés de loin, les uns à pied, les autres en voitures, pour voir cette manifestation de la foi catholique. La plupart d'entre eux, sans y avoir été invités, entrèrent dans le cortège. Celui-ci longea un temps considérable la frontière, et le vent porta au loin sur la terre schismatique l'écho de nos prières et de nos chants. Nous fîmes un grand tour au milieu d'un pays pittoresque. En revenant, les portebannières, les jeunes filles avec les images saintes, les prêtres avec les croix de mission firent encore trois fois le tour de l'église au son de toutes les cloches. Après une allocution vibrante d'un des missionnaires et de chaleureuses acclamations à Jésus-crucifié, la grande croix fut plantée près de l'église du côté de Cholmszczyna. Elle rappellera aux générations à venir les bienfaits de la mission et aussi le rapprochement qui se fit à cette occasion entre les frères séparés de la Galicie et de la Wolhynie, entre les catholiques et les schismatiques du rite gréco-slave.

La mission promettait de suivre son cours normal, quand volla un télégramme annonçant l'arrivée de Sa Grandeur Monseigneur Josaphat Kocylowskyj (1), évêque de Peremyśl, dans le diocèse duquel se trouve Luczyń. Après un moment de désarroi l'on se ressaisit et s'écrie : « Tant mieux, le souvenir de la mission n'en sera que plus ineffaçable ! ».

Sa Grandeur nous arrive le lundi matin à 10 heures. Elle est reçue par toute la population. Les Orthodoxes sont encore là pour voir l'évêque catholique. Monseigneur de Peremyśl peut avoir 45 ans. Il est grand et fort et porte une belle barbe. Il fut officier autrichien et était moine basilien avant son élévation à l'épiscopat. Après un échange de compliments, l'évêque entre à l'église, se jette par terre au pied de l'autel

(1) Mort en 1947.

et commence sa préparation à la sainte messe, à laquelle tous assistent. Après la messe, sermon à l'extérieur. Malgré les fatigues de la route et l'heure tardive, Monseigneur fait un grand sermon où il exhorte ses ouailles à la véritable conversion et à la persévérance.

Nous avons ainsi un missionnaire de plus. Le chante, il chante le « Moleben » à la Très Sainte Vierge à la place d'un missionnaire. La nuit il entend avec nous les confessions. Le lendemain, mardi, il prêcha encore, l'avant-midi, un sermon apologétique. Ainsi nous arrivons à la clôture.

Habituellement la cérémonie de clôture a lieu le soir. Ici nous devons faire une exception, car Monseigneur doit partir encore le jour même et il est désireux d'assister à la clôture. Nous annonçons donc que la cérémonie aura lieu, le mardi, à trois heures l'après-midi.

Bien que ce soit jour ouvrable et en pleine journée l'église est plus que comble ; au moment où le missionnaire prononce de mot de « séparation », l'auditoire éclate en sanglots. Tous pleurent, même les hommes, qui ont honte de pleurer, qui ne veulent pas pleurer. D'aucuns se cachent le visage dans le chapeau pour ne pas se faire remarquer. Le prédicateur doit élever la voix pour se faire entendre. Après quelques minutes il s'arrête pour donner à l'émotion le temps de se calmer ; mais les sanglots ne font que redoubler, car il semble que le missionnaire lui-même pleure. Force lui est de terminer son sermon le plus vite possible.

Après lui l'évêque monte en chaire avec mitre et crosse pour donner la bénédiction apostolique. D'une voix claire, vibrante, émue, il félicite les gens de Luczycki de leur belle attitude pendant la mission. Il remercie Dieu d'avoir accordé cette grande grâce à son peuple. Il remercie les missionnaires de tant travailler dans son diocèse et de lui alléger par leur mission sa lourde charge pastorale. Il ajoute : « Mes Frères ! j'ai pris plaisir à voir comment avec vos missionnaires vous priez à toutes les intentions qui vous sont chères. Par reconnaissance pour ces chers Pères, moi, votre évêque, et vous, mes ouailles, nous allons prier ensemble à leurs intentions, à eux. Disons d'abord un Pater et un Ave Maria en l'honneur du grand Saint Alphonse de Liguori, le fondateur des Rédemptoristes, pour le remercier de nous avoir envoyé ses fils... » et il fit connaître Saint Alphonse au peuple.

Il prie encore à trois autres intentions. Puis, un cinquième Pater et Ave Maria à la Divine Providence pour qu'elle fasse en sorte que nous ayons aussi dans notre diocèse de Peremysl une fondation de Rédemptoristes. Le diocèse de Peremysl est peut-être celui où ils travaillent le plus, et cependant il n'y ont pas même un abri !

La parole de l'évêque remue aussi profondément les cœurs. C'est avec un mélange de tristesse et de joie qu'on chante le « Te Deum » et

ensuite l'hymne au Très Saint Sacrement, qui termine la cérémonie.

Une heure plus tard Monsieur le curé, les trois missionnaires et le peuple reconduisent processionnellement Sa Grandeur jusqu'à une certaine distance de l'église. Là l'attendent des voitures et un escadron de cosaques improvisés. Après une dernière recommandation et une dernière bénédiction, Monseigneur monte en voiture et au grand galop, cavaliers et équipages disparaissent laissant derrière eux des nuages de poussière.

Le lendemain matin une nouvelle procession quitte l'église. Mais comment l'appeler procession ? On n'entend ni prières, ni chants. On dirait plutôt un cortège funèbre. C'est que cette fois on escorte les missionnaires, que peut-être on ne reverra plus. Nous sommes contents d'arriver à l'endroit de la séparation pour ne pas assister plus longtemps à la douleur de cette bonne population. Le vénérable curé pria le supérieur des missionnaires de donner encore à tous sa bénédiction.

Un beau soleil luit comme au jour où nous arrivâmes. Quand nous sommes dans le bois qui nous dérobe Luczycki et la Cholmszczyzna, nous nous communiquons nos impressions. Nous nous sentons heureux d'avoir fait du bien aux âmes et du fond du cœur nous remercions Dieu de nous avoir fait le partage si beau.

A l'occasion de cette mission nos Pères pénétrèrent aussi en Cholmszczyzna pour causer avec les habitants des contrées frontalières et se rendre compte de la disposition des esprits. Plus tard ils vous communiqueront les résultats de leur enquête.

## 8. PEREMYSL.

Lettre écrite en 1923, par le R.P. J. Schrijvers.

J'ai été en mission, dans une grande ville, à Peremysl ! Aussi bien je remplissais le modeste rôle de quatrième Père, de simple confesseur. J'en suis d'autant plus à l'aise pour parler de mes confrères, les RR. PP. Kinzinger, Janssens et Szyzkowycz.

Nos prédicateurs ont emporté la ville d'assaut, tout comme les Russes, au début de la guerre, car Peremysl était la formidable forteresse que les troupes du Tsar ont dû bombarder pendant des mois avant de la prendre.

La ville compte environ 50.000 habitants. Elle est assise sur un fleuve, le Sian, qui marque les limites Ouest de la Galicie. Il s'y trouve environ 10.000 Ukrainiens, ce qui sur les frontières de la Galicie est encore un pour-cent considérable. Ce sont les Juifs, qui sont en grande majorité. La plupart de ces familles juives prennent des Ukrainiennes à leur service. Le pauvre Ukrainien partout doit servir souvent les ennemis de sa foi et de son rite. A Stryj, une petite ville située à l'Est

de la Galicie, il y a 2.000 jeunes filles ukrainiennes servantes chez des Juifs. A Peremysl, il y en a peut-être encore plus.

Heureusement à Peremysl, le clergé ukrainien est fervent, et il avait bien préparé la mission. De leur côté les missionnaires avant de donner l'assaut, avaient dressé leurs grosses batteries et fait un feu croisé les premiers jours.

Bientôt il y eut de larges brèches dans les remparts. A preuve, dès le troisième ou quatrième jour la vaste cathédrale était archicomble.

Quand le brave Ukrainien est touché par la grâce il ne le cache pas. A la fin des grands sermons surtout, le spectacle de la foule soulevée par l'émotion est unique. A la voix du missionnaire invitant à la pénitence, toute cette foule éclate en gémissements, en cris de repentir. Heureux le missionnaire qui parvient à dominer le tumulte. Mais plus il gonfle la voix, plus aussi les lamentations et les pleurs redoublent.

Le dimanche, il y eut procession de la croix. Cette cérémonie fut présidée par le très zélé Evêque de Peremysl en personne, entouré de tout son chapitre.

Une foule immense avait envahi les rues que parcourait la procession. La route était difficile. La neige tombait, le vent soufflait, de grosses pierres barraient le passage. C'était une vraie montée du Calvaire. Au cimetière fut plantée une énorme croix en bois de chêne que vingt jeunes gens avaient peine à porter.

Comme c'était touchant d'entendre prier et chanter tout ce peuple, de l'entendre répéter par trois fois après le prédicateur : « Vive Jésus, vive sa croix ! ». Depuis des siècles il porte toujours la croix, s'il pouvait l'unir à celle du Rédempteur et s'en faire un instrument de victoire il règnerait au moins au Ciel après avoir été esclave sur terre.

Après la plantation de la croix, la procession se reforma pour rentrer à l'église. Ce n'est pas facile de descendre cette pente rapide couverte de glace et de neige. Plus d'un roula par terre, sans que ces incidents n'ôtassent rien à la gravité de la cérémonie.

A un certain moment une vieille femme préoccupée de m'épargner semblable mésaventure vint me prêter l'appui de son bras en disant : « Je soutiendrai le père spirituel ». Je me laissai faire au risque de susciter quelque jalousie chez les autres vieilles. Nous marchions gravement derrière l'Evêque et son chapitre. Je crois qu'on n'a pas ri de nous.

Les derniers jours de la mission étaient surtout destinés à recueillir au confessionnal les dépouilles laissées par le diable en fuite. J'eus ma bonne part.

Hélas ! quelque consolante qu'elle fût, la mission me laissa l'impression d'une offensive partielle. Hâtez-vous de nous fournir des mis-

slonnaires pour que nous puissions bientôt attaquer sur tout le front à la fois.

### 9. HLYNNA-NAWARIA.

Lettre écrite en 1923, par le R.P. H. Kinzinger.

Nous sommes actuellement dans la petite ville de Hlynna-Nawaria, non loin de Lwiw, Singulière paroisse ! Dans la ville, il n'y a qu'une seule famille entièrement ukrainienne. La ville est en grande partie juive. Il y a quelques centaines de Polonais. Les Ukrainiens dépendant de la paroisse de Nawaria sont dispersés dans les villages voisins. Il leur faut beaucoup de bonne volonté pour fréquenter l'église, les distances étant grandes et les chemins en très mauvais état.

Cependant la mission ne se ressent pas de ces difficultés. Nous avons de beaux auditoires aux instructions du matin. Le soir, l'église étant trop petite, nous devons prêcher en plein air.

Avant cette mission, j'ai prêché, avec les RR. PP. Szyszkowycz et Boels, celle de Rohatyn. Ce fut une des plus consolantes de ma vie apostolique.

Rohatyn est une ville, chef-lieu de district, résidence d'un Starosta ou commissaire d'arrondissement. Il y a aussi un tribunal et deux gymnases : l'un ukrainien est très grand, l'autre polonais est de proportion très modeste. Celui-ci est de date récente. Conformément à la politique polonaise il doit faire concurrence au premier.

La ville comptait avant la guerre 12.000 habitants. Elle fut en partie incendiée par les Russes et n'a plus qu'une population de 8.000 âmes. La moitié de Rohatyn est composée de Juifs. Il y a environ 3.000 Ukrainiens et 1.000 Polonais. Les Polonais ont leur église latine. Les Ukrainiens ont deux paroisses avec deux églises principales. Elles sont desservies par deux prêtres qui outre leurs fonctions de curé en ont encore d'autres très absorbantes.

Nous ne devons prêcher la mission qu'aux fidèles de la paroisse principale ; mais, comme c'était prévu, ceux de la seconde paroisse et ceux des paroisses environnantes rivalisèrent de zèle pour venir ramasser les miettes qui tombaient de la table du riche.

La mission commença le samedi soir, 26 mai. A 7 heures du soir, après le chant des Vêpres, les fidèles en procession avec leur digne curé, M. le chanoine Godryk, vinrent nous prendre à la cure, située à 600 mètres de l'église. Jamais on n'avait vu tant de monde pour une ouverture de mission. C'était signe évident que nous étions les bienvenus.

Les 27 et 28 nous avions les jours de la Pentecôte grecque. Après les fêtes l'assistance se maintint et même augmenta de façon qu'il fallut prêcher régulièrement à l'extérieur. Le soir les auditoires atteignirent les chiffres de 4, 5 et 6 mille personnes.

Pour les confessions il fallut faire appel au dévouement des prêtres des environs. Parfois huit prêtres étaient au confessionnal. Le travail durait jusque vers minuit. On distribuait la sainte communion jusqu'à six heures du soir.

La procession de la croix promettait d'être grandiose, et elle le fut. Huit paroisses avec leurs bannières prirent place dans le cortège. Celui-ci était trop grand pour se déployer en ville. Il se forma devant l'église et sur la grand-place, de là se dirigea vers la station, située en dehors de la ville ; puis, à travers champs remonta vers le cimetière et rentra en ville faisant un trajet de 6 kilomètres. La procession elle-même avait une longueur de deux kilomètres et pouvait compter 15 à 20 mille personnes. Les deux croix portées par les jeunes gens et entourées par une foule compacte d'hommes firent une profonde impression. La croix de chêne était énorme et très lourde. Il a fallu une trentaine d'hommes pour la porter. Le Christ couché sur le brancard était grand aussi et plein d'expression.

La cérémonie dura 3 <sup>1</sup>/<sub>2</sub> h. La procession elle-même 2 <sup>1</sup>/<sub>2</sub> h. De fait, une procession peu ordinaire ! Cependant personne, pas même ceux qui devaient porter la lourde croix, ne se plaignit, ni de la longueur du chemin, ni de la durée de la cérémonie. Cela fut « enlevé », comme on dit, à la satisfaction de tous et à la plus grande gloire de Dieu.

Après une petite pause les prêtres présents se mirent au confessionnal. Ils ne purent pas achever ce soir la besogne. On congédia les pénitents qui avaient attendu de longues heures, leur donnant, comme consolation, un billet qui leur permettrait le lendemain de passer avant les autres.

Le mardi soir, 3 juin, eut lieu la clôture. L'auditoire était plus nombreux que jamais. Quand le missionnaire à la fin du sermon prononce le mot d'« adieu » et veut encore ajouter quelques recommandations, l'auditoire éclate en sanglots. Plus possible de continuer à prêcher. Le prédicateur ému aussi, jette encore à la foule ces cris : « Veillards... Parents chrétiens... Chère jeunesse... Chers enfants... » et trace sur la foule un ample signe de croix, qui traduit son affection d'apôtre pour ce peuple qui lui a donné sa confiance et tout son cœur.

Monsieur le curé, en des paroles émues, dit sa reconnaissance envers Dieu et envers les missionnaires. Puis, toujours à l'extérieur, on chante le « Te Deum » et donne la bénédiction avec le Saint Sacrement.

Nous aurions voulu nous remettre au confessionnal pour satisfaire encore de nombreux pénitents ; mais la foule nous en empêcha,

D'abord c'est une ruée pour nous baiser les mains, la croix, les habits. Puis il faut accepter les honneurs d'un cortège aux flambeaux qui fait un détour par la grand'place. C'est au chant de « Mnohaya Lita » et de pieux cantiques qu'on nous reconduit à la cure.

La mission de Rohatyn n'a pas seulement fait du bien à la paroisse et aux paroisses voisines. Elle a profité aussi aux fidèles du rite latin, aux orthodoxes, et même aux Juifs.

Des soldats de Volhinie, ancienne province russe, suivaient assidûment les exercices. Les Juifs se tenaient aux fenêtres ou bien sur les talus environnant l'église. Certains escaladaient les murs du cimetière. Il y avait même des jeunes filles juives qui se mêlaient à l'auditoire.

Il s'ensuit que la sphère d'influence de cette mission fut très vaste. Il n'en faudrait pas beaucoup de pareilles pour relever le niveau religieux de tout un pays.

Le missionnaire ici prêche à l'extérieur, sur les collines, les ruines, les cimetières, et sa parole, portée au loin par les vents, ou renforcée par le calme de la nuit, va frapper les cœurs de tous, même des pécheurs qui se cachent pour ne pas l'entendre.

Nous sommes très heureux de pouvoir faire tant de bien. Une seule pensée nous attriste : La moisson est grande, mais trop peu d'ouvriers.

## 10. UN BILAN APOSTOLIQUE SUPERBE.

Lettre écrite en 1925, par le R.P. J. De Vocht.

Les Rédemptoristes du rite ukrainien peuvent être fiers des résultats obtenus par leur ministère durant ces dernières années.

Les missions sont données rigoureusement sur le plan de nos missions en Belgique. Missions d'au moins dix jours, commençant le samedi soir. Habituellement avant le sermon d'ouverture on vient prendre processionnellement les missionnaires à la maison du curé et on les conduit à l'église. Devant la porte le curé leur adresse un petit mot de bienvenue et leur remet les clefs de l'église en signe de pleine juridiction dans la paroisse. Puis se fait le sermon d'ouverture. On a toujours deux instructions le matin, et un grand sermon le soir. Habituellement se donne encore un sermon spécial pour chaque classe de personnes. Nous avons cette différence à notre avantage d'avec nos missions en Belgique que très fréquemment on a trois fois tout l'auditoire complet. Ce qui entraîne alors la nécessité de traiter un plus grand nombre de sujets. On prêche pendant trois jours aux enfants pour les préparer à la communion générale. Nous avons l'amende honorable. Nous avons la cérémonie avec illumination en l'honneur de la Très Sainte Vierge.

Pendant tout le temps de la mission l'image de Notre-Dame du Perpétuel Secours est exposée, ornée de fleurs et de lumière et concentre la dévotion des foules. On peut dire que dans chaque mission Notre-Dame du Perpétuel Secours est assise sur un trône de grâce et de miséricorde. Nous avons encore le second dimanche de la mission la procession triomphale de la croix, qui est le point culminant de la mission. Combien toutes ces émouvantes cérémonies font impression sur cette population d'ailleurs très impressionnable !

Quand dans une ville ou un village la mission se donne, les foules accourent de 10, de 20 villages environnants et suivent la mission. Un bon nombre loge même dans le village durant tout le temps de la mission. Ainsi il se fait qu'on prêche habituellement devant plusieurs milliers de personnes. Les églises étant généralement trop petites pour contenir cette foule, chaque fois que le temps le permet on prêche à l'extérieur devant l'église ou à côté d'elle. Des auditoires de 6.000, 8.000, 10.000 ne sont pas chose rare. Et toute cette foule se confesse. Les confesseurs sont toujours étrangers. Bien rares sont dans les villages ceux qui méprisent la grâce de la mission. Et pour que les fidèles du village qui a demandé la mission ne soient pas lésés, ceux-ci se confessent avant tous les autres et au besoin reçoivent un billet d'identité pour les faire admettre au confessionnal. Impossible d'évaluer le chiffre de communions distribuées dans ces missions. Les fidèles communient pendant les messes, de la main de nombreux prêtres présents et la manière grecque de communier ne permet guère de faire un calcul même approximatif. Mais habituellement les communions sont répétées pendant la mission bien que jusqu'ici dans beaucoup de villages ne soient connues que la confession et la communion pascales.

Je copie maintenant quelques passages de nos chroniques. Ils sont plus éloquentes que tout commentaire.

Mission à Pidmonastyr, du samedi 2 au mardi 13 septembre 1923, prêchée par les RR. PP. Jacques Janssens et Szyszkowycz. Ce village est presque exclusivement peuplé d'Ukrainiens. La foi catholique y était bien ébranlée. Le curé précédent était passé au schisme pendant la guerre et avait entraîné toute la population ou à peu près. Aussi au commencement la population s'est montrée froide et à distance, même franchement opposée. Mais la grâce divine a vaincu les obstacles. L'auditoire est allé en grandissant chaque jour. Les trois derniers jours, toute la paroisse était gagnée à peu d'exceptions près. L'enthousiasme y était. Bien peu nombreux sont ceux qui ne se sont pas confessés. Cinq ou six villages voisins ont profité aussi de la mission. Après la mission, les missionnaires ont été solennellement conduits à la gare par toute la population et accablés de fleurs !

Renouvellement à Pidmonastyr du 17 au 21 février 1923. Prédicateurs : les RR. PP. Jacques Janssens et Szyszkowycz.

En dépit de la neige et des grandes distances et du froid glacial, matin et soir, église pleine ! Pâroisse au complet. A part 5 personnes, toute la pâroisse s'est confessée. Contre le gré des missionnaires le peuple a voulu les reconduire solennellement à la gare au milieu des chants.

Mission de Lubianky du 11 au 22 mai 1923, prêchée par les RR. PP. Janssens et Szyszkowycz. Lubianky compte 1.000 âmes. Ce village qui était un nid de radicalisme, a donné un succès inespéré. Trois fois par jour l'auditoire était au complet. Toute la population, exepté six personnes, s'est confessée. Un grand nombre a réitéré la Sainte Communion. A la procession de la croix il y a eu un enthousiasme indescriptible. Le matin du départ des missionnaires, à 2 ½ h., on a sonné les quatre cloches et cinq minutes plus tard la vaste église était bondée de monde pour assister à la messe des missionnaires. Quarante cosaques à cheval ont accompagné les Pères à la gare. La foule a couvert leur voiture de fleurs et en les acclamant a fait encore un trajet de deux heures.

Mission de Mykulynci, du 17 au 28 août 1923, prêchée par les RR. PP. Kinzinger et Szyszkowycz. La petite ville de Mykulynci compte environ 6.000 habitants, dont 1.600 Ukrainiens et autant de Polonais ; le reste de la population est Juif. C'est une population de ville extrêmement cultivée. L'église est vaste, trop vaste pour la population. Malgré cela les exercices ont dû avoir lieu à l'extérieur. La population polonaise avait pénétré à l'intérieur de l'enclos dans lequel se trouve l'église. Les Juifs en très grand nombre venaient écouter religieusement les prédications, restant en dehors de l'enclos, et parmi eux il y en a qui n'ont pas été indifférents à la grâce. La procession de la croix était extraordinairement triomphale. La croix de mission mesurait dix mètres de longueur et pesait 700 kilos. Les jeunes gens de la pâroisse se sont fait un honneur de la porter. Parmi eux un jeune homme juif qui, sans respect humain, mit pieusement ses épaules sous le saint fardeau. Cet acte était un scandale pour ses coreligionnaires, aussi ceux-ci l'ont puni de son audace. Pendant la procession un nombreux groupe d'hommes et de femmes juifs s'élancent vers la croix en poussant des cris fanatiques, arrachent le pauvre jeune homme, le rouent de coups, et l'entraînent dans une maison voisine où ils continuèrent de le maltraiter.

Mission de Rudnyky, prêchée du 7 au 17 mars 1924, par les RR. PP. Janssens et Szyszkowycz. Le curé avait préparé la mission par ses allocutions et par la prière. Arrivés sur place nous recevons un mémoire sur l'état de sa pâroisse. C'est à frémir quand on parcourt ces

pages écrites par le pasteur aux abois. Tous les vices y règnent. L'ivrognerie est enracinée non pas seulement parmi les hommes, mais encore parmi les femmes et la jeunesse des deux sexes. Le vol est universel. L'instituteur qui venait de quitter avait propagé autant qu'il pouvait les théories de Renan et le bolchévisme. Les Méthodistes avaient de nombreux adeptes dans le village. Comme d'ailleurs dans toute la contrée, quelques jours avant l'arrivée des missionnaires une députation d'hommes est venue trouver le curé pour lui dire que dès que les Pères oseraient prononcer le nom de Saint Josaphat, ils ne mettraient plus le pied à l'église. La grâce a entièrement triomphé dans ce lieu d'impiété. Saint Josaphat a été exalté. Bien que le curé eût fait tout ce qu'il avait pu pour empêcher la population des villages voisins de venir à Rudnyky, ceux-ci sont venus, et ont eu plus que les miettes qui tombaient de la table. Pauvres âmes abandonnées. Béni soit Dieu qui nous a choisis pour leur porter secours.

Mission de Kiwec, du samedi 13 au lundi 24 juin 1924, donnée par les RR. PP. J. Janssens et Szyszhowycz. Le curé de la paroisse, un veillard de 77 ans, a été autrefois prédicateur de grand renom. Brisé par l'âge et l'infirmité il est depuis longtemps condamné à une inaction forcée. Le démon en a profité pour semer dans la paroisse l'ivraie à pleines mains. Cette petite paroisse de 550 âmes était infectée par les erreurs incohérentes de la secte des Baptistes. Une trentaine de femmes et de jeunes filles et quelques pères de famille s'étaient fanatisés par l'action de deux ministres travaillant dans la région, y rayonnant partout. A Kiwec, leur plus ardent propagandiste était un jeune homme, autrefois domestique du curé. Toute la paroisse n'avait pas apostasié, mais la foi était ébranlée dans toutes les âmes. Toute cette population, d'ailleurs ignorante, connaissait les théories de la secte, bien mieux que le catéchisme. Bien que ces théories fussent subversives de toute religion elles n'empêchaient point que les réunions de la secte ne fussent des manifestations religieuses bizarres et grotesques, où les scènes de larmes jouaient un grand rôle. Il n'en faut pas plus pour en imposer à la foule ignorante !

La grâce de Dieu a fait son œuvre. Tout le village s'est confessé et est revenu à la foi, quatre ou cinq obstinés exceptés. Nous avons la douce confiance d'avoir arrêté le mal et d'y avoir porté remède. Le but principal de la mission est obtenu. Son Excellence le Métropolitain lui-même avait demandé avec instance que nous donnions ce travail avant tout autre, pour porter d'urgence à cette pauvre population, le secours dont elle avait besoin. La mission avait été préparée aussi bien que possible par les prêtres des environs, mais huit jours avant l'ouverture une députation du village s'est rendue auprès du prêtre qui s'était le plus dévoué, pour lui déclarer nettement qu'on n'avait pas

besoin de missionnaires. Malgré cela la mission de Kiwec est une des plus belles que nous ayons donnée. Dans les instructions de 6 ½ et 11 heures toute la paroisse était au complet. Le soir à 7 heures il y avait une affluence de monde que bien certainement Kiwec n'a jamais vue. Vers l'heure de l'office tous les chemins menant au village étaient pleins de monde, venant de 20 villages voisins. Le dimanche 12.000 personnes au bas chiffre, 15.000 peut-être ont pris part à la procession de la croix.

La cérémonie avait ici un caractère grandiose incomparable. Le cortège se déroulait dans un ordre parfait. Les chants, les prières, le crédo des hommes étaient des actes de foi et de repentir réclamés par les circonstances particulières. Monsieur le chanoine Kowalskyj qui remplaçait à la cérémonie Son Excellence le Métropolitain, disait que même les pierres avaient pleuré. Ce jour sera écrit en caractère d'or dans les annales de nos missions et gravé dans le cœur de 15.000 fidèles.

L'église de Kiwec peut contenir à peine 200 personnes. Tous les exercices ont donc eu lieu en plein air. Détail digne d'être passé à la postérité. Dans les environs partout il a plu sans discontinuer. Pendant une semaine entière des pluies torrentielles et des orages! A Kiwec pas une goutte d'eau n'est tombée pendant les exercices. Des nuages menaçants se sont amassés, mais rien de plus. La population criait au miracle.

Mission de Litowysko, prêchée du 12 au 22 juillet 1924, par les RR. PP. De Boer, Janssens et Szyszkowycz. Ce village qui compte 2.000 Ukrainiens est situé dans les montagnes des Carpathes. La population comme celle des environs est peu cultivée. Ces pauvres gens se font gloire de ne pas pouvoir lire ni écrire, parce qu'ainsi ils sont comme leurs ancêtres étaient! Population d'ailleurs superstitieuse et défiante. Nous nous en sommes aperçus au commencement. L'auditoire bien qu'entièrement en proportion avec le nombre des paroissiens n'était pas enthousiaste. Mais petit à petit le feu sacré les a gagnés et bientôt ils furent entièrement sous l'influence de la grâce. Toute la population s'est confessée, y compris un esprit fort, revenu du Canada, qui quelques jours avant la mission avait voulu organiser une action contraire, non seulement dans la paroisse de Litowysko mais encore dans les villages voisins. Sa propagande a eu l'effet opposé à celui qu'il visait. D'une vingtaine de paroisses voisines la population est venue écouter la parole de Dieu prêchée d'une manière apostolique à laquelle elle n'est certainement pas habituée. Procession de croix enthousiaste avec plusieurs milliers de participants. Dans ces montagnes abandonnées on bénit ces apôtres qui n'ont uniquement en vue que le bien des âmes.

Mission de Borszczów, prêchée du 9 au 19 août 1924 par les RR. PP. De Boer, Jacq. Janssens et Szyszkowycz. La paroisse ukrainienne compte 2.000 fidèles. A côté de celle-ci il y a une paroisse polonaise à peu près aussi nombreuse. La mission merveilleusement bien préparée par le très zélé curé, a donné un résultat que jusqu'ici on n'a pas atteint. Presque toute la paroisse polonaise y a pris part, bien que deux mois plus tôt elle ait eu sa mission prêchée par trois religieux d'une autre Congrégation. La procession de la croix a eu un moment inoubliable. Pendant que le missionnaire adressait la parole à cette multitude qu'on évaluait à 15.000 personnes au moins, une émotion intense s'est emparée de la foule. Des sanglots et des cris de repentir ont éclaté de toute part, puis des promesses de fidélité s'échappaient spontanément de ces cœurs émus, les uns entraînant les autres ; puis enfin ce sont des acclamations sans fin au divin Crucifié, qui certainement à ce moment était Roi de cette foule. Cette scène a fait, j'en suis sûr, une impression ineffaçable sur les milliers d'assistants.

Presque toute la paroisse nous a accompagnés à la gare distante de deux kilomètres. Les inévitables cosaques à cheval étaient du cortège. Quarante voitures précédaient la nôtre, et celle-ci était ornée de fleurs. De fleurs nous-mêmes nous étions couverts ! On avait même orné de fleurs notre compartiment du train. Douze jeunes gens, connaissant tous un métier, demandèrent leur admission au noviciat des frères.

Mission de Lwów, prêchée par les RR. PP. Jacques Janssens, Szyszkowycz et Porodko, du samedi 4 au mardi 14 octobre 1924. C'était la soixante-cinquième.

Lwów est une grande ville. Elle compte à peu près 250.000 habitants. La population polonaise et juive dans les proportions de 45.000 pour les Ukrainiens, 120.000 pour les Polonais, le reste pour les Juifs. La situation religieuse et morale est ce qu'elle peut être dans une ville cosmopolite qui a été le théâtre de la guerre, où les haines réciproques ne sont pas encore éteintes, où la misère est bien souvent mauvaise conseillère. La ville compte sept paroisses du rite gréco-slave. C'est dans la paroisse principale, la paroisse de Saint Georges que la mission devait avoir lieu. Dans cette seule paroisse elle avait été annoncée et préparée. Travail difficile qui n'a pas été entrepris sans arrière-pensée, mais pourtant avec pleine confiance dans la miséricorde divine et l'intercession de Notre-Dame du Perpétuel Secours. Partout nous avons demandé des prières et dans notre couvent de Zboïska, près de Lwów, la communauté très nombreuse a passé le premier dimanche en adoration devant le Saint Sacrement, pour obtenir le succès de cet important travail. Aussi, Dieu l'a béni ! L'ouverture a eu lieu selon le rituel traditionnel, et déjà l'assistance nombreuse faisait augurer des bonnes

dispositions des paroissiens. Le lendemain aux messes, l'auditoire était un peu au-dessus de la normale pour un dimanche ordinaire. Au grand sermon de l'après-midi, qui a eu lieu après les Vêpres de 4 heures, la vaste cathédrale était bondée. On avait encore convoqué les hommes pour une instruction spéciale. L'heure tardive à laquelle la réunion avait lieu, empêchait qu'elle ne fût nombreuse. Deux cents messieurs seulement avaient répondu à l'appel. Le lendemain soir déjà l'auditoire était formé. La foule se massait dans le chœur. Depuis ce jour elle a augmenté jusqu'à la fin, et cela à tous les exercices. L'auditoire de l'avant-midi a dépassé plusieurs fois celui du matin. Le soir on regrette que la cathédrale ne fût pas deux et trois fois plus vaste. Toutes les places disponibles étaient occupées : le jubé, les galeries, le chœur, les sacristies, et encore la vaste esplanade devant l'entrée. La procession de la croix, le second dimanche fut le moment le plus solennel de la mission. Le temps était superbe : une belle après-midi d'arrière-saison. Le cortège a parcouru les artères principales de la ville. Le parcours a duré de 2 ½ h. à 6 h. du soir. La circulation des tramways était arrêtée. Dans les rues se serrait une foule silencieuse et respectueuse pour voir défiler ces masses compactes de milliers et de milliers de fidèles, priant, chantant, et confessant leur foi. Son Excellence Mgr le Métropolitain assistait du haut du balcon de son palais. A la procession même prenaient part, tout le chapitre au complet, les curés de la ville, le grand Séminaire, les gymnases, les religieuses, et plus de 10.000 personnes. C'était un spectacle peu banal dans cette ville où l'élément juif est si influent. Il eût été intéressant de connaître au moins approximativement le nombre des confessions.

Le renouvellement demandé avec insistance par Son Excellence le Métropolitain, et qui sera donné au mois de mai prochain, étendra et confirmera le bien de cette mission.

A côté des 69 missions nous avons prêché encore 15 renouvellements, 14 retraites, 12 retraites aux Séminaristes ou Ordinands, 30 retraites à des religieuses, 16 retraites à des étudiants de gymnase.

Et toutes ces retraites prêchées d'après la pure doctrine et méthode alphonstienne ont donné des résultats auxquels ceux qui les suivaient n'étaient pas habitués. Elles ont acquis à notre Congrégation et à notre méthode les plus chauds partisans. La bénédiction divine repose donc sur notre œuvre. Dieu en soit loué ! Sans doute les épreuves qui fécondent toutes les œuvres qui ont en vue le salut des âmes n'ont pas fait défaut : les très grandes difficultés de la langue nouvelle à apprendre pour les Pères venus de Belgique, le sacrifice du rite et de tant de choses bonnes et belles que l'usage et l'éducation antérieurs avaient rendues chères, l'insintelligence de ce sacrifice pour ceux qui,

semble-t-il, devraient l'encourager, et bien d'autres difficultés inévitables dans un pays de formation politique récente, la pauvreté, pauvreté bien dure quelquefois ! Non les épreuves n'ont pas manqué et nous le croyons, ne manqueront pas dans la suite. Vive Dieu ! elles mériteront toujours plus de bénédictions, plus de succès pour la gloire de Dieu et pour le salut des âmes, et espérons-le, plus d'ouvriers évangéliques, car décidément « operarii autem pauci ». Et c'est de toute part qu'on nous adresse la supplication : « Veni in Macedoniam, adjuva nos ! ». La mission du Canada pour laquelle notre mission a été saignée à blanc, réclame encore plus de forces ; les évêques gréco-slaves de Tchéco-Slovaquie nous adressent des demandes de secours les plus pressantes, même les plus impérieuses ; ceux de Roumanie ont fait les mêmes demandes à plusieurs reprises. Même les évêques catholiques du rite romain demandent qu'on aide leurs chrétiens si abandonnés. Les orthodoxes de Volhynie (autrefois province russe, province polonaise à l'heure actuelle), anciens uniates et bien souvent encore maintenant plus orthodoxes de nom que de cœur, ne comprennent pas pourquoi nous ne venons pas au devant de leur bonne volonté si manifeste. Les prêtres travaillant parmi les émigrés ukrainiens au Brésil et en Argentine, nous écrivent des lettres dont il serait coupable de ne pas tenir compte, s'il n'était vrai que nul n'est tenu à faire l'impossible, et bientôt nous nous y attendons nous sera donné l'ordre d'aller en U.R.S.S., où quelques dizaines de millions d'âmes attendent des apôtres. Rogate ergo Dominum messis ut mittat operarios in vineam suam.

## 11. EN VOLHYNIE.

Lettre écrite le 16-6-1927, par le R.P. R. Costenoble.

Vous me demandez des détails sur la mission en Volhynie. Je suis très heureux de pouvoir vous communiquer quelques bonnes nouvelles.

Dans cette missive je veux vous raconter la conversion de deux grandes paroisses : Dubeczno et Kraska, revenues à l'Eglise catholique depuis Pâques. Ces deux belles paroisses se trouvent presque au centre du pays sur la ligne du chemin de fer qui va de Kowel à Brest-Lytowskyj.

Le 21 avril de cette année, à 5 heures du soir, je reçus de l'évêché de Luck une dépêche me demandant d'envoyer au plus tôt le Père Szyszkowycz à Dubeczno qui demandait un prêtre catholique. C'était le Jeudi-Saint chez les orientaux ; j'allais tout juste commencer le service du soir qui dure quatre heures ce jour-là. Que faire ? Le Père

se trouvait dans une mission à 15 Km. de Kostopil. Ce ne fut pas sans difficulté que je trouvai un homme qui à la tombée de la nuit se mit en route pour aller chercher le missionnaire. Toute la nuit il plut à verse. Le moujyk arriva chez le Père à minuit, quand celui-ci allait se mettre au lit. Heureusement le Père arriva à temps pour célébrer la sainte messe et prendre le train de 6 heures du matin. Le soir, à 9 heures, il était à Dubeczno où la population l'attendait.

Quelques jours après, je reçus une lettre me racontant tout ce qui se passait là-bas. Depuis deux ans la population mécontente du curé orthodoxe, s'était rendue chez l'évêque catholique pour obtenir de lui un prêtre uniate.

Dès son arrivée, le Père missionnaire se mit à l'œuvre. Le peuple ne savait encore que vaguement ce qu'est l'union à l'Eglise catholique. Pour un grand nombre « catholique » est synonyme de « latin ». Beaucoup croient que pour devenir uniate il faut recevoir une seconde fois le baptême, qu'il faut abandonner sa nationalité, qu'au commencement il est permis de célébrer dans leur rite, mais qu'après il leur sera imposé le rite latin. Que de préjugés, d'incompréhensions règnent parmi le peuple et sont soigneusement exploités et entretenus par les popes ! Bientôt la lumière se fit sur toutes ces questions, le Père gagna bien vite la sympathie de plusieurs villages. « Jamais, disait le peuple, nous n'avons entendu parler avec tant d'amour du bon Dieu, de la Sainte Eucharistie et de la Très Sainte Vierge ». Durant tout le mois de mai, le Père alla de village en village pour prêcher les consolantes vérités de notre sainte religion. Partout on voulait abandonner le schisme, on revenait à l'union avec l'Eglise catholique que les ancêtres forcés par les Tzars de Russie, avaient dû abandonner. On désirait se confesser et s'approcher de la sainte Table. Et nous avons pu remarquer qu'après une bonne confession, lorsque la grâce règne dans l'âme des convertis, ils restent très fidèles au catholicisme. On parle parfois du peu de valeur morale du peuple, de son inconstance. Je crois que la faute en est à ceux qui les conduisent et qui se contentent d'une conversion superficielle, d'une abjuration extérieure sans travailler avec patience à l'instruction religieuse. Le peuple est très bon, il a le sens catholique mais il est ignorant. Voilà pourquoi il faut travailler beaucoup la conversion intérieure, plus lente, moins brillante, mais pleine d'espérance et de consolations pour le missionnaire. Le nombre des convertis s'éleva à 3.000 personnes.

Un soir que le Père missionnaire prêchait sur l'enfer, une femme orthodoxe ne faisait qu'agacer le prédicateur. A deux reprises le Père dut imposer silence. Vers la fin du sermon, pendant lequel elle avait boudé presque tout le temps, elle tomba sans connaissance. Une semaine après, elle mourrait dans les meilleures dispositions. Jusqu'à deux

fois, elle s'est confessée avec les accents d'une véritable contrition. Cette mort presque subite, dans de telles circonstances, vint encore confirmer les convertis dans leurs bonnes dispositions. Pour le moment il ne s'agissait plus que d'obtenir l'église pour les convertis et un curé catholique. Vers le 20 mai, Monseigneur l'Évêque nomma Monsieur Grosz, converti de Kostopol, comme premier curé de Dubeczno. Il venait d'être ordonné prêtre. Monseigneur fit également de multiples démarches auprès du gouvernement pour obtenir l'église et la cure. Cela n'alla que difficilement, de toutes parts on fit violence au ciel, car on ne comptait plus que sur une intervention de la Toute-Puissance divine.

Le mois de Marie nous apporta une autre joyeuse nouvelle. Vers le 15 du mois de mai, à la paroisse de Dubeczno vint s'adjoindre, la paroisse voisine de Kraska. Les habitants eux aussi désiraient avoir le missionnaire, pour s'instruire et s'unir à l'église catholique. Il fallut bien envoyer le Père Czarneckyj (1) pour aider le Père Szyszkowycz et je restai seul à la maison. Le Père Szyszkowycz, surchargé par le travail des prédications, des confessions, des mariages, etc, était fatigué. Pour nourriture : le matin et le soir, des œufs et du lait ; le midi, pour varier, du lait et du fromage. Quand, un jour, le bon Père Czarneckyj rentra à la maison, il mangea avec tant d'appétit qu'il attira sur lui les regards de la communauté. Ayant remarqué les rires, et soupçonné leur cause, il continua sans la moindre interruption : « Ah !, dit-il d'un ton convaincu, c'est que j'ai faim ! ». Pour logement : ordinairement une petite chaumière, mal aérée, au milieu de toute la famille. Souvent les missionnaires préfèrent prendre quelques heures de repos au fenil dans le foin ou à la grange sur la paille, loin des cris des enfants et des tracasseries de ces petites bêtes noires et blanches, qui aiment à se mettre au chaud sous votre linge ou se promener dans le bosquet de la chevelure.

A Kraska, à l'exception de deux familles, tous désiraient le prêtre catholique. Les convertis avaient en mains les clefs de l'église. Ils empêchaient le curé orthodoxe d'y mettre les pieds, mais de peur d'être poursuivis en justice, eux-mêmes célébraient les offices en plein air. Le 2 juin pendant que les convertis célébraient ainsi la sainte messe à l'extérieur sous le portail de l'église, une délégation de l'épiscopat orthodoxe se montre devant le sanctuaire. Ces messieurs croyaient regagner la population par de belles paroles. Voyant la disposition du peuple, ils se retirèrent doucement pour revenir à 10 heures de la nuit

(1) Actuellement évêque.

avec les gendarmes. Ils n'avaient pas prévu qu'en quelques minutes toute la population serait sur pieds, comme on était convenu de le faire à chaque nouvelle alerte. On fit une enquête sur les dispositions de la population et on la renouvela encore plusieurs fois dans la suite. On tâcha même de tromper la population mais elle tint ferme dans sa résolution d'être uniate, dans son désir d'avoir un prêtre catholique et exigea qu'on lui permit de célébrer à l'église.

Vers le 20 juin, le gouvernement fit savoir aux autorités ecclésiastiques que désormais il ne se mêlerait plus de ces questions purement religieuses, il laissait au peuple la faculté de se choisir la religion qu'il préférait. Dès le 26 juin, on vit à Kraska une scène inoubliable. Les catholiques sans attendre plus longtemps firent leur entrée triomphale dans l'église avec leur curé M. Grosz. Il y avait presque deux mois que personne n'avait mis les pieds à l'église. La joie était indescriptible. Durant toute la messe et surtout pendant le sermon prêché à la fin de la messe, presque tous pleuraient de joie. Personne ne vint troubler la fête et depuis ce jour mémorable on n'inquiéta plus la population, qui après avoir passé tout entière au catholicisme, à l'exception de deux familles pravoslavis et de quelques familles protestantes stundistes, a repris ses occupations ordinaires. L'église autrefois peu fréquentée est maintenant les dimanches et jours de fêtes pleine de fidèles. Des environs on accourt pour entendre la parole du prêtre catholique. Trois villages des environs : Falsy, Zdomysl et Kluchy viennent aussi de demander le prêtre catholique pour s'instruire dans la religion catholique. Du 10 au 12 juillet, les Pères y feront leur première visite.

Dans l'entretemps à Dubeczno la lutte pour l'église était devenue acharnée, à tel point que la possibilité du martyre n'est plus chose illusoire. Depuis Pâques jusqu'à la Pentecôte, à Dubeczno, les Orthodoxes mirent tout en œuvres pour regagner la population à l'Orthodoxie de Russie. A la fête de la Pentecôte, il y avait à l'église de Dubeczno jusqu'à quatorze ecclésiastiques de tous les rangs. Ce jour le peuple par curiosité alla voir à l'église restée entre les mains des orthodoxes, mais quand arriva leur sympathique curé catholique, il suffit à celui-ci de dire un mot, et tous les paroissiens le suivirent, laissant l'église à peu près vide. Les catholiques, au nombre de 2.000, allèrent entendre la messe de leur curé au cimetière, en plein air. Après la messe les orthodoxes firent au peuple et à leur curé les propositions les plus alléchantes, qui furent repoussées par des moqueries comme un marchandage. Les catholiques l'emportant de beaucoup en nombre sur les orthodoxes, (3.000 contre 200) nous espérons maintenant, après le départ opportun des prêtres orthodoxes que le reste de la population se joindra peu à peu aux catholiques, car c'est plutôt par intérêt que par

conviction religieuse que quelques-uns sont restés fidèles aux popes. Déjà quelques familles des plus acharnées viennent de se convertir.

Ce soir, j'attends le Père Czarnecky] et M. Grosz pour connaître comment évolue et progresse le mouvement de conversion dans les environs. Le Père Szyszkowycz tient la place, et il a la main ferme.

Une petite prière de temps en temps pour que le bon Dieu nous envoie quelques missionnaires et du secours pour conquérir toute cette contrée à Jésus-Christ. Dans la seule province de Volhynie il y a plus de 750 paroisses orthodoxes.

Ce mouvement que je viens de vous décrire pour les environs de Dubeczno se fait sentir à plusieurs endroits à la fois. Pour le moment on demande un Père dans cinq paroisses différentes. Soutenez-nous donc par vos prières et là où vous le pourrez recommandez notre mission. Je voudrais acheter un terrain pour bâtir un petit couvent avec une chapelle à Kowel et c'est à peine si nous pouvons vivre au jour le jour. A Kowel, il y a quatre églises orthodoxes et une église catholique latine. C'est là qu'en attendant nous avons loué une petite maison où nous espérons être avant l'hiver.

---

## 12. CHEZ LES HOUTSOULES.

Lettre écrite en 1927, par le R.P. J. De Boer.

Les missionnaires y avaient laissé plus qu'une goutte de sueur. Rien d'étonnant ! Un peuple délaissé, perdu dans les montagnes. Pour ainsi dire pas de secours spirituel. La plupart habitent une heure de l'église. Des chemins impraticables et souvent du mauvais temps. Est-ce étonnant que les gens avaient perdu beaucoup de la ferveur des premiers chrétiens ?

A l'ouverture de la mission il y avait peu de gens. Les autorités ecclésiastiques, les prêtres des environs, l'évêque lui-même présageaient que la mission ne réussirait pas. Mais est-ce que Notre-Seigneur n'est pas toujours le plus fort ?

Ils venaient tout doucement. L'un rendait l'autre curieux pour entendre ces missionnaires qui prêchaient comme ils n'avaient jamais entendu. L'un après l'autre sortit de sa cabane dans les montagnes et descendit vers l'église. Les hommes et les femmes avec leurs habits colorés, une petite pipe à la bouche ou un peu de tabac derrière leurs dents.

Chaque jour le nombre augmentait et si fortement qu'on devait prêcher devant l'église, celle-ci étant cinq fois trop petite pour les recevoir tous. Les gens employaient la grâce que le bon Dieu leur don-

nait en ces jours. Ils étaient tous contents et heureux. Ils étaient aussi reconnaissants comme ils allaient monter.

Le jour du départ des missionnaires arriva. La dernière messe finie. Le déjeuner pris et le temps arrivé pour s'en aller. Mais maintenant ce n'était plus comme au commencement lorsqu'à peine on remarquait quelques personnes. Toute la paroisse était là, rangée en double haie. Les missionnaires, pour arriver à la charette, qui les conduira à la gare, devaient passer à travers de cette haie. Ce sera leur dernier triomphe. Mais ne croyez pas que c'était chose facile. Ce n'est pas une chose facile de traverser une foule qui se cramponne à vous, vous baise la main, vous donne tous les signes qu'elle ne veut pas vous laisser partir. Lorsqu'on s'est dégagé de l'un, l'autre se trouve prêt à recommencer les mêmes cérémonies. On se pousse, ceux qui se trouvent au dernier rang s'avancent et on doit faire tous les efforts pour se soustraire à toutes ces manifestations. Quand, avec un soupir de soulagement, on s'assied dans le véhicule préhistorique, on a une sensation comme quelqu'un qui, ayant mangé à travers la montagne de bouillie au riz, arrive au pays de Cocagne.

Tout le monde se met en marche, toute la paroisse nous escorte jusqu'à la frontière du village, une demi-heure de marche. Tout ce qu'on possède à l'église de bannières et de croix de processions nous accompagne. Nous avançons ainsi lentement, accompagnés de larmes et de chants. Par-ci, par-là on jette des fleurs aux missionnaires et pour mieux exprimer leur affection ils les vous jettent au visage. Il y en a même qui, pour être sûr de leur coup, ont fait atteler et sont allés en avant. Quand alors la voiture passe, ils se trouvent prêts avec leurs projectiles et touchent toujours quelque chose. C'est très agréable aux missionnaires, quand on pense à la bonne intention que ces gens ont.

Enfin nous voilà arrivés à la frontière du village. Le curé dit encore une dernière parole de remerciement, le missionnaire y ajoute quelques exhortations, les gens sanglottent un peu, les bannières s'agitent, tous se pressent pour baiser la main ou la manche des missionnaires pour la dernière fois et en avant à la gare. Quarante cavaliers nous accompagnent. C'est l'élite de la jeunesse. Vingt sont de la noblesse et vingt sont des jeunes paysans. Ne croyez pas que la noblesse se distingue en quelque chose des paysans. Ils travaillent au champ, ils sont pauvres comme les paysans. La seule différence est ce que leurs aïeux au temps des rois ont reçu des lettres de noblesse et les autres pas. Ces lettres de noblesse ne furent pas données à chaque famille séparément mais au village entier, et ainsi on rencontre des villages où tous les habitants depuis le bourgmestre jusqu'au plus simple ouvrier sont de la noblesse.

Les chevaux de notre voiture trottent bien et notre compagnie de chevaliers fait son possible pour nous suivre. Ils trottent en deux longues rangées à côté de la voiture sur le chemin boueux de sorte que la boue rejaillit de tous les côtés et n'épargne même pas le missionnaire. Dans les villages où nous passons les Juifs se demandent quelle visite royale a mis sur pied toute cette cavalerie paysane.

Nos jeunes gens tiennent bon, une heure et demie jusqu'à la gare. Nous leur disons adieu. Le train siffle, un dernier « mnohaia lița vivat » se chante et nous partons.

### 13. MISSION A STANISLAWIŪ.

Lettre écrite en 1927, par le R.P. H. Collet, Holosko.

Comme on le sait, c'est peu avant la guerre que les Rédemptoristes belges jetèrent les premiers fondements de notre belle mission de Galicie. Cette œuvre, maintenue malgré tout, pendant la tourmente, avec une confiance inébranlable et au prix de sacrifices connus de Dieu seul, commence à produire des fruits merveilleux de salut et de sanctification dans les âmes.

Pour les supérieurs et sujets — sans oublier nos bienfaiteurs — qui ont contribué et contribuent encore chaque jour au développement de notre Vice-Province, c'est là, dès ici-bas, une récompense et un encouragement qui les poussent à travailler avec plus d'ardeur encore à l'ensemencement de ce vaste champ d'apostolat que la Providence a si visiblement ouvert au zèle des Fils de Saint Alphonse.

Et quel milieu d'ailleurs est plus apte à exciter la flamme du dévouement, quel pays répond plus évidemment à la vocation spéciale du Rédemptoriste, que cette Ukraine au peuple si simple, si abandonné et souvent même méprisé ? Dans la seule Galicie, sans parler des vastes horizons ouverts en Wolhynie et en Podlachie où plusieurs Pères travaillent déjà à l'heure actuelle avec succès parmi les anciens Uniates, sans parler de la vaste Ukraine orthodoxe qu'il n'est pas utopique de voir un jour avec la grâce de Dieu, ouverte à l'apostolat catholique, quel bien ne peuvent pas faire des missionnaires à l'âme apostolique, en maintenant la foi chrétienne dans ces populations toujours exposées, en intensifiant cette vie chrétienne et en excitant le zèle de ses prêtres !

Avec un nombre très restreint de missionnaires mais qui, il y a tout lieu de l'espérer, s'accroîtra rapidement, les Rédemptoristes ont donné dans ces contrées, depuis la fin de la guerre, une série de missions couronnées du plus franc succès.

On sent que ce peuple à la plété si débordante, a besoin de cet aliment fort des prédications extraordinaires. Donnés suivant le système de Saint Alphonse, comme en Belgique, par des exercices répartis sur une durée de dix jours au minimum, ces missions attirent les foules d'autant plus empressées à écouter la parole du missionnaire, qu'elles ont été, jusqu'ici, moins habituées à ce genre d'apostolat. Ce peuple si sympathique y accourt de tous les villages avoisinants, ne craignant pas de rester à jeûne parfois jusque dans l'après-midi pour avoir l'occasion de s'approcher de la Sainte Table.

C'est d'un de ces spectacles inoubliables que la ville de Stanislawiw a été témoin du 17 au 29 septembre dernier. On vit que la Providence avait encore une fois eu pitié du bon peuple ukrainien resté fidèle à Rome malgré tous les dangers courus dans le passé, et destiné peut-être, dans les desseins de Dieu, à jouer un grand rôle dans l'œuvre si actuelle de la Réunion des Eglises, car tous eurent conscience au cours des grandes manifestations de foi qui se sont déroulées au cours de la mission, que ce peuple avait reçu de Dieu ses missionnaires qui le comprennent, qui s'adaptent complètement à ses nécessités - glorieux éclaireurs de nombreuses troupes d'ardents apôtres, qui parcoureront plus tard les terres ukrainiennes à la recherche des âmes !

Fondée en 1920, la mission de Stanislawiw a déjà à son actif de nombreux faits-d'armes. Nos Pères y ont d'abord desservi une église à proximité d'une demeure provisoire qu'ils s'étaient acquise. Mais ils voulaient occuper la place et faire œuvre durable. Le R.P. De Vocht, le supérieur actuel (1), parvint à faire l'acquisition d'une habitation qu'il transforma en couvent. Son zèle entreprenant réussit même à faire bâtir une chapelle spacieuse pouvant contenir plus d'un millier de personnes. Le 2 août dernier, jour de la fête de leur saint fondateur, fut un beau jour pour les fils de Saint Alphonse, fixés en Ukraine. Au milieu d'un grand concours de peuple venu de la ville et des environs bien que ce fût un jour de semaine, Son Excellence Mgr Chomyszyn, évêque de Stanislawiw, procéda à la bénédiction solennelle de la chapelle. Ceux qui ont eu le bonheur d'assister à cette cérémonie, se rappelleront toujours l'émotion qui les saisit, quand de ce nouveau temple ouvert à la dévotion du peuple ukrainien, s'élevèrent pour la première fois, émues et enthousiastes, ces centaines de voix d'hommes et de femmes chantant en leur belle langue liturgique slavonne, les louanges au Saint Sacrement qui venait d'être exposé à l'adoration des fidèles par Son Excellence. C'est le dévouement des fondateurs de la mission

(1) Pour le moment en Belgique.

qui n'ont jamais douté un instant de l'avenir, et dont la grande confiance qu'ils ont à chaque instant dans la Divine Providence, fait l'admiration de ceux qui ont l'insigne bonheur de vivre à leurs côtés, qui rendait possible ces moments triomphants !

Le sermon prononcé du haut des marches de l'autel par Son Excellence, sur la signification de la vie monastique dont le peuple ne saisit pas encore complètement la haute portée, et rempli de sentiments de reconnaissance envers les Rédemptoristes belges qui, en abandonnant leur pays et leur rite avaient attiré ainsi par leurs sacrifices les bénédictions de Dieu sur leur œuvre d'une si profonde signification et aux vastes espoirs, pour se dévouer au salut du pauvre peuple ukrainien abandonné de tous, fit couler plus d'une larme dans l'assistance.

Mais l'installation définitive des Rédemptoristes à Stanislawiw devait être consacrée par un spectacle plus grandiose encore. On se mit avec ardeur à préparer une grande mission. Ce fut chose facile car elle répondait au désir ardent du clergé qui partout nous est très favorable, ainsi qu'à celui des fidèles. Les exercices furent prêchés par le R.P. J. Janssens, le zélé missionnaire toujours sur la brèche, que bien des paroisses de Galicie ont déjà eu l'occasion d'entendre, et par le Père Porodko, son fidèle compagnon, originaire du pays, formé en Belgique et qui fait brillamment honneur à son peuple, qui eut vite reconnu en lui une âme de fervent apôtre. Dès les premières réunions les missionnaires sentirent qu'ils étaient compris et que leurs efforts seraient récompensés. Chaque matin et chaque soir il y eut affluence aux exercices et dans le courant de la mission les confessions et les communions furent très nombreuses. Comme dans les missions de Belgique, et naturellement plus encore ici étant donné la nouveauté, le « clou » fut la grande procession de la Croix qui se déroula dans les rues de la ville le jour de l'Exaltation de la Sainte Croix (le 27 septembre selon le calendrier grec). Une foule immense, par un temps splendide, fut rapidement rassemblée sur la vaste esplanade qui se trouve devant la chapelle. C'est le R.P. Janssens, qui de sa voix vibrante exhorta la foule à produire des actes d'adoration et de fidélité au divin Crucifié. Le T.R.P. Desmyter, Provincial de Belgique, qui faisait à cette époque, accompagné de son socius le R.P. Regaert, préfet des étudiants à Louvain, la visite canonique en Galicie, avait naturellement voulu assister à cette cérémonie qui lui rappela avec émotion, les beaux spectacles des foules accourues si souvent en Belgique pour entendre sa chaude parole de missionnaire. Dès son retour à Holosko, il ne cacha pas la joie et la consolation qu'il avait ressenties à la vue de ces 15 à 20 milliers de personnes vêtues d'une façon si simple et pittoresque, manifestant d'une façon expressive la fierté qu'elles avaient de pouvoir rendre ainsi un témoignage public de fidélité au Divin Rédempteur. Le respect humain

est, en effet, chose complètement inconnue dans ces contrées. Dans les manifestations religieuses, ces braves gens se réjouissent de pouvoir oublier un instant la vie dure qu'ils mènent et expriment leur joie en remplissant les églises et les rues du chant prenant de leur belle langue liturgique. Comme on le comprendra aisément, ce n'est pas sans difficulté, vu la grande affluence, qu'on put organiser le cortège. En l'occurrence, on ne fut pas sans remarquer le zèle organisateur dont fit preuve le compagnon du T.R.P. Provincial, ancien missionnaire de Galicie d'ailleurs, qui pour la circonstance avait retrouvé tout son feu de jeunesse ardeur et qui haranguait la foule en la langue du pays dont il a providentiellement eu l'occasion d'entretenir la connaissance en Belgique.

Dans le cortège s'étaient massés de nombreux groupes de fidèles des environs de la ville, conduits par leurs pasteurs aux complets « phelon » (chasubles) propres à notre rite et portant le kolpak (barett) si caractéristique. Les nombreux drapeaux et inscriptions des confréries, très prospères dans le pays, étaient également du plus bel effet sous le soleil étincelant. Après un parcours triomphal par les principales rues de la ville, la grande croix de mission fut ramenée devant l'Eglise et fut hissée sur le calvaire construit à cet effet au milieu de l'esplanade. C'est de là que, actuellement encore, elle étend ses bras protecteurs sur le peuple qui lui rendit ces hommages publics d'adoration.

Mais ce qui fixa surtout l'attention universelle, ce fut le grand tableau donnant la reproduction sur toile du Christ peint par Saint Alphonse lui-même. Il fut lui aussi porté dans la procession et ses plaies sanglantes continuèrent encore la prédication des missionnaires. Les nombreux Juifs massés aux fenêtres jetaient sur ce Christ un regard difficile à analyser. Cette magnifique toile, don de généreux bienfaiteurs, se trouve maintenant à l'intérieur de l'église et excite la dévotion des pieux fidèles.

Comme celle de Lwïw, il y a quelques années, cette mission de Stanislawiw a donc été un événement pour la contrée. Elle sera le point de départ d'un nouvel élan vers la conquête de beaucoup d'autres âmes. Depuis la mission, les prêtres sentent le besoin de mener une vie plus fervente encore, et viennent demander dans des retraites, à nos Pères de Stanislawiw, la nourriture spirituelle dont ils sentent de plus en plus la nécessité.

Le petit grain de sénévé semé il y a 14 ans sur la terre ukrainienne a déjà donc produit un arbuste qui deviendra de plus en plus vigoureux. En dépit des difficultés de tout genre, dont il est impossible de se faire une idée quand on n'est pas sur les lieux et qu'on a à surmonter dans ces premiers temps surtout, avec la protection de Dieu qui est mani-

feste et qui ne manquera jamais à cette œuvre entreprise uniquement pour sa gloire et l'extension de son règne chez les peuples slaves, nous pouvons prévoir le jour où cet arbuste sera devenu un arbre puissant qui étendra au loin ses branches.

#### 14. LE BILAN DE 1929.

Quelques vues d'ensemble sur l'année 1929 feront sans doute plaisir.

Notre mission compte 4 maisons, comprenant ensemble 27 Pères, 6 à Stanislawiw, 3 à Kowal, 13 à Zbońska et 5 à Holosko.

*Stanislawiw.* - Les missions. Les missionnaires y forment 3 groupes dont deux sont toujours en voyage. Cette année, ils ont donné 30 missions de dix jours et deux renouvellements. Impossible de décrire ce que cela représente de labeurs, de privations et de difficultés. Les villages sont disséminés à travers les immenses diocèses de Lwów, de Stanislawiw et de Peremyśl. Pour y arriver il faut souvent voyager toute une journée en chemin de fer et subir, le soir, une traversée de plusieurs lieues en chariot, cahoté par des chemins boueux en été, ou glacé sur les traîneaux, à 20 et 30 degrés en hiver.

La lutte est acharnée contre les protestants et les orthodoxes, surtout chez les Lemkés, où plusieurs paroisses ont déserté le catholicisme ou menacent encore de passer au schisme. Evidemment, dans ces paroisses, les missionnaires ne sont pas les bienvenus. C'est à l'improviste qu'il faut arriver si on ne veut pas trouver les chemins barrés.

Dans une de ces missions la population refusa énergiquement d'assister aux prédications. Les enfants furent enfermés par les parents pour qu'ils ne vissent pas à l'église et ceux qui avaient esquivé la surveillance furent battus à leur retour. Devant cette obstination les Pères durent finir par secouer la poussière de leurs pieds et chercher ailleurs des cœurs plus dociles. Mais des succès sont la grande exception. D'ordinaire, même dans les villages très entamés par le schisme, la grande masse finit par se ranger du côté des missionnaires et par faire profession publique de foi. C'est ainsi qu'on compte parfois jusqu'à 5.000 participants à la procession de la croix.

Mais plus le succès est grand, plus le travail est dur, car les missionnaires sont seuls à entendre les confessions dans ces paroisses qui comptent en moyenne 2.000 âmes sans tenir compte des étrangers accourus des villages voisins. Les conditions matérielles aggravent encore cette situation des missionnaires. A la cure, il n'y a pas grand confort, bien au contraire.

Pourtant, le travail des Pères ne se borne pas aux seules missions. Rentrés au couvent pour un repos de quelques jours ils trouvent leur délassément à rompre aux fidèles du voisinage le pain de la Parole de Dieu. Ces infatigables ouvriers ont bâti une église annexée au couvent et ils ont l'ambition de la voir remplie aux nombreux offices. Ils veulent en faire une forteresse de la piété catholique. Cette année-ci, le chiffre des communions a dépassé 31.000. Le T.R.P. Supérieur y a érigé une florissante confrérie de Notre-Dame du Perpétuel Secours, qui compte à Stanislawiw 600 membres et dont les ramifications s'étendent dans presque tous les villages où se donne une mission. On se croirait en Belgique.

*Kowel.* - Les orthodoxes. - La maison de Kowel érigée sous le Patronage de Notre-Dame des Sept Douleurs, est la plus jeune de nos maisons, mais elle occupe dans la Vice-Province une place importante, malgré le petit nombre de ses sujets. Ces vaillants missionnaires n'ont pas la consolation de moissonner à grosses gerbes comme leurs confrères de Stanislawiw. Parcourant en charette à travers champs, l'immense Wolhynie, ils vont glanant ça et là, les épis encore épars sur la glèbe dévastée par le schisme et l'hérésie. Leur travail consiste à aller de village en village pour un ou plusieurs jours, à l'effet d'y célébrer les offices dans une maison privée (car il n'y a pas là d'églises catholiques du rite oriental). C'est ainsi qu'ils ont fait cette année-ci 86 excursions apostoliques, prêchant partout sur leur passage, administrant les Sacrements : confession, communion, baptême, mariage, etc.

Leur vie d'apostolat est ce que l'on peut s'imaginer de plus pénible : les préjugés de race, les antagonismes et les susceptibilités toujours en éveil, forment une opposition de tous les instants souvent dissimulée, et les plus tenaces ne sont pas toujours au camp de l'Antéchrist.

Des privations de toutes sortes sont l'imprévu de chaque jour : la vie au milieu de populations presque entièrement orthodoxes et farouchement hostiles, l'absence d'églises catholiques, le fanatisme des habitants tel que parfois le missionnaire ne parvient pas à se procurer un peu de nourriture ou doit même craindre pour sa vie, se cacher ou fuir en secret.

Mais ces humbles et pénibles travaux portent leurs fruits. Outre plusieurs prêtres convertis par leur soins et restés fidèles, outre un grand nombre d'orthodoxes ramenés à la vraie foi, les Pères ont la consolation de retenir dans la vraie Eglise des milliers d'Uniates venus de Galicie et dispersés ça et là parmi les populations orthodoxes. Ces pauvres gens privés d'église catholique de leur rite avaient déjà perdu la foi ou étaient sur le point d'être absorbés par les Orthodoxes.

*Zboiska.* - Le juvénat. - Les Frères convers-novices. Douze Pères y consacrent leurs talents à la formation de nos jeunes recrues : 90 jeu-

nes gens venus de tous les coins du pays s'y adonnent aux études d'humanités anciennes. Chaque année, une demi-douzaine ou plus viennent remplir les cellules du noviciat afin de devenir les futurs missionnaires de la région.

Dans la solitude de Zboïska se trouve aussi la pépinière de nos bons Frères servants. Mais ces occupations si absorbantes n'étouffent pas le zèle mal contenu entre les murs de cette maison : au moindre répit, Père-Maitre et professeurs prennent leur élan vers quelque paroisse plus proche, en quête d'âmes à sauver.

*Holosko.* - Noviciat des choristes. - Les retraites. - Ici c'est le recueillement où se trempe, comme l'acier, l'âme de nos futurs apôtres, où se prépare dans la prière et l'ascèse la sainteté future de l'Orient. On y prie pour les ouvriers à la peine, mais aussi on y brûle de se consacrer à la prédication de la Bonne Nouvelle.

Dans l'entretemps les travaux apostoliques n'y sont pas négligés : les Retraites sont ici les canaux de la grâce. Des trente retraites prêchées dans la Vice-Province, 19 furent données par la maison de Holosko : retraites aux religieux et religieuses, aux élèves des collèges, aux séminaristes, aux prêtres, aux dames du monde, etc. L'ensemble de ceux qui prirent part à ces exercices, pendant l'année 1929 s'élève à 1176. Parmi ces retraites deux furent particulièrement importantes : la retraite de 8 jours donnée aux élèves du Grand-Séminaire de Lwïw et suivie par 170 jeunes lévites, auxquels s'étaient joints volontairement 46 prêtres, et la retraite prêchée devant 160 prêtres et le chapitre de la cathédrale gréco-catholique de la même ville. Son Excellence le Métropolitain Mgr Szeptycky s'était réservé de prêcher lui-même cette retraite quand la maladie l'en empêcha. Ce nous fut une grande marque de confiance que de voir l'un des nôtres appelé à donner cet important travail.

Tous les Evêques d'ailleurs estiment grandement le bienfait de nos travaux apostoliques. L'un d'eux disait naguère : « Je considère comme la plus grande bénédiction de mon épiscopat l'arrivée dans mon diocèse des Pères Rédemptoristes du rite oriental. Ce sont eux qui ont arrêté le schisme et l'hérésie protestante. Nul ne peut concevoir ce qui serait advenu de la foi catholique si la Providence ne les avait pas envoyés à notre secours ».

Dans sa lettre pastorale à l'occasion du trentième anniversaire de l'élévation de Monseigneur Szeptycky au siège métropolitain de Lwïw, l'évêque auxiliaire Mgr Buczkó, écrivait, en date du 4 janvier 1930 : « L'arrivée des Pères Rédemptoristes dans notre province est une glorieuse acquisition de forces missionnaires dont les fruits sont tels qu'ils renouvellent chez notre peuple la vie religieuse étouffée sous les ruines de la lutte ».

### 15. OLESZA.

Lettre écrite en 1932, par le R.P. J. De Vocht.

Olesza est un grand village du diocèse de Stanislawiw. Il compte 4.500 habitants, presque tous Ukrainiens exclusivement du rite gréco-slave.

Deux familles juives y vivent aux dépens de la population. L'une ou l'autre famille y est totalement ou en partie polonisée.

Scemme toute, village ukrainien type. Ses centaines de huttes en bois et terre glaise, aux toits de chaume, sont pittoresquement groupées sur les flancs des collines qu'arrose le Dalster. Une immense église en bois à cinq coupoles domine l'agglomération. Au point de vue religieux et moral, la situation était lamentable. Depuis plus de vingt ans la paroisse n'avait plus eu de curé définitif ou stable. Tantôt c'était un curé provisoire, tantôt c'était un curé habitant hors de la paroisse. L'avant-dernier curé bien que très digne homme, avait dû fuir de la paroisse, poursuivi par des femmes armées de bâtons ! Dans la commune voisine habite un ancien député autrichien, radical enragé, qui depuis vingt ans mène la guerre contre la religion dans toute la région dans toute la contrée voisine. Olesza était un nid de radicalisme et de plus, à la suite de la guerre, l'immoralité s'affichait publiquement. Et puis, dans les environs se répandent depuis quelques mois des sectes de tout nom, fanatisant ces populations religieuses, mais peu instruites. Olesza avait déjà vu les émissaires de l'erreur, qui y avaient fait des adeptes.

Le curé actuel, plein de zèle, ayant souci de la gravité de la situation et de sa responsabilité, nous avait demandé de prêcher la mission dans sa paroisse le plus tôt possible. Le deuxième jour de Noël, 26 décembre ancien style, 7 janvier nouveau style, les R.R. PP. De Vocht et Porodko se sont rendus à son appel, non sans souci, mais pleins de confiance dans la grâce divine toute-puissante. D'ailleurs un peu partout des prières avaient été demandées. Arrivés le soir, au moment où devait avoir lieu l'ouverture solennelle de la mission, les missionnaires sont bientôt conduits processionnellement de la maison du curé à l'église distante d'une centaine de mètres. Toute la paroisse est là ! Jeunes et vieux, flambeaux à la main, chantant leur Noël un peu langoureux. Les bannières s'inclinent devant les missionnaires qui rendent un profond salut. Le cortège se met en marche sans trop d'ordre, les gens se pressant, se bousculant autour des missionnaires, projetant sur eux la lumière de leurs flambeaux pour mieux les dévisager. Etrange spectacle vraiment. Ces centaines d'hommes, de femmes, d'enfants, habillés d'épaisses peaux de moutons, recevant curieusement ces missionnaires dont on leur a dit tant de choses ; chantant leurs hymnes accompagnés du tintement d'innombrables minuscules clochettes. Ces lumières des

flambeaux se reflétant sur la neige durcie, ces bannières flottant dans la froide brise d'un soir de Noël. Non, ce n'est pas banal !

Sur le seuil de l'église le curé s'arrête un moment, adresse quelques paroles aux missionnaires qu'il salue comme les sauveurs de son peuple. Un des missionnaires répond quelques mots, et puis, par les trois portes à la fois, la foule se précipite dans l'immense église éclairée d'innombrables clergés.

Dès ce sermon d'ouverture l'auditoire est conquis. Tous les exercices de la mission ont eu lieu régulièrement, aucun fait n'est venu troubler l'ordre habituel. Pendant douze jours la paroisse a vécu dans une atmosphère de recueillement. Etant éloignée des autres paroisses, les étrangers ne sont pas venus troubler ce recueillement. Mais ce qui a caractérisé cette mission c'est une abondance de grâce extraordinaire. Comme un torrent elle a passé sur ces âmes emportant toute résistance. Comment expliquer autrement que cette paroisse voltairienne ait reçu avidement la parole de Dieu, dès le début, comme la paroisse la plus fervente. Les grandes vérités, les austères devoirs du christianisme ont été prêchés franchement, clairement, sévèrement quelquefois. La vérité a été reçue avec respect et empressement. Elle est tombée sur ces âmes comme une pluie bienfaisante sur une terre desséchée. Quand les confessions ont commencé, contrairement à ce qui se fait ailleurs en pareille circonstance, le tout s'est passé avec le plus grand ordre, dans un religieux silence, bien que les attentes devant les confesseurs fussent de trois et quatre jours. Alors que les confessions et les communions pascales étaient relativement rares à Olesza, pendant la mission toute la paroisse, à de rares exceptions près, s'est confessée. Les radicaux les plus en vue, les plus fanatiques se sont exécutés humblement et publiquement ; les malades ont été conduits jusqu'à l'église, fréquemment la charité du voisin a dû mettre à leur disposition cheval et char, les plus aisés ont prêté leurs pelisses et leurs bottes aux pauvres qui n'en ont pas, pour que ceux-ci pussent aller se confesser et communier. De grands jeunes gens, de grandes jeunes filles de quinze, dix-huit et vingt ans, ont fait leurs premières confession et communion. Oui, toute la paroisse a reçu la grâce de Dieu.

---

## 16. LA CHARRUE DE MISSION.

Le temps de la mission, c'est le temps de la réparation des torts causés au prochain, du payement des dettes, qu'on a contractées, c'est le moment de soulager sa conscience parfois chargée de bien des injus-

tices. Semblable à un lac dont les eaux déchaînées rejettent sur la rive, poutres, planches, tronçons de bois... arrachés du limon et des bancs de sable, la conscience humaine, fouillée sans merci et réveillée de son engourdissement par les sermons du missionnaire, ramène à la surface des choses appropriées malhonnêtement depuis nombre d'années et les restitue à leurs propriétaires.

Plusieurs personnes, en se levant le matin de bonne heure, ne sont pas peu surprises de trouver dans la cour de la ferme, qui, un sac de seigle, qui, quelques gerbes de froment, un troisième des pièces de drap, des habits, de la toile, une hache ou une scie.

En cela éclate clairement la bonne influence que la religion exerce sur le peuple. Aucune terreur qu'on s'efforce d'inspirer aux coupables, aucune promesse de pays de cocagne, rien ne pourra jamais en tenir lieu.

Le 10 juillet 1926, nous donnions la mission à Trybuchiweł. Le grand nombre des auditeurs et le beau temps dont nous fûmes favorisés, firent tout naturellement que presque tous les sermons et offices liturgiques eurent lieu devant la petite église de l'endroit, qui n'eût même pas pu contenir le tiers des assistants. L'un des derniers jours de la mission, une brave femme accourt tout en pleurs trouver les missionnaires :

- Mes chers Pères, dit-elle, ayez donc pitié de moi, pauvre femme... aidez-moi donc dans mon malheur !
- Que s'est-il donc passé ?, demandons-nous.
- Oh ! malheureuse que je suis ! Aujourd'hui même, on m'a volé tout l'argent que j'avais épargné pour me rendre en Amérique !
- Comment cela... quand cet argent a-t-il été volé ?
- Il y a une heure et en plein jour ! Je m'étais rendue à la mission pour entendre l'instruction. Je rentre à la maison : je la trouve ouverte, on avait fait sauter le coffre et il n'y avait aucune trace d'argent.
- Quelle somme d'argent aviez-vous ?
- Il y avait, révérend Père, une affaire de cinquante dollars. C'était tout mon avoir. Il ne me reste plus un centime. Combien de peines n'ai-je pas eues, quelles souffrances n'ai-je pas endurées pour arriver à réunir cette somme d'argent !

La pauvre femme se cacha le visage dans son mouchoir et fondit en larmes.

Le soir, dès que les fidèles se trouvèrent rassemblés pour le grand sermon, un des missionnaires, du haut de la chaire de vérité, fait part au peuple du triste événement qui s'est passé dans la paroisse. Il somme le coupable, s'il se trouve parmi les auditeurs, de réparer immédiatement le dommage que venait de subir cette femme éplorée et digne de

compassion. Il le menaçait de la vengeance divine s'il n'obtempère pas aux ordres du missionnaire.

Le lendemain matin, la femme arrive toute rassérénée et heureuse. Elle remercie les missionnaires : son argent lui a été rendu. En sortant de grand matin de sa maison, elle avait trouvé ses dollars sous le seuil de sa porte. Quelqu'un les y avait déposés pendant la nuit. Le voleur s'était cependant réservé un ou deux dollars, sans doute pour se dédommager de sa fatigue !

La nouvelle se répandit à travers le village, comme une trainée de poudre. A l'exemple de l'heureuse femme, beaucoup désirent tenter la chance. Presque avant chaque sermon, un groupe de personnes lésées dans leurs biens, attendent le missionnaire.

— Veuillez avoir la bonté, Père missionnaire, de faire connaître la perte que j'ai subie : il y a deux ans, on m'a volé des bottes, et à moi un kojoukh (pelisse). L'automne dernier, on a allégé mon grenier d'une bonne quantité de blé. On m'a coupé quarante têtes de choux. Et à moi, on a subtilisé de la toile..., on m'a volé une oie..., un châte..., etc.

Ces braves gens voient dans le missionnaire un puissant thaumaturge. Les mamans lui amènent leurs enfants, sourds, muets, sujets à des convulsions épileptiques ou atteints de toute autre maladie. Certaines ont même été consulter la diseuse de bonne aventure et en désespoir de cause, viennent trouver le « Père missionnaire », espérant bien qu'il les tirera d'embarras. Puisqu'il a bien fait rendre gorge au voleur dont il a été question plus haut, pourquoi ne pourrait-il pas leur donner un bon conseil dans leurs maladies ?

Au cours de la mission que nous donnâmes au village de D..., un inconnu exposa un hache-paille près de la grand'place, le long du chemin, pour que de cette façon, le propriétaire pût reconnaître son bien. Il n'est pas difficile de se figurer la sensation que cette manière de faire produisit dans le village. L'étonnement ne fut pas moindre au village de Viackovyzi (près de Sambir), en octobre 1932. Comme je me dirigeais vers la chaire de vérité, on m'annonça l'étrange nouvelle suivante : quelqu'un avait apporté une charrue volée et l'avait déposée près de l'église, dans le cimetière. Avant de commencer le sermon, je fais part de l'heureux événement aux auditeurs. Pendant le sermon, je remarquai qu'une grande curiosité mêlée d'impatience, s'était emparée de tous les assistants. Elle ne faisait que croître. Plusieurs mêmes, plus énervés que les autres, changeaient continuellement de place, n'attendant que la fin de mon discours beaucoup trop long à leur goût. Dès que j'eus articulé le fameux « Amen » libérateur, la foule entière s'élança vers la sortie et fila en toute hâte vers le cimetière, semblable à un fleuve qui a rompu ses digues. Je regarde par la fenêtre de la sacristie. Le spectacle devenait tellement comique que je faillis éclater de rire.

Tous, eût-on dit, prenaient part à une course. Jeunes et vieux, honorables fermiers aux cheveux gris, mamans trainant leurs micches, bien portants et « malades », estropiés même, tous avaient recouvré subitement leurs forces, couraient et sautillaient dans la direction du cimetière, pour voir le plus tôt possible cette fameuse charrue qu'on venait de restituer. Ce n'était pas en effet un fait ordinaire !

Plus d'un vieillard aux cheveux blancs n'a jamais entendu dire ni vu qu'un voleur ait rendu le bien volé au prochain. Dans le cas présent, les remords de conscience du voleur ont été tels qu'il a voulu restituer l'objet de son larcin et cet objet n'était pas banal car il s'agissait d'une charrue au complet, avec les mancherons !

Il se passera encore beaucoup de temps depuis cette mission, plus d'un habitant aura vieilli et blanchi à Viackovyczi, avant qu'on oublie cette fameuse charrue de mission ! Elle fera encore souvent l'objet des conversations des habitants !

---

## 17. TERNOPIŁ.

Lettre écrite en 1933, par le R.P. H. Collet.

Il y a près de deux ans que les Rédemptoristes sont fixés à Ternopil. En ce court espace de temps, nonobstant le petit nombre des Pères et le mouvement non ralenti des missions, ils sont parvenus à grouper dans leur église un bon nombre de fidèles et les ont initiés petit à petit à une vie chrétienne plus fervente. Les villages environnants profitent également des facilités plus grandes qui leur sont maintenant offertes de pratiquer une vie plus foncièrement chrétienne. Il y a tout lieu d'espérer que ce mouvement ne fera que croître.

C'est pour donner un élan plus vigoureux encore à la vie religieuse de cette ville, qui compte de nombreux catholiques de rite byzantino-slave, que le T.R. Père De Vocht, Vice-Provincial de Galicie, avait décidé depuis longtemps déjà, de faire bénéficier les fidèles de la grâce d'une mission, en cette année jubilaire de la fondation de notre congrégation. Elle fut prêchée avec grand succès du 25 juin au 7 juillet dernier par les Pères Porodka, supérieur de la maison de Ternopil, et Korba.

Les Pères Basiliens avaient déjà donné en ville, il y a plusieurs années, quelques jours de prédications extraordinaires ; nos confrères avaient prêché après la guerre une mission aux catholiques de rite latin, mais la population ukrainienne - le cas n'est pas rare en Galicie - n'avait jamais eu le bonheur d'y avoir une vraie mission telle que les prêchent les Rédemptoristes. On nourrissait donc l'espoir que les fidèles assisteraient nombreux aux exercices. Malgré le mauvais temps

qui sévit pendant toute la mission, il en fut vraiment ainsi. Les Pères présents ont eu l'insigne consolation de constater, par le chiffre élevé des confessions et communions, qui atteignit les 6.000, que leurs efforts n'avaient pas été dépensés en vain.

Dans les missions qu'ils donnent en Galicie les Rédemptoristes suivent la méthode strictement alphonstienne. A part certaines adaptations de détails, nécessitées par le rite spécial, on y trouve donc le même cadre, les mêmes cérémonies que dans nos missions de Belgique. Bien faites pour parler au cœur de ce peuple à l'âme religieuse et sensible, elles sont toujours couronnées d'un franc succès. Si l'on ajoute que pour un assez grand nombre de localités, ces cérémonies telles que savent les organiser nos missionnaires, sont quelque chose de complètement nouveau et que les fidèles saisissent avec empressement cette magnifique occasion qu'ils ont de déployer publiquement les splendeurs de leur rite, on comprendra aisément qu'il règne dans ces missions le plus vif entraînement et que les fidèles, touchés par la grâce, s'approchent en très grand nombre des sacrements. Pour nos missionnaires de Galicie, dont le nombre est encore si restreint, ce sont là de bien durs labeurs, car ils doivent la plupart du temps prêcher en plein air et confesser souvent seuls des jours et parfois même des nuits entières, mais les consolations qu'ils goûtent dans leur fécond ministère leur font oublier leurs fatigues, et c'est avec une ardeur toujours renouvelée qu'ils entreprennent de nouvelles campagnes apostoliques en attendant que pour eux sonne l'heure de la relève, à l'arrivée de troupes fraîches.

La mission de Ternopil s'ouvrit le 25 juin. Ce jour, eut lieu la bénédiction solennelle de la nouvelle chapelle que notre Père Vice-Provincial avait tenu à cœur de faire édifier, malgré ces temps difficiles, pour remplacer l'ancienne construction en bois qui menaçait ruine. Cette chapelle de toute beauté domine le vaste cimetière. Elle sera un souvenir durable de cette première mission prêchée dans notre église en ce bi-centenaire de la Congrégation. C'est dans la crypte de cette chapelle que sera déposée, la veille de la fête de l'Assomption, le « suaire de la Vierge », lors du grandiose pèlerinage annuel. Cette année encore, il y recevra les hommages de milliers et de milliers de pèlerins.

Chaque jour de la mission, plusieurs messes furent célébrées dans notre église, malheureusement trop exigüe. Chaque fois que le temps le permit, le peuple se groupa sur le vaste cimetière, autour de la chapelle de la Vierge, avant le grand sermon. La pluie qui tomba chaque jour pendant la mission, mit plus d'une fois à l'épreuve l'intrépidité des auditeurs, sans cependant refroidir leur enthousiasme.

Les nombreuses confessions entendues journallement dès le début de la mission par les Pères disponibles, parfois tard dans la nuit, ainsi

que les communions de l'avant-midi et très souvent même de l'après-midi, méritent particulièrement d'être signalées.

Un événement qui devait porter à son comble l'entrain général et qui ne contribua pas peu à rehausser encore la grandeur des cérémonies, fut l'arrivée, le 1er juillet, de Son Excellence Mgr Czarneckyj, notre très sympathique évêque Rédemptoriste. Ce digne fils de Saint Alphonse, pour qui il a une si grande dévotion, ne demandait qu'à faire profiter les fidèles des ardeurs de son zèle, décidément trop à l'étroit depuis qu'il a dû exercer les fonctions particulièrement délicates de Visiteur Apostolique. Aussi, est-ce avec la plus grande édification, que nous le vîmes tous, jusqu'au dernier jour de la mission, assumer la charge fatigante de confesseur. Les fidèles ne se firent pas faute de mettre largement à contribution sa grande bonté, son expérience des âmes et son dévouement.

La mission se déroulait selon son cours normal. Pour permettre aux personnes de la ville de s'approcher du sacrement de pénitence, on dut éloigner impitoyablement les fidèles accourus en grand nombre des villages voisins où la nouvelle de la mission s'était répandue comme une traînée de poudre. On remarqua avec plaisir que, sauf une fois, le grand sermon du soir put être donné journellement à l'extérieur et atteignit ainsi chaque fois une foule de six à sept mille personnes. La veille des dimanches qui tombaient pendant la mission, la cérémonie du soir commençait par le chant solennel des vêpres, qui se déroulaient avec majesté, chantées, selon la coutume, par toute l'assistance.

La cérémonie de l'amende honorable, en présence du curé-doyen de la ville et de plusieurs prêtres qui étaient venus nous aider à entendre les confessions, ainsi que le sermon sur la Sainte Vierge si aimée des peuples slaves et vénérée spécialement dans notre église, eurent un profond retentissement.

Le jour de la clôture solennelle approchait.

Elle était fixée au 7 juillet, jour de la naissance de Saint Jean-Baptiste et fête d'obligation dans notre rite. A dix heures, Mgr Czarneckyj, assisté de plusieurs prêtres de la ville et de séminaristes en vacances, célébra la messe pontificale à l'extérieur. Les nombreux fidèles qui s'étaient succédé au confessionnal toute la matinée, ne purent malheureusement pas recevoir la Sainte Communion des mains de Son Excellence ; une pluie malencontreuse les força sur la fin de la messe, à se rendre à l'église pour s'y approcher de la Sainte Eucharistie. Ce dernier jour, 1.060 communions furent distribuées. Au début de l'après-midi, le T. R. P. Vice-Provincial et le Père Supérieur réunirent dans notre très modeste habitation les quinze prêtres et séminaristes qui nous avaient fait l'honneur de leur présence.

Le temps restait toujours menaçant. On examina la question de savoir si la procession de la Croix pourrait sortir. L'autorité civile avait d'ailleurs assigné à la procession un parcours assez restreint et refroidi quelque peu certains courages. Plus d'une prière jaillit alors fervente, du cœur des nombreux assistants, qui auraient eu grand peine à renoncer au plaisir de voir à travers les rues de la ville, le triomphe du Christ-Rédempteur.

On paya de confiance. Son Excellence s'avança, revêtu de ses magnifiques ornements, mitre en tête, jusqu'au pied de la grande Croix de mission dressée devant l'église et récita les prières liturgiques de la bénédiction de la Croix, entouré de la foule attentive. A côté de la Croix de mission, un grand Christ de pierre reposait sur un char couvert de fleurs. Après que l'évêque l'eut également béni, la procession s'organisa dans un ordre parfait.

Chaque groupe obéit ponctuellement aux ordres donnés par le Père Porodko du haut de la chaire érigée près de la Croix. Aux sons des cantiques de mission et des airs de marche de plusieurs fanfares, le cortège se déploya majestueux. Derrière le groupe formé par Son Excellence et de nombreux prêtres et salué pieusement par une hâte compacte de fidèles, s'avavançait solennellement, tiré par trois paires de chevaux blancs montés par de fiers cavaliers. Disons dès maintenant que notre confiance fut récompensée et que le ciel nous fut clément jusqu'au soir.

Après avoir parcouru plusieurs rues de la ville, la procession rentra au cimetière une heure plus tard.

C'est là qu'en présence d'une foule évaluée à quinze mille personnes, devait avoir lieu la cérémonie de clôture de la mission. Le sermon traditionnel sur le dernier jugement fut prononcé d'une façon impressionnante par le Père Porodko dont la voix profonde et prenante retentissait au loin par le vaste cimetière. A la fin du sermon, les auditeurs renouvelèrent leurs vœux de baptême en répétant à haute voix et avec conviction, à la suite du missionnaire, les promesses et abjurations habituelles.

Ce fut ensuite au tour de Mgr Czarneckyj de prendre la parole. En quelques phrases éloquentes, Son Excellence rappela au peuple la grande obligation où il est, plus que tout autre, de ne pas oublier dans ses prières et ses sacrifices, ses frères de sang de la grande Ukraine qui endurent à l'heure présente, à quarante kilomètres de Ternopil, un martyre unique dans l'histoire du monde. L'orateur attira également l'attention des auditeurs sur les autres frères de race, malheureusement encore schismatiques pour la plupart, qui, au nombre de plusieurs millions, vivent en Volhynie, en Podlachie et en Pologne. Il recommanda également aux prières ardentes des assistants le retour à l'unité de ces

infortunés. Son Excellence donna ensuite aux fidèles la bénédiction apostolique au nom du Souverain Pontife. Il engagea le peuple à unir ses intentions à celles de Vicaire du Christ pour la paix du monde ainsi que pour la conversion des dissidents et l'unité de l'Eglise.

Après la récitation des prières d'usage, requises pour le grain de l'indulgence plénière, une dernière cérémonie, toute particulière, se déroula. Au mois de mai dernier, avait eu lieu à Lwiw une grandiose manifestation de la jeunesse catholique ukrainienne à l'occasion du jubilé de la Rédemption. Un cortège de deux cents mille jeunes gens et les jeunes filles accourus, à la voix de leurs évêques, de tous les coins de la terre galicienne, parcourut sous un soleil splendide, les rues de la vieille cité et défila pendant quatre heures devant Son Excellence Mgr André Szeptycky, métropolitain de Galicie. Ils furent invités par leurs évêques, à la fin de la messe solennelle célébrée sur une vaste plaine couverte de cent mille personnes, à jurer fidélité au Christ et à son Eglise. Les évêques demandèrent que ce serment solennel fut répété dans toutes les paroisses de Galicie. Rien ne convenait donc mieux, pour clôturer dignement cette grande mission de Ternopil, que de renouveler cette promesse solennelle. L'émotion et l'enthousiasme montèrent à leur comble, quand, de milliers de poitrines sortirent, répétées par la foule à la suite de Mgr Czarnecky qui les articulait distinctement, les paroles mêmes du serment tel qu'il avait été prononcé à Lwiw. Une forêt de mains se levèrent et la phrase suivante retentit : « Christ-Rédempteur, en ce dix-neuvième centenaire de ta mort et de ta résurrection, nous te jurons fidélité jusqu'à la mort. Qu'ainsi le Christ nous soit en aide ! ».

Le lendemain matin le grand Christ fut hissé sur la croix qui lui avait été préparée. Les fidèles encore nombreux se partagèrent les fleurs qui avaient servi à orner son lit de verdure et les emportèrent chez eux dans un sentiment de piété.

Le dimanche suivant, 9 juillet, l'église fut encore archi-comble aux trois messes. A l'office du soir, Mgr Czarnecky prêcha sur le jubilé de la Rédemption. Les jours suivants, nous entendîmes encore d'assez nombreuses confessions de personnes qui n'avaient pu s'approcher du sacrement de pénitence dans le cours de la mission. Le 12, fête des Saints Apôtres Pierre et Paul, veille de son départ, Son Excellence prononça encore un sermon en plein air, sur l'Eglise. Il fit surtout admirer son unité, sujet qui lui tient tout particulièrement à cœur, et à la réalisation de laquelle il a consacré toutes ses forces et sa vie.

Telle fut la mission de Ternopil. La description des cérémonies d'une mission risque fort d'être assez banale, car elles se répètent partout et toujours selon le même ordre, mais ce qui ne l'est jamais pour un prêtre zélé, c'est d'être témoin du courant de grâces qui coule à

pleins bords pendant ces jours de salut. Dieu seul sait ce qui se passe dans le secret des cœurs et du confessionnal. Le bien qui s'y fait ne se saura qu'au dernier jugement.

Des prêtres séculiers, témoins du renouveau de vie religieuse qu'entraîne la fondation d'un couvent de Rédemptoristes en Ukraine, manifestent fréquemment leur désir de voir plusieurs villes encore de ce pays ouvrir leurs portes à notre Congrégation. Que d'ignorance serait vaincue, quel élan vers une vie foncièrement plus chrétienne n'en résulterait-il pas pour ces âmes si bien disposées et qui ne demandent que des religieux fervents et dévoués corps et âme, pour leur rompre leur pain de vie, les tirer de leur routine et les arracher aux nombreux dangers auxquels elles sont exposées !

## 18. TERNOPIÏ.

La vie religieuse qui s'épanouit si brillamment à Ternopil au printemps et en été, ne languit pas dans les mois d'hiver en dépit de la bise et des fortes gelées.

Vers le milieu du mois de novembre de l'année dernière, on répandit en ville de nombreux avis imprimés annonçant qu'une Semaine Apologétique allait s'ouvrir dans l'église des RR. PP. Rédemptoristes du 26 novembre au 4 décembre.

Sur les murs de l'église, on put voir bientôt une affiche artistique donnant l'ordre des conférences apologétiques : Dimanche 26 novembre : « Pourquoi y a-t-il tant de chrétiens non pratiquants ? » ; lundi 27 novembre : « Que nous apporte la religion ? » ; mardi 28 novembre : L'existence de Dieu » ; mercredi 29 novembre : « Il y a encore des miracles au 20e siècle » ; jeudi 30 novembre : La divinité de Jésus-Christ ». La dernière conférence, qui eut lieu le 4 décembre, roulait sur le thème suivant : « L'Eglise catholique est d'origine divine ». La propagande battit son plein.

Un large champ d'action s'ouvrit pour les membres de l'Action Catholique : jeunesse, étudiants et étudiantes des gymnases, personnes d'âge mûr appartenant pour la plupart à la classe cultivée, tous rivalisèrent de zèle pour répandre les invitations.

Leur travail fut couronné d'un splendide succès : l'église du couvent des RR. PP. Rédemptoristes, ne put contenir en une seule fois tous les auditeurs. Il fallut chaque jour donner deux fois la même conférence : la première fois à 3 heures de l'après-midi et la seconde à 6 heures du soir. Malgré cela, aux conférences du soir, l'affluence était

telle qu'il eût été impossible de fendre la foule qui se pressait dans l'église. Chaque conférence se terminait par le chant solennel du Symbole des Apôtres et après, le chant de la Supplication (Salut) l'hymne catholique « O spomahaj nas Divo Mariè » (Vierge Marie, aide-nous), s'élevait de la foule enthousiaste.

Mais ce n'était pas seulement le soir que l'église des Pères se remplissait de fidèles. Chaque matin, bien qu'il gelât à pierre fendre, de nombreux Ternopoliens assistèrent à la sainte messe et offraient la sainte Communion pour la conversion de leurs frères égarés. Il faut surtout admirer le bel exemple donné par notre jeunesse qui venait entendre chaque jour les messes matinales. Le nombre des saintes Communions distribuées au cours de la Semaine Apologétique s'éleva à mille deux cent trente trois. Celui qui avait des objections à faire pouvait en toute liberté les écrire sur un billet. Une boîte spéciale recevait ces différents billets et l'intéressé, peu après, entendait du haut de la chaire de vérité la solution de ses doutes. Il pouvait ainsi se convaincre que seul celui qui ne s'est pas donné la peine de prendre une connaissance sérieuse de la doctrine catholique, peut avoir des objections contre elle.

Le 13 décembre, fête de Saint André, patron de son Excellence le Métropolitte Szeptyckyj, en l'église du couvent, on commença une neuvaine en l'honneur de l'Immaculée Conception. Dès 5 h. 46, à la messe célébrée aux intentions de Son Excellence le Métropolitte, l'église des Pères était comble. La foule chanta rarement avec un tel enthousiasme, sachant qu'elle priait pour son père tendrement aimé; et quand les fidèles commencèrent de s'approcher de la sainte Table, il semblait qu'on ne verrait pas la fin de ces longues séries de communiantes.

De nouveau, au cours de ces neuf jours, jeunes et vieux se réunirent, matin et soir, aux pieds de l'antique icône de la Mère de Dieu. Les cantiques pieux se remirent à retentir en l'honneur de la Vierge toute pure, et de nombreuses personnes reçurent encore les saints Sacrements. Les trois derniers jours de la semaine, la foule entendit des sermons en l'honneur de la Vierge Immaculée. La neuvaine fut clôturée le jour même de la fête. Ce jour-là, près de cent nouveaux membres se firent inscrire dans la Confrérie de la Sainte Vierge. Cette Congrégation compte déjà plus de cinq cents membres, divisés en quatre groupes : jeunes filles, jeunes gens, hommes et femmes.

Chaque mois, tous assistent régulièrement aux réunions, font en groupe la Sainte Communion et, de plus, assistent chaque semaine aux « Molèbèn » (prières) et au sermon du mercredi en l'honneur de Marie.

L'église du couvent de Ternopl devient de plus en plus un centre de vie religieuse intense. Le dimanche et les jours de fêtes, elle est absolument comble. Les confessionnaux sont assiégés, non seulement les

jours de fêtes mais les jours ordinaires pendant six, sept heures et parfois davantage. En 1933, près de quarante mille Communions furent distribuées.

La presse catholique se développe également magnifiquement. Deux fois par mois, on distribue à la porte de l'église de nombreux numéros du journal « Khréstos nacha Séla ». Ce mouvement religieux, loin de se ralentir, ne fait que se fortifier chaque année.

### 19. CHEZ LES LEMKES.

Lettre écrite en 1933, par le R.P. V. Porodko.

Les Lemkés habitent une très belle contrée sur les contreforts des Carpathes, au sud-ouest de Peremysl, sur la rive gauche du San. Leur nom provient du mot « lem » qu'ils emploient au lieu du mot de la langue littéraire « léch », qui signifie « seulement ».

Entraînés par des agitateurs russophiles, dont le parti avait quelque influence avant la guerre, et parfois, il faut bien le dire, insuffisamment éclairés par leurs propres pasteurs, un certain nombre de villages sont passés au schisme. C'est pour les ramener dans le giron de l'Eglise gréco-catholique que le très zélé clergé de Peremysl fait appel à nos missionnaires. Les missions qu'ils prêchent dans ces régions obtiennent généralement de très bons résultats. Le schisme paraît maintenant enrayé pour de bon.

La nuit était déjà assez avancée quand nous fîmes notre entrée en chariot dans le village de Lypowec. Nous étions, il est vrai, descendus déjà pendant la journée à la gare de chemin de fer de Rymaniw, mais en cours de route, nous étions allés saluer un prêtre de nos connaissances et avons attendu chez lui quelques heures. C'est le conseil que nous avait donné notre voiturier, un des rares paroissiens de Lypowec qui fussent restés fidèles à leur Eglise.

« Il est dangereux, nous avait-il dit, de nous rendre directement de la gare au village. Tout le monde sait que je suis allé chercher les missionnaires. Les schismatiques peuvent nous tendre des embûches. Chez nous, toutes sortes de choses arrivent. Pour ne parler que de moi-même, que n'ai-je pas souffert déjà pour n'avoir pas voulu les suivre ? Ils ont

(1) En 1946, ce morceau de la terre ukrainienne fut, par la force, arraché au Peuple Ukrainien par le traité polono-soviétique et attribué à la Pologne rouge. Les Lemkés étaient brutalement chassés à l'est de la lique du Lurzon, ou en Silésie et la Prusse Orientale.

cassé les vitres de ma maison, ils m'ont attaqué à plusieurs reprises pendant la nuit, à tel point que j'ai dû jouer du revolver pour me défendre ».

Cette fois-ci du moins, ses craintes étaient vaines. Tout le village était plongé dans l'obscurité et goûtait un repos bien mérité après le travail de toute une journée aux champs. C'était l'automne, époque où l'arrachage des pommes de terre occupe fiévreusement les paysans. Le cahotement de notre chariot et le bruit d'un ruisseau qui, descendant des montagnes, courait le long de la route, troublaient seuls le silence de la nuit.

Il apparaissait bien que les temps de l'offensive acharnée des schismatiques étaient passés. A cette époque, ils ne permettaient à aucun Uniats de traverser en paix la route, ils jouaient tous les mauvais tours possibles aux gréco-catholiques, brisaient les vitres de leurs habitations, versaient du pétrole dans leurs puits, et y jetaient des immondices, détruisaient leurs travaux, pour les « convertir » de force au schisme en les terrorisant. Oui, ces temps étaient heureusement passés, où des bandes sauvages de fanatiques s'attaquaient à nos églises, pillulent tout ce qui leur tombait sous la main, où des « commères » schismatiques faisaient l'assaut de la « Klébania » (cure), comme disent les Lemkés, et obligeaient le curé à se munir d'un permis de port d'armes pour pouvoir ainsi défendre ses biens et sa vie contre ses propres paroissiens.

Cette odieuse oppression des habitants, qui avait duré plusieurs mois, a donc pris fin. Maintenant succède un triste désenchantement. Beaucoup d'entre ces nouveaux orthodoxes regrettent le pas qu'ils ont fait. Ils reviendraient bien volontiers à la foi de leurs ancêtres, mais pour le moment, ils reculent devant les moqueries et la vengeance de quelques exaltés qui ont ordinairement le verbe haut dans les villages et y occupent souvent les situations les plus en vue.

Nous voici au but de notre voyage. Bien qu'il fasse obscur et que nous ne voyions pour ainsi dire rien, notre voiturier Lemké s'évertue à nous donner des renseignements sur tout ce que nous rencontrons chemin faisant.

« C'est ici, dit-il, qu'il habite leur « Batiouchka » (pope) et voici la chapelle schismatique. Ici à gauche, notre nouvelle église et là-bas en haut, l'ancienne... et voici la cure ».

Dieu soit loué ! Notre voyage de 340 kilomètres était terminé !

Le 7 octobre 1931, un dimanche. Le matin était frais, clair, automnal. Lypowec se réveillait. La nouvelle se répandit vite par le village : « Les missionnaires sont arrivés ! ». Malgré l'heure matinale, les ruz commencent déjà à s'animer. Du brouillard, qui couvre encore d'un voile léger la vallée, surgissent coup sur coup de nouveaux groupes de pèlerins. Ils arrivent des villages avoisinants pour écouter les sermons

et examiner la nouvelle église dans laquelle on doit aujourd'hui célébrer les « louanges divines » (la Sainte Messe). Un petit paquet à la main, parlant joyeusement leur dialecte lemqué, les jeunes filles se hâtent d'un pas lesté, dans leurs corsages de velours aux broderies d'or. Les femmes portent un mouchoir de tête d'une blancheur de neige et les garçons et les hommes, une sorte de pèlerine bordée de cuir. Les yeux de tous les arrivants se dirigent d'abord vers la nouvelle église de style « hout-soul » qui vient d'être achevée. Sous les rayons du soleil matinal, ses coupes d'acier scintillent comme si elles étaient recouvertes d'argent. C'est un vrai bijou ! Nos bons Lemkés ne se lassent pas de l'admirer. Ils en sont émerveillés.

« Oh ! on pourrait difficilement énumérer toutes les peines qu'a eues notre curé pour la mettre debout », disent les gens, en contemplant leur église.

De l'autre côté du chemin, sur une éminence, on voit la seconde église catholique, vieillotte, grise, couverte de mousse. Comme une mère plaintive, pleurant ses fils égarés, regarde d'un air douloureux et adresse des reproches amers à l'arrogante et indigne créature qui a trompé ses enfants - ainsi regarde-t-elle sa jeune rivale, la chapelle schismatique qui non loin de là s'est tapie au bord de la route.

Pendant des siècles, les habitants de Lypowiec se sont réjouis de posséder leur chère « Maman » d'église ; pendant des siècles, ils s'y sont pressés, jeunes et vieux, quand soudain, il y a de cela trois ans, ils lui ont subitement retiré leur attachement et l'ont abandonnée en disant : elle est trop petite, trop étroite, trop vieille. Bien que leur évêque leur eût promis de les aider à en bâtir une nouvelle, plus spacieuse, et bien qu'il eût tenu parole... ils ne l'ont pas écouté ! Soutenu par l'argent américain, ils se sont bâti cette baraque, l'ont décorée du nom de chapelle, et s'y réunissent pour s'endurcir dans leurs erreurs, dans leur fausse religion.

A côté de l'église les cloches se font entendre. Leur voix claire et puissante se répand par les montagnes et annonce aux gens de bonne volonté que la mission a commencé.

Une imposante procession se rend à la cure au chant des cantiques et de là conduit les missionnaires à la nouvelle église où doit se célébrer la grand'messe solennelle. Après les salutations d'usage devant les portes de l'église ornées de verdure, nous entrons dans le temple. Derrière nous, comme un torrent la foule pieuse s'y engouffre. Bien qu'assez vaste, en un clin d'œil, l'église est remplie à craquer. Mêlés à nos gens, on peut apercevoir un assez grand nombre d'orthodoxes.

Tous écoutent avec la plus grande attention le sermon d'ouverture. Au pays des Lemkés, on écoute très attentivement la parole de Dieu et le prédicateur doit peser soigneusement toutes ses paroles, s'il ne veut

pas s'exposer à des critiques assez désagréables quoique parfois très exactes.

Mais en même temps que chez nous commence la mission, en face de notre église, à la chapelle schismatique, s'organise la « contre-mission ». La cloche y retentit, comme prise de désespoir, le pauvre « Batiouchka » (ancien clerc-chantre de Galicie, ordonné pope) ne trouve aucun repos. Il court de droite et de gauche, rassemble son troupeau, implore, menace, rappelle ses brebis qui malgré tout, veulent se glisser dans la véritable église uniate.

« N'allez pas, crie-t-il, à la mission ! Vous vous en repentirez ! Pensez-vous donc que c'est gratuitement que l'évêque uniate a bâti une si grande église à Lypowec ? Il veut maintenant vous extorquer tout l'argent qu'il a déboursé ! C'est dans ce but qu'il a envoyé ici ses missionnaires. Celui qui assistera à la mission dans cette église, devra payer grassement ».

Nos Lemkés écoutent et commencent à le croire ; qui sait ? C'est peut-être bien vrai ce qu'il raconte là... Nous y allons peut-être pour notre malheur ? Et voilà que malheureusement la calomnie remporte encore une triste victoire à Lypowec.

Au cours de la semaine consacrée à la mission, notre auditoire se compose presque exclusivement d'étrangers au village et si des habitants de Lypowec même assistent aux sermons, ils se tiennent timidement près de la porte d'entrée de l'église en jetant de tous côtés des regards inquiets pour voir s'il ne s'y trouve pas quelque espion qui pourrait tout rapporter au pope.

Les enfants de Lypowec ont procuré les plus grandes consolations aux missionnaires. Bien que leurs parents fussent presque tous schismatiques, ils sont restés gréco-catholiques - une loi du pays défend d'attirer à une nouvelle religion les enfants de 7 à 14 ans. - Le lundi, nous eûmes l'occasion de lier connaissance avec eux. Il en vint un petit groupe. Ils se placèrent au milieu de l'église, se rapprochant l'un de l'autre, semblables à des agneaux timides échappés du troupeau des vieilles brebis et qui ne savent plus qui suivre.

Je leur dis de s'approcher et de ne pas craindre le missionnaire. Ils s'avancent lentement, peureusement. Beaucoup n'osent pas encore me regarder en face et se cachent derrière les épaules de leurs compagnons. Il ne faut pas être grand psychologue pour lire sur leur mine soucieuse ce qui se passe dans leur jeune cœur. Quel combat s'y livre, quel déchirement ! Combien ces pauvres enfants n'ont-ils pas dû entendre d'insultes à l'adresse de notre Eglise, de notre hiérarchie, de nos prêtres, et cela de la bouche de leurs propres parents apostats. Pas plus tard qu'hier après-midi, le « Batiouchka » a encore parcouru le village de maison en maison en excitant le peuple à boycotter la mission. Inutile

de répéter ce qu'il leur a dit à cette occasion des missionnaires catholiques, sous quelles couleurs il les a peints. Toutes ces insultes, les enfants les avaient entendues et voici que maintenant l'institutrice les a amenés à l'église et qu'ils se trouvent en présence de cet « ennemi terrible » de leur village, devant ce missionnaire qui veut les faire passer aux Polonais, qui est arrivé ici uniquement pour extorquer de l'argent à leurs parents. Que croire ? A qui se fier ?

Ces âmes pures, innocentes ne peuvent résister longtemps à l'attrait de la vérité. Les paroles simples et douces des instructions de la mission trouvent facilement accès dans leurs cœurs d'enfants. Comme disparaît le brouillard national descendu des montagnes du pays lemké, découvrant le paysage enchanteur des Carpathes se découpant sur le ciel bleu, ainsi s'évanouissent l'un après l'autre les préjugés des enfants envers les missionnaires, notre clergé et notre Eglise gréco-catholique.

Je m'en rends vite compte : les yeux vifs de ces enfants ne trahissent déjà plus la peur et la défiance, mais au contraire, ils sont remplis de reconnaissance, de confiance et de joie à la vue de la vérité reconquise. Leurs réponses intelligentes me prouvent qu'ils saisissent la différence qu'il y a entre la foi orthodoxe et la foi catholique et le grand devoir qui leur incombe de ne jamais rejeter la vraie foi, de ne pas trahir, même s'il arrivait qu'ils dussent endurer la persécution, des tourments et la mort.

L'élan missionnaire qui s'est emparé de la jeunesse des écoles croît de jour en jour et cela, dans la mesure des difficultés de plus en plus grandes auxquelles ils sont en butte, souvent de la part de leurs propres parents. Si beaucoup d'habitants de Lypowec ne sont en effet schismatiques que contre leur gré et ne fréquentent aucunement la chapelle schismatique, il n'en manque cependant pas parmi eux qui sont aveuglés dans leur nouvelle foi. Ceux-là ne veulent à aucun prix entendre parler d'union, comme par exemple cette vieille lemké qui s'écriait déjà, le premier jour de la mission devant la cure : « Même s'il arrivait ici dix missionnaires, je n'échangerai pas contre eux la barbe de notre « Batiouchka ! ».

Rien d'étonnant alors que de semblables parents voient de très mauvais œil leurs enfants se rendre à la mission. De différentes façons, ils s'efforcent de les en empêcher : ils les grondent, les menacent, les font rentrer à la maison. Mais c'est en vain. Les enfants leur échappent littéralement des mains et courent à la mission. Ils ont en effet entendu cette parole du missionnaire qu'il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. Le Batiouchka rencontre dans la rue nos enfants uniates et s'efforce de les attirer à lui. Mais ils ne cèdent pas à la tentation. Ils tournent en dérision le zèle excessif de la « barbe-apostate » et lui disent clairement qu'ils ne mettront plus les pieds dans infecte baraque.

Un père fanatisé avait menacé sa fille de la renier, si elle se hasardait à assister à la mission. En dépit de cette menace, l'enfant, le deuxième jour, était présente à l'instruction.

Vendredi matin, Communion générale des enfants. Moment solennel, émouvant. Les petits Lemkés se sont agenouillés pieusement, ont croisé leurs petites mains sur la poitrine et reçoivent l'Hôte Divin dans leur cœur innocent. Tous ensuite promettent à haute voix que jamais, au grand jamais, ils ne renieront leur vraie foi catholique. Plutôt mourir que d'adhérer au schisme ! La sainte messe est terminée, mais les enfants sont encore à genoux en train de prier en commun pour la conversion de leurs malheureux parents égarés.

Je regarde ce petit groupe plongé dans la prière et malgré moi, je me rappelle ce que me disait un jeune prêtre zélé du pays des Lemkés. « Ce sont les enfants, disait-il, qui maintiennent toute ma paroisse dans l'Eglise catholique ». Depuis la mission, tous ceux qui se sont fait inscrire dans la confrérie de la Sainte-Vierge, s'approchent en commun chaque mois des sacrements. Quel magnifique exemple pour les parents ! Et de fait, les adultes commencent à les imiter. Quels fervents apôtres de la bonne presse ! Si plusieurs dizaines d'exemplaires de la revue « Le missionnaire » (éditée par les Pères Basiliens à des milliers d'exemplaires), sont maintenant répandus dans ma paroisse, c'est en grande partie à ces chers enfants qu'en revient le mérite ».

La mission touchait à sa fin. En une semaine, elle avait pour ainsi dire transformé le village de Lypowec en un lieu de pèlerinage. Chaque jour, des processions arrivent des villages voisins à la nouvelle église. Au son des cantiques, au tintement joyeux des cloches, elles traversent le malheureux village entraîné dans le schisme, et ces étrangers montrent de cette façon avec courage leur attachement à la foi de leurs ancêtres. Chacun de ces cortèges, c'est comme un nouveau reproche adressé à ces malheureux qui ont renié leur foi, qui n'osent même pas faire quelques pas dans la direction de la maison de Dieu alors que ces pèlerins venus des villages voisins ont accompli une route parfois d'une douzaine de kilomètres. Bien que parmi eux il y ait un assez grand nombre de personnes d'âge, presque tous sont encore à jeun. Ils arrivent, se mettent en prière, pendant la messe ils se confessent, reçoivent la Sainte Communion, écoutent un sermon, se reposent quelque peu et se préparent à se remettre en route vers les villages respectifs.

Nous les reconduisons triomphalement avec les enfants des écoles jusqu'à la limite du village. A l'endroit où les maisons sont en plus grand nombre, nous nous arrêtons pour leur adresser notre sermon d'adieu. Ce sermon est beaucoup moins utile aux pieux pèlerins étrangers qu'aux habitants de Lypowec qui craignent de franchir le seuil de l'église uniate. Le premier tas de pierres venu tient lieu de chaire de

vérité, et voici qu'après un instant la voix tonnante du missionnaire retentit dans les montagnes.

L'une après l'autre, les portes s'ouvrent et les visages des schismatiques, piqués par la curiosité, se montrent. Derrière les haies des vergers, dans les jardins, les cours, partout il y a des auditeurs. Même ceux qui là-bas sur les collines travaillent à l'arrachage des pommes de terre, interrompent leur ouvrage et prêtent l'oreille. Certains jettent bêches et houes, et tête baissée, dévalent vers la plaine pour écouter et voir ce qui s'y passe. Même le « Batiouchka », ayant eu connaissance de ces exercices supplémentaires, court sauver ses brebis menacées. Il arrive cependant trop tard, lorsque tout est fini. Elle avaient en effet déjà entendu ce que le missionnaire avait à leur dire, à savoir qu'il n'est pas vrai, comme le disent les schismatiques, que « toutes les religions sont bonnes, qu'il importe peu que nous suivions telle ou telle religion », mais qu'au contraire Jésus-Christ a fondé une seule Eglise et que ceux qui l'abandonne volontairement, ne se sauveront pas.

Les pèlerins font leurs adieux et tout en chantant, continuent leur voyage. Contents, les enfants rentrent chez eux. Quant à nous, en compagnie du jeune prêtre de la paroisse, nous commençons la visite des maisons. Ils ne veulent pas venir à nous, c'est donc nous qui irons à eux.

Partout dans les maisons nous sommes accueillis avec politesse. Les habitants nous invitent à nous asseoir et engagent volontiers la conversation avec nous. Presque tous déplorent ce malheureux schisme. « C'est vraiment dommage, disent-ils, que la mission n'ait pas eu lieu plus tôt, car certainement elle eût remédié au mal ».

Nous leur demandons pourquoi ils se montrent si rarement à la mission. Ils s'excusent en disant qu'ils n'ont pas le temps, ni d'habits présentables pour venir à l'église. Beaucoup ont peur de devoir déboursé quelque chose pour la nouvelle église, s'ils y mettent les pieds. Certains avouent sincèrement qu'en règle générale, ils ne fréquentent aucune église. Ils ne vont pas à la chapelle schismatique, car ils n'aiment pas cette nouvelle religion : là-bas dans sa baraque le « Batiouchka » ne fait que vitupérer contre le pape et Saint Josaphat. S'ils y vont parfois, c'est qu'on les y entraîne de force. D'un autre côté, ils ne viennent pas chez nous, car ils craignent que les schismatiques ne leur fassent voler leurs vitres en éclats. Ils ne pourraient, disent-ils, s'en procurer de nouvelles et l'hiver est aux portes. Comment passeraient-ils l'hiver sans fenêtres ?

C'est donc le régime de la terreur qui prévaut. Il nous arrive aussi d'entendre des choses consolantes au cours de ces visites.

— « C'est celle-là surtout qui versa des larmes quand nous voulûmes la

faire passer à l'orthodoxie », nous raconte une femme en nous montrant sa fille.

— « Et tu n'as pas permis qu'on t'inscrive ? ».

— « Ah ! que non ! », répond-elle avec conviction.

— « Tu ne deviendras jamais schismatique ? ».

— « Non, au grand jamais ! c'est ma réponse décisive », dit l'enfant et ses petits yeux brillent d'un éclat expressif.

— « Et toi non plus, tu ne renieras pas ta foi ? », demandai-je à son petit frère.

— « Non », s'écrie le petit Lemko.

Comme il est agréable d'entendre de telles paroles dans la chaumière où le « Battouchka » est reçu presque quotidiennement. Trois jours durant nous poursuivons nos visites.

De plus en plus, à les entendre, se forme en nous la conviction que nos orthodoxes ne le sont pas si profondément. Ils ont été tout simplement victimes des calomnies d'agitateurs et de démagogues sans conscience. A la suite d'un bref entretien, ils nous avouent généralement qu'ils reviendraient volontiers à nous, pourvu que les autres leur en donnent l'exemple.

Il arrive cependant que parmi eux on rencontre des exceptions. Certains sont devenus des apostats acharnés. Dans leur aveuglement ils n'admettent aucun argument et s'obstinent avec opiniâtreté.

« Dieu me garde de jamais retourner chez vous », vocifère à pleine gorge un Lemko déjà assez avancé en âge, en brandissant un couteau. Il pensait certainement que de cette façon il allait effrayer les prêtres uniates, mais voyant qu'il n'obtenait aucun succès, honteux, il fit bientôt disparaître son glaive.

Nous réservons pour la fin le schismatique le plus acharné. Son tour arrive.

« C'est là-bas, de l'autre côté du ruisseau, qu'habite la plus forte tête de l'orthodoxie dans notre pays », nous dit le curé. « Allons-y, lui dis-je. On ne sait si on achètera, mais il n'est pas défendu de marchander, dit un proverbe ukrainien ».

Nous passons la passerelle et nous voici dans la cour d'un des fermiers les plus cossus du village. Il est là précisément, en train de fabriquer quelque chose.

— « Loué soit Jésus-Christ ! ».

— « Qu'il soit loué à jamais », répond-il assez malicieusement, tandis qu'il nous dévisage d'un regard qui trahit à la fois l'étonnement, la colère et la ruse. Il n'interrompt même pas son travail et continue à manier le marteau.

— « Quelles bonnes nouvelles ? », disons-nous, pour essayer d'entamer la conversation.

— « Il n'y a pas de nouvelle, tout est vieux », murmure-t-il entre les dents, d'un air mécontent.

— « Mais, au contraire, il y a du nouveau. lui dis-je. Voyez, par exemple, cette nouvelle religion qui maintenant se répand dans le village ».

Cette parole produisit sur notre schismatique l'effet d'un coup  
— « Oh ! elle n'est pas nouvelle, réplique-t-il avec opiniâtreté, voilà déjà trois cents ans que nous l'attendions ! ».

— « Et cependant, mon brave, cette foi que vous avez rejetée est beaucoup plus ancienne que la vôtre ».

— « Comment cela ? demande-t-il incrédule. Ne savez-vous pas que notre nation a été baptisée dans l'orthodoxie. Ce n'est qu'à une époque récente qu'elle a été attirée à la religion catholique. Et maintenant, nous, nous sommes retournés à notre vieille et dure foi ruthène ».

— « Pour le fait, mon brave homme, vous vous trompez grossièrement, lui répliquai-je. Votre orthodoxie n'avait même pas encore vu la lumière du jour, que votre peuple était déjà gréco-catholique depuis longtemps. Vous n'êtes sans doute pas sans savoir que notre grand prince, Saint Vladimir, a baptisé l'ancienne Ruthénie au Xe siècle après Jésus-Christ, et ce n'est qu'au XIe siècle que prit naissance l'orthodoxie dont vous parlez, et cela non en Ukraine, mais parmi les Grecs. Ce n'est que plus tard que ce malheureux schisme se répandit parmi nos populations ».

Notre Lemko réfléchit et cherche sans doute une réponse quelque peu intelligente. Entretemps, la cour s'était remplie de curieux accourus des maisons voisines. Ils nous entouraient d'un cercle étroit, écoutant avec curiosité la discussion. Certains portaient sur l'épaule de grandes haches. Nous espérons qu'ils ne s'en serviraient pas contre nous, car nous ne paraissions tout de même pas à ce point terribles qu'il faille défendre devant nous l'orthodoxie à coups de cognée !

A la vue d'un auditoire si imposant, notre homme s'enhardit.

— « Mais, en définitive, demande-t-il avec arrogance, pourquoi êtes vous venu dans notre village ? Nous n'avons que faire de missionnaires ici ! Il n'y a chez nous que des chrétiens. Allez convertir les païens, allez chez les bolchévistes qui ne connaissent pas Dieu ! Nous, nous croyons en Dieu. Nous n'avons pas besoin de mission ».

« Nous venons précisément chez vous, répondons-nous, pour protéger votre village du grand malheur qui s'est abattu sur la Russie schismatique. Si le schisme ne disparaît pas de vos contrées, vous en arriverez où sont maintenant ces malheureux. L'orthodoxie n'est pas capable de s'opposer avec succès à l'assaut du bolchévisme. Pas nécessaire d'aller chercher bien loin des exemples de l'autre côté de la frontière. Dites-moi, où les communistes impies ont-ils trouvé un terrain plus propice ? Précisément dans les contrées schismatiques, en Volhynie et en

Polésie. Et ici dans votre pays ? Est-ce que la situation est plus brillante ? Ne voyez-vous donc pas avec quelle rapidité se répand l'agitation bolchéviste précisément dans ces villages qui sont passés au schisme ? Prenons par exemple Tciava, qui le premier s'est détaché de notre Eglise gréco-catholique. Ce n'est pas bien loin d'ici et tous savent dans quelle situation se trouve ce village. Une moitié de la population schismatique est déjà bolchéviste. Ils ne fréquentent plus l'Eglise, ne se confessent plus, ne prient plus, et ne croient plus en Dieu. En un mot, ce sont des païens. Voici donc un fait frappant qui vous montrera où l'orthodoxie conduit les Lemkés, et où les popes veulent vous amener ».

— « Vous osez affirmer que les Batiouchka orthodoxes ont une certaine responsabilité dans les progrès du bolchévisme ? » .

— « Mais bien certainement, dans une grande mesure ils sont coupables. Ils peuvent bien détruire, anéantir, mais quand il s'agit de construire quelque chose de durable, ils n'y sont plus. Ils minent l'autorité de l'Eglise catholique, l'unique force qui puisse victorieusement se mesurer avec le bolchévisme, et ils ne laissent dans les villages que déchirements, haine et obscurantisme. Comment en effet pourraient-ils les protéger devant l'assaut de l'agitation bolchéviste quand eux-mêmes sont à peine plus instruits qu'un simple moujyk ? Impossible de remplir un vase en versant d'un vase vide, comme dit un proverbe. A chacune de leurs instructions, comme vous le dites, ils ne font que crier contre le pape et Saint Josaphat ».

— « Oui, il y a de quoi s'attaquer au Pape, reprend le schismatique, quand il n'agit pas comme il devrait le faire. Ainsi, répondez-moi, pourquoi exige-t-il qu'on l'appelle « saint » ? Est-il permis de donner à quelqu'un le nom de « saint » pendant sa vie ? ».

— « Excusez, mon cher, lui dis-je, ce que vous venez de dire là, est une pure invention des schismatiques. Notre Eglise n'a jamais enseigné que le pape soit saint de son vivant. Quand nous disons : Le Saint Père, ce n'est qu'un titre que nous lui donnons, comme par exemple, lorsque, vous adressant une lettre, j'écris : « Très honorable Monsieur », lorsque je donne à un prêtre le titre de « Révérend », à un évêque le titre de « Votre Excellence ». De la même façon, le Pape a son titre : il s'appelle le « Saint Père ». Il se considère comme un simple pécheur, comme chacun d'entre nous, il a son confesseur à qui il se confesse comme un simple pénitent, et à chaque messe, à vêpres et à matines, nous prions tous les jours dans notre rite pour « la rémission de ses péchés ».

— « Ah ! oui, vos fameux offices, interrompt le Lemko, mieux vaudrait ne pas même y faire allusion ! Vous les avez à ce point transformés, estropiés qu'ils ne sont plus semblables à eux-mêmes. Pourquoi avez-vous supprimé notre beau mot d'orthodoxe ? ».

— « Ce mot, dis-je, nous ne le renions pas, nous ne le méprisons pas. En réalité, c'est nous, gréco-catholiques, qui sommes les véritables orthodoxes, c'est-à-dire, qui louons Dieu d'une façon droite. Il se peut que plus tard nous employions de nouveau ce mot dans nos offices (1). Nos évêques l'ont interdit pendant la guerre, pour éviter que nos populations catholiques soient trompées, car, comme vous le savez, à cette époque les soldats russes occupaient notre pays et ils ne faisaient que répéter partout qu'ils étaient « orthodoxes ». D'un autre côté, nos gens entendaient à chaque messe cette parole : « et vous tous chrétiens orthodoxes ». Beaucoup se disaient alors : Les Russes sont orthodoxes et nous aussi. C'est donc la même religion. Qu'il s'agisse de leur orthodoxie ou de la nôtre, c'est égal, c'est une seule et même chose ».

— « Et il en est véritablement ainsi, s'écrie triomphalement mon adversaire. Car qu'on m'appelle Vania ici ou là-bas en Russie, ce mot désigne partout la même chose ».

— « Oh ! pardon, il n'en va pas toujours ainsi. Parfois un seul et même mot a différentes significations. Ainsi par exemple, prenons, ne fût-ce que le simple mot « lawka » (banc). Ici dans votre maison, il y en a même plusieurs de ces bancs, pour qu'on puisse s'asseoir. Et chez les Russes, que signifie le mot « la wka » ? Il signifie « boutique » ! Voyez-vous : un seul et même mot peut signifier des choses tout à fait différentes. Il en est ainsi de l'orthodoxie. Leur orthodoxie diffère tout à fait de la nôtre. C'est la nôtre qui est la véritable, car il n'y a qu'une seule véritable Eglise orthodoxe, celle que le Christ a fondée, l'Eglise catholique ».

— « Que dites-vous là, vous êtes orthodoxes ? Et nous alors, que sommes-nous ? ».

— « Vous avez été orthodoxes aussi longtemps que vous avez fait partie de notre Eglise. Maintenant vous ne l'êtes plus. Vous appartenez à une église qui ne loue pas Dieu d'une façon droite, qui s'est séparée de cette seule Eglise qui a été fondée par le Christ. Dieu ne veut pas la division, mais l'union, il veut que tous forment un seul troupeau ».

Les Lemkés se tenaient silencieux et mornes autour de nous. Ils étaient accourus curieusement pour être témoins de la discussion. Ils avaient pensé assister au triomphe des schismatiques, que les uniates seraient humiliés et voilà que le contraire s'était réalisé : ils les avaient acculés au pied du mur.

— « Il est temps pour nous de rentrer, dis-je. Et vous, cher ami, réfléchissez bien pour voir si ce chemin que vous avez choisi vous conduira au salut éternel. Dieu veuille que vous et tous les habitants de Lypowec

(1) De fait, c'était prescrit dans le nouveau Missel liturgique ukrainien. Note de l'éditeur.

vous sachiez le plus tôt possible où se trouve la vérité et que vous reveniez à votre véritable Eglise ! ».

Nous nous éloignons. Nos auditeurs se dispersent petit à petit... graves, pensifs. Ils méditent sans doute les paroles qu'ils ont entendues.

Il nous semble que nos efforts n'ont pas été dépensés en vain. Une partie de la semence sans doute est tombée sur la pierre et parmi les épines, mais nous avons tout lieu d'espérer que quelques graines auront trouvé une terre favorable et produiront plus tard au centuple.

Le 14 octobre 1931, c'est grande fête à Lypowec. Mgr l'Evêque en personne est reçu au village. Il vient consacrer la nouvelle église et clôturer la mission.

Depuis que Lypowec est Lypowec, jamais il n'a vu autant de monde. Dès l'aurore, les pèlerins affluent. Les processions arrivent des villages voisins. Il y en a même une qui est venue de Transcarpathie. Quelle variété d'habits, d'ornements, de couleurs ! Quelle richesse de chants, de cantiques ! Il est neuf heures. Une auto se fait entendre dans le village.

« L'évêque ! l'évêque !... C'est l'évêque qui arrive ! », entend-on crier de tous côtés.

La foule s'agite. On dirait des vagues battues par des rames. Tous s'entassent près de l'arc de triomphe orné de couronnes de verdure et de drapeaux.

Au loin sur la route, on aperçoit déjà la troupe de cavaliers en costume national qui accompagne l'Evêque. Cette garde d'honneur s'approche maintenant de la foule. L'auto s'arrête et voici qu'en sort Son Excellence Mgr Josaphat, évêque de Peremysl.

Tous les yeux sont braqués sur lui. L'Evêque s'avance entouré d'un nombreux clergé et acclamé chaleureusement par tout ce peuple. Les enfants, conduits sur deux rangs par leurs maîtres et maîtresses, jettent des fleurs. La foule se presse, avide de recevoir la bénédiction épiscopale. Tous accourent, les schismatiques aussi bien que les nôtres, car ils avaient oublié les avertissements de leur batiouchka qui se trouvait dans un grand embarras. L'enthousiasme est général. Des larmes de joie brillent dans beaucoup d'yeux. Quelqu'un, à haute voix, compare la procession actuelle à la « parade » que les schismatiques avaient organisée au pays des Lemkés quelques mois auparavant. C'est lors que l'évêque schismatique Simon parcourait les villages pour les fortifier dans leur nouvelle foi. Quelle différence ! On eût dit que le ciel lui-même était courroucé contre les apostats. Un formidable orage éclata alors. Aux bruits du tonnerre succéda une terrible tourmente de grêle qui ravagea les campagnes. Les personnes les plus âgées elles-mêmes ne se rappelaient rien de semblable. Le peuple disait : Punition divine ! A cette occasion l'intrus schismatique encaissa nombre de malédictions.

Aujourd'hui, quel contraste ! Le ciel est pur, ravissant, sans nuages. Le soleil, de ses chauds rayons d'or répand en quelque sorte la bénédiction divine sur cette foule pieuse qui remplit déjà l'église jusqu'aux bords et dont les remous, semblables à ceux de la mer, se propagent jusque sur la grand'place de l'église.

L'office commence. Les rites merveilleux de la consécration d'une nouvelle église se déroulent majestueusement et fixent l'attention de tous les assistants. Ils sont conscients qu'ils n'auront probablement jamais plus dans leur vie, l'occasion d'assister à une cérémonie qui a si rarement lieu. Les heures s'écoulent rapidement au milieu des prières et des chants liturgiques.

La nouvelle forteresse de la foi catholique au pays des Lemkés est maintenant consacrée. Elle paraît encore plus belle qu'auparavant. Elle est malheureusement trop petite pour contenir la foule immense qui est accourue de partout. C'est pour ce motif que la grand'messe solennelle se célèbre à l'extérieur, chantée par le prélat. La forte voix de l'évêque est portée au loin sur les ailes d'un vent frais de montagnes ; le bruissement plaintif des ifs et le murmure du ruisseau lui font un accompagnement mystérieux. En grand nombre, les pieux pèlerins assiègent les confessionnaux et vont ensuite s'agenouiller en longues rangées autour de l'église pour y recevoir la communion. Après la « Liturgie », l'évêque lui-même prend la parole. Il engage les fidèles à professer sans peur leur foi catholique et supplie les égarés de revenir sans respect humain à la foi de leurs pères, au seul et véritable troupeau du Christ. La bénédiction apostolique donnée à cette foule immense, mit fin à cette grandiose cérémonie de mission.

Le soleil descendait déjà à l'horizon quand ces braves gens se séparèrent dans diverses directions pour regagner leurs villages. On les voyait heureux, encouragés. Le long de la grand'route, les bannières calquèrent au vent, les chants pieux retentirent, se mariant au son des cloches qui chantaient leur mélodie d'adieu. Et là-bas, sur la hauteur, la toute vieille petite église du village était toujours debout et ses fenêtres au milieu des arbres aux feuilles d'or, scintillaient aux derniers rayons du soleil couchant. A la regarder, on croyait voir qu'elle était en joie aujourd'hui.

C'est sans doute parce que le moment approche, où, pour la seconde fois, elle verra, comme il y a quelques siècles, le retour en masse de ses enfants à l'unité et à la vérité.

Dans cet espoir se termine la fête, et la mission achevée, nous quittons Lypowec. Le mois prochain, la mission s'ouvrira à Polany.

Il y a différents villages en Galicie qui portent ce nom, mais je ne crois pas qu'il en existe un autre qui soit situé aussi loin de l'orient que celui dont je vous parle. De Stanislawiw à Iwonycz, le train roule pen-

dant douze heures. De là on prend l'autobus et - s'il n'y a pas d'accroc en route, ce qui arrive assez fréquemment - en une heure on arrive à Dukla, endroit connu pendant la guerre et peut-être encore rendu plus célèbre par le séjour qu'y fit St Jean de Dukla. De là, il faut encore faire la dernière partie de la route en charette de paysan - quand bien entendu, on ne doit pas descendre à cause de la montée parfois raide de la route. On avance ainsi pendant deux, trois et parfois quatre heures d'après le nombre et la force plus ou moins grande des chevaux lemkés, le bon plaisir et les capacités que possède le voiturier qui conduit le pittoresque attelage.

Polany est un beau village. Il s'est développé aux bords d'un ruisseau qui descend des montagnes, au milieu des habitations en bois, spacieuses et bien bâties. Le plus bel ornement du village est cependant sans conteste son église : grandiose, artistique, elle a été bâtie en briques un peu avant la guerre. Plus d'une ville de Galicie pourrait jeter un regard d'envie sur ce temple magnifique. Et cependant ici aussi, il y a un assez grand nombre de nos gens qui l'évitent de loin comme si elle était contaminée.

Qui sont-ils ? Il n'est pas difficile de le deviner : ce sont nos fameux orthodoxes. Au village la discorde règne malheureusement. La moitié des Ukrainiens ont renié leur vraie religion. Cette triste situation a cependant depuis quelque temps une tendance à s'améliorer au profit de l'Église catholique. Même avant la mission, bon nombre d'habitants qui avaient été comme ensorcelés par l'orthodoxie de Varsovie, sont revenus à la foi de leurs pères. Au cours de la mission, nous en convertîmes encore un bon nombre. Il faudra cependant un certain temps encore avant d'assister à la guérison de la plaie fétide que les agitateurs apostats et sans conscience ont faites à ce village. Nulle part ailleurs en effet, au pays lemké, nous n'avons été aux prises avec des manifestations plus fanatiques d'intolérance religieuse qu'en ce village de Polany. En voici quelques échantillons.

Un des premiers jours de la mission, on vient nous annoncer qu'un vieillard désire se confesser à un prêtre catholique, car il sent sa fin prochaine. Aussi longtemps qu'il pouvait marcher, il venait lui-même se confesser régulièrement à l'église. Le vieillard est maintenant très affaibli et désire avant de mourir, recevoir les sacrements. En même temps on nous met au courant des dispositions de son fils Maxime, schismatique fanatique. Il n'y a pas bien longtemps, nous dit-on, il s'était élancé sur le prêtre gréco-catholique de l'endroit et voulait le jeter de vive force à la rivière parce que celui-ci s'était hasardé à traverser un sentier à proximité de sa ferme.

« Allons-y, dis-je au jeune curé de la paroisse. Cette pauvre âme ne doit pas se perdre par la faute de ces schismatiques. Pour le moment,

ne prenons pas la sainte Hostie avec nous, pour ne pas l'exposer aux insultes de ce chenapan. Il suffit, je crois, que nous ayons l'épitrachil (l'étole) ».

Il faisait déjà obscur quand nous arrivâmes devant la maison. Je frappe à la porte. Pas de réponse. Sans doute n'ont-ils pas entendu, car de la rue nous entendons du tapage et des cris. Un grand nombre de personnes y sont certainement réunies.

J'ouvre la porte. Dans la vaste chambre, éclairée au pétrole, il y a le long du mur toute une série de schismatiques assis sur des bancs, hommes, femmes, jeunes filles. Aussitôt qu'ils nous aperçoivent, tous se taisent subitement.

« Dieu soit loué ! », dis-je.

Aucune réponse. Ils ne font que nous regarder d'un air passablement ébahi.

« On nous a fait savoir, dis-je, qu'il y a ici un malade qui désire se confesser ».

« Non !, crie furieusement le jeune fermier, ici il n'y a personne qui veuille se confesser ».

« Comment, personne ?, lui répond le curé, je vois d'ici le vieux papa malade qui est couché là-bas sur le four ».

Je m'avance jusque près du vieillard.

« C'est vous, paraît-il, qui désirez vous confesser ».

« Non ! il ne se confessera pas, hurle son fils Maxime, je ne le permets pas ».

« Vous n'avez pas le droit, cher ami, d'interdire à votre père malade de se confesser. Dites, mon vieux brave, désirez-vous vous confesser ? ».

« C'est moi qui suis le maître ici, dans ma maison, crie de plus en plus fort l'entêté Lemko. Je ne le permets pas ».

Sans faire davantage attention à ce fanatique qui saute les poings serrés, je m'approche davantage encore du vieillard pour comprendre ses paroles, car il règne un tel vacarme dans la maison qu'on ne s'y entend plus.

« Oui, dit le vieux, je désire que vous m'entendiez en confession. J'ai lu en effet dans mon livre de prières que c'est un grand péché d'abandonner sa foi. C'est pourquoi je désire mourir dans la religion qu'avaient mes père et mère ».

« Non, non, interrompt d'une voix rauque l'opiniâtre schismatique. Il n'y en a qu'un seul qui le confessera et le communiera, c'est le prêtre orthodoxe ! Un orthodoxe seul l'enterra au cimetière orthodoxe ! C'est moi qui le dis et il en sera ainsi ! ».

Je m'aperçois seulement maintenant que parmi les Lemkés le batiouchka est également assis, derrière la table.

Quand Maxime fut épuisée par ses vociférations ininterrompues, le batiouchka entra en scène et servit les arguments intelligents qu'il lisait dans son journal schismatique de Varsovie, le « Slovo » (la Parole). Il essaye d'entrer en discussion avec moi et comme il n'a pas d'arguments sérieux, il y supplée par toutes sortes de calomnies à l'adresse de Saint Josaphat, du Pape et de notre clergé. Voyant que je perdais mon temps et ma peine à semblable discussion, je me rapproche du malade que le curé entretemps avait aidé à s'asseoir sur son lit et préparé à la confession.

« Confessez-moi, Père, demande le vieux, car je ne sais si je passerai la nuit ».

« Braves gens, dis-je aux personnes présentes, veuillez sortir un instant de la chambre, car le malade veut se confesser et il a l'oreille un peu dure ».

« Pas du tout, pas du tout !, reprend Maxime en sautant de colère. Je ne sortirai pas d'ici, il se fait déjà tard, c'est le moment de dormir et non de se confesser ! ».

« Vous ne voulez pas sortir, hé bien, nous confesserons sans délai ». Je passe l'épitrachil au cou. Marme écume de rage.

« Ah ! vous autres... satans... antéchrists ! Je ne permets pas que pareille chose se passe dans ma propre maison ! ».

Il saute vers moi, les poings tendus.

« Confessez-vous, dis-je au vieux, sans plus faire attention aux attaques impies de son propre fils.

« Je ne le permets pas ! Satans ! Je vais vous tuer tous sur place ! », s'écrie-t-il comme un possédé. Il saisit un oreiller et le jette entre son pauvre père pénitent et moi.

J'encourage du mieux que je peux le malade en lui disant : « Ne craignez rien et confessez-vous ».

« Ah ! vous autres, antéchrists, je vais immédiatement vous apprendre à vivre », hurle le fanatique.

Il court dans un coin de la chambre comme s'il eût voulu chercher une hache ou quelque autre instrument. Mais dans la chambre un cri perçant de femme s'élève subitement.

« Maxime, Maxime, que fais-tu là ? Crains Dieu ! Oh ! un malheur va éclater... il va faire un malheur ! ».

Quelques femmes se jettent sur lui pour le saisir par la main. « Au secours, au secours !, crient-elles. Maintenez-le car il va faire un malheur ! ».

« Lâchez-moi ! lâchez-moi ! », hurle Maxime d'une voix enrouée. Sa femme tout en pleurs court à moi.

« Mon père, de grâce, cessez maintenant de confesser. Ne permettez pas qu'un malheur arrive dans ma maison. Il ne se possède plus de rage. De grâce, ne confessez plus ».

Je cède à sa demande. Pour éviter que le sang soit versé inutilement, le curé et moi sortons de la maison avec l'intention cependant d'appeler la police à notre aide et de cette façon du moins, de pouvoir terminer la confession interrompue du pauvre vieux.

Voilà donc à quel endurcissement, à quel entêtement diabolique peut conduire la fausse religion. Jamais encore, dans ma vie de missionnaire, je n'avais rencontré une telle haine religieuse. Jamais encore il ne m'était arrivé de devoir m'adresser à la force publique pour exercer mon ministère. d'avoir besoin de sa protection, pour sauver l'âme d'un père mourant, devant la rage de son propre fils.

Certaines femmes schismatiques trouvèrent moyen pendant la mission de se distinguer par leur zèle. C'était le jour de la confession des enfants. Les deux missionnaires étaient assis dans les confessionnaux, en train d'entendre la confession des écoliers qui attendaient leur tour en piétinant de froid. Monsieur le curé célébrait la messe. Les fidèles étaient précisément occupés à recevoir la sainte communion quand entrèrent à l'église deux femmes schismatiques déjà assez âgées. On voyait immédiatement que ce n'était pas dans une intention toute pure qu'elles avaient franchi le seuil de l'église. Leur regard lonche et peu sûr se porte de droite à gauche, semblable à celui d'oiseaux de proie à la recherche d'une proie. Elles l'ont trouvée ! Elles se jettent sur le groupe d'écoliers et d'un mouvement rapide des mains, elles saisissent leurs victimes : deux jeunes garçons qui, prévoyant le danger, s'étaient cachés derrière leurs compagnons. Les enfants ne cèdent pas, ils résistent. Alors les mégères les empoignent de vive force et les traînent littéralement hors de l'église pour les empêcher de se confesser à un prêtre uniato.

Je me rappelle malgré moi les paroles sévères du Christ à l'adresse de ceux qui non seulement ne veulent pas entrer au ciel, mas en empêchent encore l'entrée aux autres.

L'après-midi, dès que les schismatiques eurent appris que leurs enfants s'étaient confessés aux missionnaires, tout le village de Polany retentit de différents cris. « Mais de quel droit ? Comment ont-ils osé envoyer les enfants de l'école à l'église ! ».

Une délégation de pères de familles se rend à l'école pour traiter la question avec le directeur. C'est une dispute en règle. Beaucoup menacent de déposer plainte, car, prétendent-ils, fausement d'ailleurs, les enfants ont pris froid dans l'église glaciale, ils disent qu'ils vont les faire visiter par le médecin. L'instituteur ne craignait pas leurs attaques acharnées et répondit nettement aux vieux renégats.

« Il est un fait certain qu'il n'est rien arrivé de mal à vos enfants, leur dit-il. D'un autre côté, j'avais parfaitement le droit de les conduire à l'église car ils ne sont pas orthodoxes mais bien gréco-catholiques. Ce qui m'étonne le plus ce sont les soins dont vous les entourez actuellement. Quand vos enfants courent aux soirées, personne parmi vous ne les empêche d'y aller. Et parce qu'aujourd'hui ils sont allés se confesser, se purifier de leurs péchés, cela vous fend le cœur au point que certains d'entre vous sont allés les reprendre ! Honte à de tels parents ! Pour ce fait vous avez assumé devant Dieu une terrible responsabilité ».

Honteux, le nez long, nos pharisiens s'en retournent chez eux. On leur a fait entendre la vérité, bien que peu agréable. Pour cependant satisfaire, ne fût-ce qu'en partie, leur ambition froissée, le lendemain matin, ils ne permirent pas à leurs enfants de recevoir la sainte communion.

Les jours de la mission s'envolaient l'un après l'autre. Nos gens fréquentaient bien les exercices. Non seulement de Polany, mais aussi des villages avoisinants, il s'en présentait un assez grand nombre aux sermons, aux sacrements de pénitence et d'eucharistie. Nous admirâmes spécialement le zèle des habitants de Krampna qui, en dépit de la distance, du froid et de la bise, assistaient chaque jour aux instructions et aux sermons, donnant ainsi à leurs voisins un bel exemple de piété et de ferveur au service de Dieu. Le peuple Lemké, non seulement dans ces contrées, mais en général, a beaucoup de dispositions pour que la vie chrétienne puisse atteindre son plein épanouissement. Naturellement, les Lemkés ont l'âme religieuse, plus peut-être que nos autres tribus montagnardes. En outre, les circonstances extérieures elles-mêmes sont actuellement assez favorables à un renouveau. Aiguillonnée par l'agitation schismatique, une forte réaction catholique s'est organisée : de nombreuses missions s'y donnent, des recollections y ont lieu ainsi que de fréquentes visites épiscopales. Depuis quelques années, de nouvelles forces trouvent là-bas un magnifique champ d'activité, de jeunes prêtres fervents et zélés s'y sacrifient pour le salut des âmes. Cette région si délaissée, il n'y a pas bien longtemps encore, se trouve à la veille d'un magnifique renouveau religieux. Elle pourrait devenir bientôt un des plus beaux fleurons de notre chère Eglise gréco-catholique.

Le jour même de la fête de Saint Josaphat, apôtre de l'Union, se déroule à Polany la procession de la croix. Elle fut grandiose. En se déployant dans l'ordre le plus parfait sur toute la partie schismatique du village, elle fut sur ces malheureux renégats une grande impression. Pâles, tremblant d'émotion, ils se trouvaient le long du chemin et regardaient notre imposante manifestation religieuse. En tête, portant la croix, s'avancait celui qui avait été le plus ardent agitateur schismatique, et qui maintenant s'était converti. Par cet acte public, il voulait

réparer le scandale qu'il avait donné autrefois. Les enfants des écoles, les jeunes filles, les femmes, les jeunes gens et les hommes s'avancèrent en ordre, les uns derrière les autres, par le chemin couvert de neige, précédés des bannières et des images. A la fin de la procession vient la croix de mission accompagnée d'un nombreux clergé et portée par des hommes, aux sons du chant triomphal : « S namé Boh » (Dieu avec nous). Le cortège passe devant une cour où on pouvait voir une assez grande affluente de gens. Là-bas gisait le corps d'un schismatique qui était mort subitement sans confession et sans communion le jour même de la procession de la croix. A Polany, c'est déjà le deuxième cas de mort malheureuse d'un schismatique au cours de la mission. Beaucoup y virent un avertissement et y reconnurent le doigt de Dieu.

Rien d'étonnant donc si les apostats contemplant maintenant avec frayeur la grande image du Crucifié portée dans la procession. Il semblait les regarder avec des reproches amers et leur rappeler leur ingratitude et leur trahison.

Un grand honneur était réservé au village de Polany le jour de la clôture de la mission. Il reçut la visite de Son Excellence Mgr l'Évêque lui-même qui se dévoua partout sans compter. Son sermon touchant et sa bénédiction apostolique, les récompensèrent amplement de tous les sacrifices qu'ils s'étaient imposés. Celui qui a été témoin de l'attention avec laquelle ils écoutaient le sermon qui roula sur la seule religion qui sauve, celui qui a vu avec quelle reconnaissance ils se pressaient ensuite près de leur évêque pour lui faire leurs adieux, dut certainement se dire : Jamais, au grand jamais, ce peuple n'abandonnera la vraie foi, jamais il ne trahira sa mère, l'Église catholique. Et lorsque les dangers et les tentations les assailliront, ils auront le courage de répéter ces mots prononcés par une jeune personne du pays : « Maintenant après la mission, plutôt me laisser couper en morceaux que d'adhérer au schisme ».

---

*Imprimé avec la permission du Pouvoir Ecclésiastique, Lettre du Visiteur Apostolique pour les Ukrainiens en Europe Occidentale, écrite en 31 mars 1949, n. 4418.*

## TABLE DES MATIÈRES

Introduction.	<b>1</b>
<b>1re Partie. - <i>Les Rédemptoristes en Ukraine Occidentale.</i></b>	
1 Origine de la Mission.	<b>3</b>
2 La moisson est grande !	<b>4</b>
3 A nous l'Ukraine !	<b>5</b>
4 Les Sœurs de St-Vincent de Paul de Deinze à Stanislawiw.	<b>8</b>
5 Une vocation schismatique.	<b>10</b>
6 En Volhynie.	<b>17</b>
7 A Kostopil.	<b>20</b>
8 Le Père Isidore.	<b>22</b>
9 A Stanislawiw.	<b>27</b>
10 En Galicie.	<b>30</b>
11 Mgr. Nicolas Czarneckyj.	<b>31</b>
12 La consécration épiscopale de Mgr. Czarneckyj.	<b>32</b>
13 Ternopil.	<b>34</b>
14 Le champ apostolique de Mgr. Czarneckyj.	<b>37</b>
15 A Kowel.	<b>38</b>
16 Un enterrement.	<b>40</b>
17 La mort du Père Delforge.	<b>42</b>
18 Aperçu historique.	<b>46</b>
19 Les Ukrainiens du Canada.	<b>53</b>
20 La conversion de l'Union soviétique.	<b>61</b>
<b>2me Partie. - <i>Activité missionnaire.</i></b>	
1 L'ange de l'Ukraine.	<b>65</b>
2 Par téléphone.	<b>74</b>
3 Rêve et réalité.	<b>77</b>
4 Wasyliw.	<b>82</b>
5 Cebliw.	<b>86</b>
6 Lubinci.	<b>89</b>
7 Luczyci.	<b>95</b>
8 Peremysl.	<b>98</b>
9 Hlynna-Nawaria.	<b>100</b>
10 Un bilan apostolique superbe.	<b>102</b>
11 En Volhynie.	<b>109</b>
12 Chez les Houtsoules.	<b>113</b>
13 Stanislawiw.	<b>115</b>
14 Le bilan de 1929.	<b>119</b>
15 Olesza.	<b>122</b>
16 La charrue de mission.	<b>123</b>
17 Ternopil.	<b>126</b>
18 Ternopil.	<b>131</b>
19 Chez les Lemkés.	<b>133</b>



